



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



I. 5.

Minto

Observations

J. D.



Vet. Fr II A. 300

OBSERVATIONS

SUR

LA LITTERATURE

MODERNE.

TOME SECONDE.

*Continuò ferro culpam compesce , priùs quam
Dira per incautum serpsant contagia vulgus.*

Virg. Georg. Lib. III.



A LA HAYE;

M. DCC. L.



OBSERVATIONS
SUR LA LITTERATURE
MODERNE.

ON se plaint continuellement de la partialité qui regne dans la plupart des critiques ; on trouve qu'on loue toujours trop ou trop peu , & l'on prétend qu'il n'entre presque jamais assez d'équité dans les jugemens qu'on porte sur le mérite des Auteurs , & sur la bonté ou les défauts de leurs Ouvrages. J'avoue que ces plaintes ne sont quelquefois que trop bien fondées , & qu'il seroit à souhaiter , que ce fut toujours l'esprit de vérité , de désintéressement & de droiture , qui présidât aux décisions de ceux qui s'érigent un tribunal particulier sur le Parnasse. Mais n'aurions-nous pas à nous plaindre aussi de notre côté, & les Lecteurs eux-

mêmes ne s'écartent-ils jamais à notre égard, des regles d'intégrité & de justice qu'ils nous prescrivent ? Nous jugeons les Auteurs, & le Public nous juge ; mais dans ce Public combien de particuliers nous jugent mal ? Les uns le font par ignorance, les autres par prévention ; ceux-ci par intérêt, ceux-là par ressentiment ; quelques-uns par mauvaise volonté, plusieurs par esprit de parti, presque tous par envie de censurer & de contredire.

Par ignorance. Combien de gens condamnent ce qu'ils n'entendent pas ? Témoin celle qui dans ma Feuille précédente, trouva mauvais que *Telliamed* eût parlé de Comètes ; parce que, disoit-elle, ce jeu ne peut pas encore être assez connu dans le pays de ce Philosophe. Il faudroit que nous fussions continuellement à côté de ces personnes-là, lorsqu'elles lisent nos Feuilles, pour leur expliquer ce qu'elles ne comprennent pas, & qu'elles condamnent cependant toujours, faute de le comprendre. On dit que Moliere, dans la vûe de se rendre clair & intelligible, lisoit ses Ouvrages à sa servante ; j'en

sur la Littérature Moderne. 5

connois telles , qui veulent se mêler de nous juger , & qui , à les bien apprécier , n'auroient peut-être pas été bonnes pour être les servantes de Moliere.

Par prévention. Il y a vingt ans qu'on entend dire que cet Ecrivain est le plus grand homme de son siècle , & que cet autre est le plus petit. Ce sont-là comme des idées innées , pour une infinité de gens , & l'on auroit mauvaise grace à vouloir les combattre. Il arrive cependant que l'un & l'autre font un ouvrage dans le même genre ; le grand homme échoue , l'autre réussit : un Critique judicieux & équitable ne se laisse point éblouir par le nom , il distingue le mérite , & couronne le vainqueur. Mais il heurte de front le préjugé ; c'est un mauvais Juge.

Par intérêt. Estes-vous engagé avec un Rival dans la même carrière, déjà son nom commence-t-il à faire du bruit ? Vous sentez combien votre gloire souffrira de son trop de mérite, & vous voyez avec peine que d'autres exaltent ses succès. Mais il est du devoir d'un bon Critique de les annoncer avec éclat.

Son emploi ne consiste pas uniquement à publier des défaites ; les talens d'un Ecrivain , sa gloire , ses triomphes , voilà principalement ce qui doit attirer son attention. Mais alors, comment le regarderez-vous ? Comme un homme sans goût , sans discernement ; comme un Juge partial , un Panégyriste outré , un fade Adulateur.

Par ressentiment. Une critique juste fait dans le cœur d'un Auteur , une plaie profonde qui ne se ferme jamais , & que jamais il ne pardonne. Par mille éloges qu'il ne mérite pas , nous chercherions inutilement à réparer le peu de mal que nous en avons dit , & qu'il mérite. Nos coups ont porté dans le vif , & la blessure est sans remède. S'il se rendoit justice , il nous la rendroit à nous-mêmes : & conviendrait de bonne foi , que s'il a eu le droit de nous ennuyer par un ouvrage mauvais , c'étoit bien le moins , que nous eussions celui de le lui dire ; mais quel Ecrivain a jamais applaudi à sa propre censure ? Il est vrai que ce n'est pas toujours sur lui que tombent nos traits : n'importe,

sur la Littérature Modernes. 7

il suffit qu'il les ait ressentis une fois, pour qu'il en conserve éternellement le souvenir, & avec ce souvenir, une haine mortelle contre ceux qui en sont les auteurs.

Par mauvaise volonté. Combien de gens se plaisent à décrier tous les ouvrages utiles, sans autre raison, que l'utilité même que le Public en retire. Incapables de se distinguer en aucun genre, ils ne veulent pas que d'autres ayent sur eux cet avantage. Ils ne craignent pas nos remarques pour eux-mêmes; leur incapacité les met à l'abri de toute censure Littéraire; ils les condamnent cependant, par l'habitude qu'ils se sont faite de ne rien approuver.

Par esprit de parti. Un Lecteur est-il l'ami particulier d'un Auteur? La critique la plus légère devient dès lors une Satyre sanglante. Est-il son ennemi? La plus petite louange est un éloge excessif. On ne veut point être obligé d'estimer des gens qu'on n'aime pas; on fait plus, on ne veut pas qu'il paroisse que d'autres les estiment. Pour nos amis, comme leur mérite fait honneur à notre choix, nous sommes bien-aisés qu'on

8 Observations

leur en trouve ; nous leur en donnons même quand ils n'en ont pas , & nous faisons un crime à ceux qui leur en refusent.

Enfin , par envie de censurer & de contredire. Je ne suis point surpris de trouver tant de gens, dont les sentimens soient si opposés aux nôtres ; si on disoit comme nous , on croiroit n'être que notre écho , & l'on veut être notre juge. L'ingénieux Auteur du *Cléveland* donna pendant quelques années des feuilles périodiques intitulées *Pour & Contre* ; jamais titre , selon moi , ne caractérisa mieux un genre d'ouvrage où l'Auteur décide , & le Lecteur contredit.

Voilà donc les différentes sources d'où partent les jugemens de la plupart de ceux , qui taxent les nôtres de partialité & d'injustice. Ils ont bonne grace de nous reprocher des défauts , dont ils sont eux-mêmes les premiers coupables ; en quoi je les trouve tout-à-fait inexcusables , car enfin , s'ils font le mal , c'est malice toute pure , personne ne les y oblige. Pour nous , à combien de tentations périlleuses ne sommes nous pas continuellement exposés. Tantôt c'est l'ami d'un Auteur ,

ou l'ami de son ami, qui vient nous demander grace pour un ouvrage, dont il est le premier à nous dire du mal. Mais l'Auteur est sensible, ajoute-t-il, il est mon ami & je suis le vôtre. Louez son Livre, si vous en parlez; ou si vous n'avez pas de bien à en dire, n'en parlez point du tout.

Tantôt, c'est l'Auteur lui-même qui, un livre d'une main, son chapeau de l'autre, le miel à la bouche & l'orgueil dans le cœur, nous conjure humblement d'exalter son mérite.

D'autrefois ce sont des Lettres les plus polies, les plus flatteuses, les plus engageantes que nous recevons de toutes parts. On fait plus, & je me souviens d'avoir mangé autrefois chez l'Abbé des Fontaines, d'un très-bon faisan que lui avoit envoyé l'Auteur d'une très-mauvaise Pièce.

De bonne foi, comment résister à des instances si pressantes? Nous nous roidirions contre les menaces, les persécutions, les injures; mais les louanges, les flatteries qui corrompent les cœurs les plus fermes, peuvent bien aussi quelquefois surprendre notre jugement

& nous dérober notre suffrage. C'est un mal, je l'avoue, mais ce mal n'est pas toujours aussi grand qu'on se l'imagine: car, qu'on y prenne garde, si les caresses qu'on nous fait, nous engagent à dire du bien d'un Auteur, elles ne nous empêchent pas pour cela de rendre justice à ses écrits; & c'est à quoi on ne fait point assez d'attention. Qu'on examine la plupart de nos critiques, & l'on verra que nous avons toujours grand soin de reprendre en particulier tous les défauts d'un ouvrage; tels que peuvent être, par exemple, le peu de justesse dans le raisonnement, la fausseté dans les pensées, la confusion des matieres, la frivolité des sujets, la dureté du stile, & mille autres choses qui rendent un livre défectueux; nous finissons ensuite par une louange vague & générale que nous donnons à l'Auteur; c'est la fiche de consolation, c'est le miel dont nous frottons le vase d'amertume que nous lui avons préparé; mais que fait alors un Lecteur peu équitable! Il s'attache uniquement à nos dernières paroles, & attribuant aux écrits, ce qui n'a été dit que par pitié pour l'Ecrivain, il nous

sur la Littérature Moderne. I F
accusé , sans autre examen , de flatterie,
de partialité ou d'ignorance. Si nous
faissions mal le caractère d'un ouvrage,
& que nous négligeassions d'en faire
connoître les beautés & les défauts ; si
nous critiquions ce qu'il y a de meil-
leur , & que nous ne louassions que les
endroits les plus foibles ; si faute de
goût & de pénétration , nous confon-
dions le bon avec le mauvais , & que
par foiblesse ou par intérêt , dans la
crainte de déplaire à un Auteur , ou
dans l'espérance de nous l'attacher ,
nous nous écartassions des principes
d'équité & de droiture, qui doivent être
le premier mérite d'un bon Critique ;
c'est alors que le Public auroit droit
de nous prodiguer ces noms odieux ,
que quelques éloges donnés par pure
commiseration à de pauvres Auteurs ,
n'ont pas encore dû nous mériter.

Voilà ce que j'ai cru devoir dire
pour l'honneur de notre profession &
pour ma satisfaction particulière , avant
que d'entrer dans l'examen des Ouvra-
ges dont je vais parler dans les articles
suiyans.

ARTICLE I.

HISTOIRE CRITIQUE,

DE L'AME DES BESTES.

Par M. Guer.

IL en est de la maniere de faire acheter un méchant livre au Public, à peu près comme de l'art de bien faire la guerre, & je crois qu'on pourroit presque comparer un mauvais Auteur à un bon général. Que de ruses, que de finesses, que de détours artificieux n'employent-ils pas l'un & l'autre pour couvrir, pour envelopper leurs desseins, L'un semble quelquefois donner toute son attention à des préparatifs de siège ou de bataille, tandis qu'il médite en secret une retraite honorable, & déconcerte par-là son ennemi, qui ne songeant qu'à se défendre, néglige de le poursuivre. L'autre sous un titre curieux, nous annonce souvent des matieres neuves & intéressantes, lors même qu'il ne traite que des sujets rebattus

& trompe ainsi son Lecteur , qui croyant y trouver du nouveau , n'y voit que des choses mille fois répétées , sur les matieres les plus communes. Je pourrois continuer ce parallèle , & faire voir , que comme les troupes Auxiliaires ont souvent beaucoup de part aux succès d'une guerre , de même aussi les secours des amis , mais des amies principalement , ne contribuent pas peu au débit d'un mauvais ouvrage ; & que si le Capitaine le plus habile souffre quelquefois des échecs , l'Ecrivain le mieux protégé éprouve aussi lui-même de tems en tems des disgraces. Mais je passe sur mille autres rapports qu'il peut y avoir entre la Littérature & l'état Militaire , & je m'arrête uniquement au premier , parce que c'est celui qui caractérise davantage l'histoire dont je vas rendre compte.

On s'attend à y voir sans doute , une exposition exacte & curieuse des divers sentimens des Philosophes , sur ce qui concerne l'ame des bêtes. C'est-là du moins ce que le titre annonce , & c'est ce que je comptois y trouver moi-même , lorsqu'après avoir effuyé l'ennui

de tout un gros volume, qui forme la moitié de ce Livre, je n'ai pas eu la consolation d'y lire seulement la valeur de quatre bonnes pages sur cette matière. J'avoue que cela m'a donné de l'humeur, & je crois qu'on en auroit à moins. Car enfin, pourquoi tromper le Public, & lui promettre ce qu'on n'a pas envie de lui tenir? Si ce sujet ne comportoit pas deux volumes, il n'en falloit donner qu'un; ou si on vouloit en donner deux, car je sens bien que cela fait un double profit pour l'Auteur & pour le Libraire, on devoit donc les présenter sous deux titres différens. Qu'est-ce qui empêchoit, par exemple, d'intituler la première partie de cet ouvrage, *Liste des peuples & des Philosophes qui n'ont rien dit de l'ame des bêtes*? Ce titre du moins n'eût trompé personne, & eût donné une juste idée de ce que le Livre contient.

M. Guer fait d'abord passer en revue tous les Peuples de l'univers, examine les sentimens de tous les Philosophes, conduit son Lecteur dans tous les pays, le promene par toutes les Ecoles du monde, & partout il cherche des gens

qui aient parlé de l'ame des animaux : mais le refrain par lequel il termine presque toujours chaque article , le voici : *à l'égard des animaux , il ne paroît pas que ces peuples ayent rien imaginé de particulier sur ce qui les regarde.*

On peut assurer sans beaucoup hazarder , que ces peuples ne portèrent jamais leur raisonnement jusques sur l'ame des bêtes.

Pour ce qui est de ce que ce Philosophe a pensé de l'ame des bêtes , comme il ne s'en est expliqué nulle part , il est assez difficile de le décider.

Que ne nous disoit-il tout d'un coup : les premiers Peuples , les Anciens Philosophes n'ont formé aucun systême sur la matiere que je traite , ainsi , mon Lecteur , trouvez bon que je ne vous fatigue point par une longue énumération de gens dont vous ne vous souciez guères , ni moi non plus. Cela seul suffisoit , & eût épargné de la peine à l'Auteur , au Lecteur de l'ennui , & à moi le désagrément de cette critique. Mais puisqu'enfin M. Guer a voulu nous parler de tout ce monde-là ,

voyons ce qu'il dit de quelques-uns d'eux , car j'ennuierois à son exemple , si je voulois faire mention de tous.

On demande d'abord si Adam a été Philosophe ? Cette question , quoique rebatue mille fois sur les bords de Logique , a néanmoins paru à l'Auteur , digne de former le frontispice de son Histoire. Depuis Adam , de la Philosophie duquel il ne paroît pas avoir une trop grande idée , jusques bien long-tems après le déluge , M. Guer ne trouve point de Philosophes sur la terre. Ce n'est cependant pas faute assurément de bien chercher , car il n'y a point d'endroit dans le monde qu'il ne parcourt. Mais aussi , à mesure que les tems se rapprochent de nous , ces mêmes pays autrefois si stériles , en produisent en abondance. Les Israélites ont eu Moïse , les Lybiens Atlas , les Scythes Anacharsis & Abaris , les Gètes Zamolxis ; l'Ethiopie ses Gymnosophistes , l'Hébrurie ses Devins , les Egyptiens leurs Astronomes , les Caldéens leurs Prêtres , les Perses leurs Mages , les Indiens leurs Brachmanes , les Chinois leurs Bonzes , les Gaulois leurs

Druides, les Grecs leurs Poètes, leurs Législateurs, leurs Sages, leurs Philosophes à l'infini; Solon, Platon, Périandre, Anaximandre, Démocrite, Héraclite, Diogène, Anaximène, Pytagore, Anaxagore, Chryssippe, Aristippe, Socrate, Zénon, Aristote, Epicure & quantité d'autres, qui tous, ou presque tous, n'ont pas dit un mot de l'ame des bêtes. L'Auteur semble n'avoir voulu parler de ces Philosophes, que pour les décrier; il les traite on ne peut pas plus mal, moins peut-être, dans le dessein de détruire la réputation de ces Sages de l'Antiquité, que pour contredire l'Auteur de *l'Histoire Critique de la Philosophie* que M. Guer paroît avoir pris à tâche de critiquer en toute occasion. M. Deslandes, comme de raison, a fait l'éloge des Grands Hommes dont il a écrit l'histoire, & il en a parlé avec cette estime, que les Ecrivains de tous les tems leur ont unanimement accordée; M. Guer prend aujourd'hui, le contrepied de tous ces gens-là: selon lui, Pittacus étoit un homme à rouer, Bias un gueux, Diogène un puant, Périandre un incestueux, Solon un barbare,

Cleobule un furieux , Thalés un athée ; Démocrite un insensé , Héraclite un ambitieux , Aristippe un homme sans mœurs , Zénon un débauché , Aristote un impie ; Platon un gourmand , un envieux , un avare , un voleur , Socrate un Poltron , un homme de mauvaise compagnie , un bouffon , un idolâtre , un ivrogne. C'est ainsi que l'Auteur nous représente ces hommes respectables, que toute l'Antiquité a réverés , & dont le nom est encore aujourd'hui en honneur parmi nous : à l'entendre , c'étoient tous des gens sans honneur , sans probité , sans religion , sans principes. Si c'étoient-là , de leur tems , les Sages du monde , quelle idée devons-nous avoir du reste de leurs Contemporains ?

M. Guer ne parle pas avec plus de respect des Philosophes de Rome que de ceux de la Grèce ; de Lucrèce , de Cicéron , de Sénèque , de Platon & de Socrate. Jamais les ennemis de Cicéron , jamais Marc-Antoine lui-même n'eût traité cet Orateur si indignement. Ce n'est pas seulement un homme *dégoûtant & ennuyeux* , mais c'est une *ame basse , un vil adulateur* ,

Sur la Littérature Moderne. 19
*un cœur faux , un esprit flottant & peu décidé , qui ne nous apprend jamais rien ; un génie médiocre dans les affaires , & qui a toujours mal pris son parti. Voilà ce que l'Auteur appelle faire connoître Cicéron ; quiconque ne le connoîtroit que par ces traits , ne le connoîtroit guères. Mais pourquoi nous peint-on ici tous ces Philosophes avec des couleurs si affreuses ? Je crois moi , que c'est uniquement parce qu'ils n'ont rien dit de l'ame des bêtes : il y a du moins grande apparence que c'est pour cette seule raison que M. Guer en parle si mal ; car Porphyre, qui est le premier qui soit entré dans quelque détail sur cette matiere , est selon lui , *le plus estimable & le plus estimé*. On passeroit à l'Auteur sa mauvaise humeur contre ces Grands Hommes , si comme lui , après s'être engagés à donner l'Histoire de l'ame des animaux , ils n'en eussent point parlé ; mais aucun d'eux a-t-il rien annoncé de pareil au Public , & Cicéron , tout *esprit faux* , toute *ame double* qu'on le suppose , a-t-il jamais intitulé ses Tusculanes , *Histoire Critique de l'ame de bêtes* ?*

Mais nous voici arrivés présentement au second volume de cette Histoire ; & c'est par-là proprement que l'Ouvrage auroit dû commencer, parce que c'est-là seulement que l'on commence à trouver quelque chose de ce qu'on y cherche, & de ce que le titre annonce.

Avant que d'entrer dans les divers sentimens qui partagent les Ecoles au sujet de l'ame des animaux, l'Auteur examine les bonnes qualités, tant du cœur que de l'esprit, qu'on remarque, ou qu'on croit remarquer en eux. Il demande d'abord si les bêtes ont l'usage de la parole ? Cela n'est pas douteux, si, par parole, on entend une voix fléchie, modifiée par la bouche, la langue, les dents, le palais & les lèvres pour exprimer un sentiment ou faire connoître un besoin : il est certain qu'un grand nombre d'entr'elles ont, comme l'homme, ce qui est nécessaire pour fléchir & modifier leur voix : d'où il est naturel de conclurre, qu'il y a des bêtes qui parlent.

Du langage des animaux, M. Guer passe à la délicatesse de leurs sens, à leur imagination, leur industrie, leur

mémoire, leur raisonnement, leur prévoyance & leur amour pour les Sciences ; voilà les qualités de leur esprit : à leur religion, leur justice, leur clémence, leur charité, leur magnanimité, leur tendresse, leur fidélité, leur reconnaissance ; voilà les qualités de leur cœur. Ces vertus forment dans ce Livre comme autant de divers petits articles auxquels répondent quantité d'exemples, & une infinité d'historiettes qui y ont rapport, mais que l'on trouve chez presque tous les Naturalistes.

Pourquoi chercher si loin des objets de tendresse ?

Contemplez seulement ce chien qui me caresse,

Avouez, si pourtant vous connoissez l'amour,

Qu'il a bien de mon cœur mérité le retour.

A mes commandemens quelle oreille attentive !

Fut-il obéissance & plus prompte & plus vive ?

Je me leve, il accourt ; je l'appelle, il me suit ;

Je m'arrête, il attend ; je le chasse, il s'enfuit ;

Ses soupirs , son œil triste , & sa tête baissée ,

Expriment sa douleur , & prouvent sa pensée

Un Rival indiscret ose-t-il me flatter ?

Sa jalouse fureur brûle de l'écarter.

Je m'éloigne , quel trouble , & quelle impatience !

Que de gémissemens pour un moment d'absence !

Je reviens , quels transports, que de soins empressés !

M. Guer ne prétend pas prouver sérieusement que les bêtes aiment les Sciences , & qu'elles rendent un culte à la divinité ; aussi toutes les extravagances qu'il rapporte à ce sujet, ne tendent-elles qu'à rendre ridicule le sentiment de ceux , qui ont débité de sens froid de pareilles folies ; quant aux autres qualités qu'on attribue aux animaux , il est sûr qu'on remarque en eux des choses singulieres à cet égard , & cette histoire ne nous apprend rien de nouveau là-dessus.

Après ces premières observations trop longues de la moitié , l'Auteur entre enfin dans le fond de son sujet. Il le

divise en quatre chapitres : il examine dans le premier , le sentiment de ceux qui donnent aux bêtes une ame spirituelle ; dans le second , le systême des formes substantielles ; dans le troisième , celui de Descartes ; & il rapporte dans le dernier , ce que d'autres Philosophes ont écrit sur cette matiere.

Ceux qui soutiennent que les bêtes ont une ame spirituelle , ne se fondent que sur le rapport & la convenance sensible qu'ils remarquent entre les opérations humaines & celles des animaux. Ils jugent que les unes & les autres , doivent avoir une cause semblable , & que puisque dans l'homme elles partent d'un principe spirituel & intelligent elles ne peuvent en avoir d'autres dans les bêtes. C'est sur ce raisonnement qu'est appuyé tout leur systême.

L'Auteur pour le combattre , s'étend fort au long sur des argumens solides , à la vérité , mais que le moindre écolier de Philosophie sçait par cœur , & qu'il falloit se contenter de rapporter en peu de mots. Voici à peu près à quoi ils se réduisent :

Si de la conformité qui se trouve en-

tre nos opérations & celles de la Brute ; on peut conclure que les bêtes ont comme nous une ame spirituelle & raisonnable ; il s'ensuit évidemment , que si quelques-unes d'elles opèrent d'une manière plus parfaite que l'homme , il faut nécessairement aussi qu'elles ayent une ame d'une nature supérieure à la sienne. Or , qu'il y ait des animaux qui opèrent avec plus de perfection que nous , c'est ce dont personne ne peut douter ; quel est l'homme , en effet , qui pourroit se glorifier de faire un nid , comme un oiseau ; du miel , comme l'abeille ; de la soie , comme le ver qui la file ? L'oiseau , l'abeille , le ver à soie ont donc une ame plus parfaite que la nôtre ? Oseroit-on le penser sérieusement ?

A cet argument l'Auteur en ajoute un autre encore plus commun , & sur lequel il s'apésantit au moins autant que sur le premier. Si les bêtes ont une ame spirituelle , elles sont donc raisonnables , elles sont donc libres , immortelles , capables de mériter & de démériter ; il leur faut donc une religion , un paradis , un enfer ? Toutes conséquences

ces extravagantes, que M. Guer entreprend très-sérieusement de réfuter, & contre lesquelles il emploie cette foule de lieux communs, qui se trouvent dans tous les cahiers de nos Philosophes de Collège: avec cette différence cependant, que ceux-ci les exposent avec plus d'ordre, plus de netteté, & surtout plus de précision qu'il n'y en a dans cette histoire, où chaque pensée, chaque mot fait naître une digression qui ne finit point, & quelle digression! Mais l'Auteur croit en être quitte en déclarant » qu'il a un goût décidé pour elles; que si de tems en tems on ne lui en souffroit quelques-unes, il aimeroit autant renoncer à écrire; que si elles ennuyent, il n'en coûtera que la peine de les passer; qu'il laisse de grand cœur à ses Lecteurs toute liberté sur ce sujet, & qu'il les prie de ne le point gêner à leur tour dans ce qu'il lui prend fantaisie d'écrire. Un Auteur sage & raisonnable doit retrancher de ses écrits, tout ce qu'il prévoit que son Lecteur seroit obligé de passer, tout ce qui pourroit l'ennuyer. Hélas! parmi

les choses qu'on donne comme excellentes, il en y en a toujours assez qui choquent le Public; pourquoi, de propos délibéré, y joindre encore celles qu'on regarde soi-même comme inutiles? Mais on a *un goût décidé* pour elles, & l'on *n'écriroit plutôt point que d'y renoncer*; eh! bien, qu'on n'écrive pas; la perte ne fera pas toujours aussi grande que la plupart des Auteurs se l'imaginent.

M. Guer passe au second chapitre, dans lequel il expose la doctrine des Péripateticiens touchant les formes substantielles, ou l'instinct des animaux; car il prétend, avec raison, que tout cela est la même chose, que tout cela est également inintelligible: si on demande, dit-il, pourquoi l'araignée avant de continuer le tissu de sa toile, commence d'abord par l'établir solidement avec des fils plus gros que les autres, pourquoi elle cherche des points d'appui dont elle se sert comme le plus habile Architecte? C'est l'instinct, dira l'un, qui la guide de la sorte; c'est qu'elle a une forme substantielle, répondra l'autre, qui la dirige dans cet ouvrage: c'est-à-dire que l'un & l'autre parlent sans entendre ce qu'ils disent.

Il est bien sûr d'abord que l'instinct est une chose que personne ne conçoit ; voyons présentement ce que c'est qu'une forme substantielle. C'est, dit-on, *une substance incomplète, matérielle & qui n'est point matière, quoique destinée à faire avec elle un composé essentiel.* Ici l'Auteur fait de grandes exclamations, de grands lazzi sur l'obscurité de cette définition ; & se sert ensuite des raisonnemens qu'il croit les plus forts pour combattre ce sentiment. Comme je les trouve tous extrêmement communs, extrêmement rebatus, on me dispensera d'en donner ici le précis ; & usant de la permission que M. Guer nous donne de passer sur ce qui nous ennuie, je saute tout d'un coup quarante pages, & je me trouve au chapitre qui contient le systême de Descartes.

Ce chapitre commence par une apostrophe à ce Philosophe que l'Auteur invoque comme une divinité, & le conjure de lui éclairer l'esprit. Si Descartes l'a exaucé, il a bien agi contre ses intérêts ; car M. Guer n'emploie les lumières qu'il en a reçues, que pour décrier son bienfaiteur. La première chose

qu'il fait, c'est de nier que ce grand Philosophe soit l'Auteur, ni même le Restaurateur du systême des Automates : il expose ensuite le sentiment des Cartésiens avec cette prolixité qui lui est si familière.

Tout le monde sçait que ces Philosophes n'admettent dans les animaux, ni àme, ni instinct, de quelque espece, de quelque nature que ce soit. Les bêtes, disent ils, sont de pures machines, plus parfaites à la vérité, que celles de tous nos ouvriers, parce qu'elles sortent des mains d'un plus grand Maître. Les hommes ont fait des choses merveilleuses ; une statue de Memnon, par exemple, qui au lever du soleil rendoit un son harmonieux ; un Satyre qui jouoit de la flutte sur un rocher, tandis que la Nymphe Echo sortoit d'une caverne opposée pour écouter ses airs, & les repétoit ensuite avec la dernière exactitude ; une tête qui répondoit à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire ; une aigle qui vola pendant l'espace de deux lieues, & vint se reposer sur la tête d'un Empereur d'Allemagne qu'on alloit couronner ; une Statue qui

alla présenter un placet à un Roi de Barbarie ; & mille autres ouvrages aussi admirablement inventés & exécutés avec autant d'art : si l'homme avec un esprit aussi borné , une industrie aussi limitée que la sienne , a pû faire néanmoins de si belles choses , qui doute que Dieu puisse construire des machines d'une plus grande perfection ? Et pourquoi recourir à une ame , pour expliquer ce qui n'est que l'effet de l'arrangement & du jeu des ressorts ? Dieu ne fait rien d'inutile ; pourquoi donc auroit-il recours à une substance distinguée de la matiere , pour une chose que la matiere peut faire toute seule ? Voilà le grand argument de Descartes & de ses Partisans ; l'Auteur prétend le refuter , & le refute mal. La plus grande difficulté qu'il forme contre les Cartésiens ; c'est , dit-il , que dans leur système , ils ne sçauroient expliquer toutes les opérations des animaux : mais qui est-ce qui a jamais pû expliquer la maniere dont notre ame est unie à notre corps ? Faut-il conclure de-là , qu'il n'y a entre eux aucune union ? La raison a dit à Descartes que les bêtes sont des ma-

chines ; mais elle ne lui a point appris comment ces machines agissent dans toutes les différentes circonstances où elles se trouvent placées. Il n'est pas nécessaire de connoître de quelle manière le feu agit sur mon ame , pour sçavoir qu'elle en reçoit quelquefois de la douleur.

Le chien n'offre donc plus qu'une trompeuse
image

De la fidélité qui paroît son partage.

Insensible Automate il me fuit sans me
voir ,

Il fait mes volontés sans jamais les sça-
voir ;

Sans colere il s'irrite, il gémit sans se plain-
dre ,

Sans m'aimer il me flatte , il me fuit sans
me craindre.

Le sang fait tout en lui ; seul maître de son
corps ,

Sans qu'une ame préside au jeu de ses res-
forts.

Si dans quelques momens touché de ses
caresses ,

D'un cœur prêt à l'aimer j'écoute les foi-
bles ;

Si dans les châtimens qu'il me paroît souffrir
Par ses cris douloureux je me laisse attendre ;
Descartes , ou plutôt la raison me rappelle ,
Et dictant contre lui la sentence cruelle ,
Le déclare machine.

Passons au dernier chapitre de cette histoire, qui renferme quelques sentimens particuliers sur cette matiere. Les uns ont mis auprès de chaque bête une ame intelligente par la guider , à peu près , dit l'Auteur , comme si on mettoit une chandelle à côté d'une lanterne. D'autres ont prétendu que les Sylphes , les Gnomes , les Ondins animoient les oiseaux , les animaux terrestres & les poissons ; mais toutes ces folies cabalistiques ne méritent pas qu'on se donne la peine de les combattre. Aussi M. Guer passe-t-il légèrement la-dessus, contre son ordinaire , & il arrive enfin au système du Pere Bougeant.

On sçait combien l'*Amusement Philosophique sur le langage des bêtes* , fit

de bruit dans le tems qu'il parut ; bien des gens prirent au sérieux , ce que ce Philosophe amusant n'avoit dit que pour s'égayer & pour nous égayer nous-mêmes ; on lui fit un crime de ce qui devoit lui mériter notre reconnoissance : tant d'Auteurs se mêlent de nous ennuyer , que nous ne pouvons sçavoir assez de gré à ceux qui nous amusent.

Tout le monde connoît le Livre du Pere Bougeant ; il seroit donc inutile de donner ici l'extrait de son systême. On sçait qu'il met dans le corps de chaque animal un de ces Anges rebelles que Dieu précipita autrefois dans les abîmes. Chaque bête , selon lui , est animée par un démon ; ce sera là l'occupation de ces esprits de ténèbres jusqu'à la fin du monde , de passer successivement du corps d'un animal dans celui d'un autre : punition bien douce , en comparaison de ces supplices éternels qui leur sont préparés.

Nous voici enfin arrivés à la fin d'une histoire , dont nous avons eu tant de peine à trouver le commencement. Pour achever de la faire bien connoître , il ne me reste plus qu'à dire un mot du stile de l'Historien.

Rien n'est plus burlesque que sa manière d'écrire ; il regne dans tout le cours de cet ouvrage un ton de mauvaise plaisanterie , qui est tout-à-fait déplacé : tout y fourmille de quolibets & de proverbes, qui font de cette Histoire un second Roman de Dom-Guichotte , & de l'Auteur, un autre Sancho-Pansa. Il n'y a point de page dans ce livre , qui ne fournisse quelque trait de bouffonnerie , & l'Ecrivain , pour me servir de sa façon de parler , y fait d'un bout à l'autre l'*agréable* & le *joli-cœur*. Les expressions les plus basses, les plus triviales n'y sont point épargnées , & l'on est tout surpris de voir , dans un Traité philosophique , des phrases aussi communes , aussi populaires , aussi ignobles que celles-ci : » Ces deux opi-
» nions viennent de la même boutique.
» Je me renferme dans ma coquille. La
» moutarde me monte au nez. Cela se
» communique comme la galle. La
» Philosophie va cahin , caha. Je m'en
» tire comme Arlequin. Je m'en soucie
» comme de Jean-Devert. Chat échaudé
» craint l'eau froide. Un Barbier rase
» l'autre « , & mille autres façons de

parler aussi ridicules , dont cet Ouvrage est rempli. L'Auteur n'est pas plus noble, ni plus élevé dans ses comparaisons & dans les exemples qu'il rapporte , » c'est » un Palefrenier qui panse un cheval : un » Meunier qui guide un âne : un Mar- » chand de choux qui pique une hari- » delle : un Marmiton qui lave les plats : » un Savetier qui raccommode des » vieux souliers : un Boucher qui écor- » che des veaux ; & il ajoute , en se ci- » tant, un Auteur impertinent, tel que » moi, qui assassine le Public de pro- » ductions ennuyeuses & insipides. « Puisque M. Guer se place en si mau- vaise compagnie , il ne doit pas trou- ver à redire que je le quitte tout d'un coup & que je l'y laisse.

A R T I C L E II.

LES AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

Par M. Philippe.

JAMAIS l'esprit ne fut peut-être si généralement cultivé , qu'il l'est aujourd'hui parmi nous : si nous manquons de Saumaises , de Daciens , de le

Févre, nous avons en récompense une infinité de gens d'une Littérature plus légère à la vérité, mais aussi universelle. Le Magistrat n'est plus borné à la Science des Loix, le Financier à celle des calculs, le Militaire à l'art de sa profession, l'Artisan à son travail, le Marchand à son commerce, les Dames à leur parure. Chacun veut favoir de tout un peu, & cette heureuse Emulation est si universellement répandue, que sans quelque teinture de Géographie, d'Histoire, de Poësie, de Physique, de Géométrie même, de Musique & de Peinture, on n'ose presque plus se produire dans le monde. Voilà ce qui a multiplié les Connoisseurs & les Ouvrages. Mais les Auteurs attentifs à démêler le génie de ceux en faveur de qui ils écrivent, ont remarqué fort judicieusement, que pour s'y accommoder, il ne faut leur présenter que des esquisses légères, des desseins tracés plutôt que remplis; à moins qu'en approfondissant un sujet, on n'ait soin de le resserrer dans les bornes étroites de quelques volumes peu considérables: car c'est l'unique moyen de fa-

tisfaire l'empressement du Lecteur, qui tout d'un coup veut tout sçavoir. De-là toutes ces petites Pièces détachées, qui n'ont souvent que le mérite de la briéveté ; toutes ces brochures déliées, qui n'exigent qu'une demie - heure de tems perdu ; tous ces Essais, qui ne font pour l'ordinaire que le canavas mal digéré d'un sujet plus mal conçu ; tous ces abrégés, qui n'offrent que des noms & des époques ; tous ces Recueils, où l'ennui n'est que diversifié par le passage d'une pièce à une autre ; tous ces Ouvrages débités par morceaux, & dont les membres tronqués, attendent inutilement pendant des années entieres, les parties assortissantes qui doivent en faire un tout : de-là enfin mes propres *Observations*, dont on me dispensera de dire du mal, persuadé qu'il y en aura d'autres qui prendront ce soin plus volontiers. Et pourquoi enfin toutes ces Feuilles volantes, ces petites Brochures, ces Ecrits superficiels ? Pour plaire à notre siècle, pour satisfaire au génie de la nation. Car,

*Les François sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages ;*

Et ne prenant que la fleur d'un sujet ,
Vole bientôt sur un nouvel objet.

De qui faut-il se plaindre , ou des Lecteurs , qui ne veulent point soutenir une application plus sérieuse , ou des Auteurs , qui pour se conformer à leur goût ne produisent que de legeres ébauches ? Quiconque écrit , veut être lû & goûté : qu'on donne au public des volumes nombreux , des Ouvrages plus étendus , plus réfléchis , & l'on ne fera ni l'un ni l'autre : voilà l'apologie des Ecrivains ; il est encore plus aisé de faire celle des Lecteurs. La science profonde ne fit jamais le plaisir des compagnies ; l'orgueil , la suffisance jointe à une espece de férocité , sont l'appanage le plus ordinaire de ceux qu'on appelle *Erudits* ; il semble au contraire qu'une Littérature plus legere soit aussi accompagnée de plus de charmes , de plus d'agrémens ; on croiroit presque qu'une vaste érudition est un fardeau qui appesantit l'esprit , & qu'une science médiocre est un ornement qui lui donne de nouvelles graces ; peut-être les Sçavans

font-ils plus d'honneur à la nation , mais les autres ne contribuent - ils pas davantage au bonheur de la Société ? On ne doit donc condamner , ni ceux qui s'en tiennent uniquement à ce qui peut faire l'agrément de la vie civile , ni les Auteurs qui travaillent à entretenir un goût qui lui est si favorable. Ils agissent pour le bien public en formant les compilations dont ils enrichissent notre Littérature ; surtout lorsqu'ils choisissent avec discernement les Pièces dont ils composent leurs Recueils. Parmi les Livres de cette espece , *les Amusemens du Cœur & de l'Esprit* doivent sans doute tenir un des premiers rangs ; il en est peu , qui soient plus propres à donner cette teinture de connoissance si nécessaire pour paroître dans le monde avec quelque avantage. On y trouve de quoi contenter tous les goûts : Differtations, Critiques , Histoires , Mœurs , Voyages , Pièces de Poësies dans tous les genres , dans le noble , le simple , le grave , le badin , le plaifant , le galant & le tendre , tout y est extrêmement varié.

M. Philippe commença cet Ouvra-

ge il y a environ douze ans, & continua sans interruption, jusqu'en 1745, où des occupations d'une autre nature le lui firent abandonner totalement, après en avoir donné quinze volumes. Le public qui en avoit lû quelques-uns avec plaisir, s'apperçut avec peine qu'on en interrompoit la suite; c'est ce qui engagea l'Auteur à reprendre son premier travail, & le seizième tome parut en 1748.

Quoi qu'on eût applaudi d'abord au projet de M. Philippe, on n'étoit cependant pas tout-à-fait content de l'exécution; on lui reprochoit d'admettre trop facilement dans sa collection, les Pièces de quelques Auteurs qui vouloient sonder à ses dépens le goût du public. Les Journaux de Hollande ne laisserent point ignorer au Compilateur le mauvais effet de sa complaisance; ils louerent beaucoup son Ouvrage, comme un des meilleurs Recueils qui eût paru depuis long-tems en ce genre: mais ils firent sentir en même-tems qu'on y trouvoit plus d'une Pièce de mauvais choix. On s'apperçut bientôt que M. Philippe avoit profité de l'avis;

& l'on vit dans les volumes suivans des morceaux plus intéressans , & travaillés avec plus de soin. Plus il s'étoit montré difficile sur le choix des pièces , plus les Auteurs s'étoient attachés à limer celles qu'ils lui présentoient. Nos Ecrivains les plus célèbres ne dédaignerent pas d'avoir une place dans un Recueil où l'on n'admettoit presque plus que ce qui étoit frappé au bon coin. Ce n'est pas qu'on ait rejeté absolument , tout ce qui n'est pas à un certain degré de perfection ; mais on a trouvé un tempérament pour encourager les Commencans , sans faire murmurer le public. On assigne les endroits foibles des écrits qui demandent à être retouchés , & l'on fait remarquer les morceaux qui sont d'un meilleur goût ; on remonte aux principes de leurs beautés & de leurs défauts ; & M. Philippe , sans cesser d'être compilateur , se charge quelquefois du pénible & dangereux emploi de critique. La maniere dont il s'en acquitte , fait souhaiter qu'il s'en donne la peine plus souvent ; par-là ceux qui liront son Recueil , profiteront peut-être plus de ce mélange de médiocre & d'excellent ,

que si on ne leur offroit que des Ouvrages où il n'y eût rien à reprendre. Il paroît que c'est là le principal objet où se porte l'attention de l'Auteur ; la critique est en effet ce qui domine dans ses trois derniers volumes. Il les commence par une Lettre que lui écrit un de ses amis ; elle paroît avoir été faite pour servir de Préface à la continuation de son Livre , & ne peut venir que d'un homme accoutumé à écrire & à réfléchir. On y apprécie en peu de mots les différens genres de Littérature : l'Histoire , l'Eloquence , la Poësie , le Théâtre , l'Imitation , la Critique ; & quoi qu'on ne fasse qu'effleurer ces vastes sujets , on en donne cependant une idée assez nette & assez précise. Mais comme les compilations de M. Philippe ont occasionné l'Epître que son ami lui envoie , c'est à ce point surtout qu'il s'attache. Il lui fait sentir toute l'importance de son entreprise , lui détaille les moyens de la bien exécuter , & les obstacles qu'il aura à vaincre. On ne doute pas que l'Auteur ne profite des conseils de son ami : en nous en faisant part, il nous a mis devant les yeux sa pro-

pre condamnation, s'il y manque :

Parmi les dissertations qui se trouvent dans les trois derniers tomes de cet Ouvrage, celle qui regarde la Fable, me paroît devoir singulièrement intéresser tous ceux qui aiment à avoir des idées claires de chaque chose. On y voudroit seulement un peu plus de précision, & il y auroit très-peu de chose à y reprendre, si on avoit eu soin d'en retrancher quelques détails, qui la rendent beaucoup trop longue, pour être placée dans ce Recueil. C'est un défaut qu'on reproche, je crois avec raison à plusieurs autres Pièces que M. Philippe y a inserées ; on les propose comme des *Amusemens*, elles n'en sont plus, dès qu'elles fatiguent. On pourroit néanmoins leur passer quelques pages de plus, si elles étoient toutes dans le goût d'un morceau intéressant qui se trouve dans la première partie du second tome. Il est intitulé *l'Enfer Poétique*. C'est une critique ingénieuse de nos mœurs écrite avec feu, & que la singularité des Peintures, la variété & la recherche des idées font lire avec plaisir. On y a un peu trop grossi les traits de certains

tableaux ; mais c'est souvent l'unique moyen de les rendre sensibles à ceux qu'on se propose de corriger. Le sentiment de tristesse qui est le partage éternel des âmes malheureuses, & trop souvent aussi l'appanage des pauvres mortels, forme la matière de cet Ouvrage. On remonte aux différentes sources de ce sentiment désagréable, & on les divise ensuite en une foule de canaux qui donnent lieu à l'Auteur de caractériser la plupart de nos passions, & quelques-uns de nos préjugés. Si les idées originales, & les tours singuliers de plusieurs endroits de cette Pièce ne viennent pas du fameux Visionnaire Espagnol *Quévedo*, on peut assurer du moins qu'elles sont dignes d'avoir pris naissance dans son imagination.

Il est certaines matières qui paroîtroient ne pas devoir entrer dans cette compilation. Tout ce qui appartient aux Sciences abstraites est de ce genre, de même que tout ce qui ne tend qu'à favoriser le goût peu commun de quelques personnes, comme les Médailles, les Antiques, la Topographie, la Mine. Je ne sçais s'il y a rien là de-

dans qui soit capable d'*amuser* beaucoup *l'esprit* & surtout le *cœur* du grand nombre des Lecteurs. Ce n'est pas que ces fortes de matieres ne soient peut-être préférables par elles-mêmes, à la plûpart de celles qui doivent avoir place dans ce Recueil ; mais elles ne tendent pas si directement au but qu'on se propose, qui est de donner une teinture legere des connoissances les plus généralement nécessaires pour l'agrément de la Société.

L'Ouvrage de M. Philippe n'est pas seulement utile à ceux qui ont besoin de se former le cœur & l'esprit par une lecture choisie ; il y a encore une infinité de personnes qui ont un talent décidé pour bien écrire, mais à qui l'indolence, ou des occupations plus essentielles, ne permettent pas de suivre leur génie : cependant il les force quelquefois malgré elles à s'y livrer un moment, & il leur échappe alors des traits, des coups de pinceau, dont la finesse, la legereté, la justesse feroient honneur aux plus grands Maîtres. On sçait avec quelle facilité ces Pièces fugitives, quelque jolies qu'elles soient, tombent dans un injuste oubli.

Cette collection peut les en préserver, & conserver à la postérité des Ouvrages dignes d'elle : leurs Auteurs pourroient aussi y trouver l'immortalité, si le Compileur avoit soin de les faire connoître, & le public seroit charmé dès à présent de leur donner les louanges qu'ils méritent. Pourquoi donc leur laisser garder l'*incognito* ? S'ils étoient connus, il en reviendroit un grand avantage : la crainte de ne pas emporter les suffrages, les rendroit plus attentifs à s'en rendre dignes, & l'on ne liroit que de bonnes pièces.

Une autre utilité de ce Recueil, c'est qu'il peut servir à nous enrichir de plusieurs fragmens, de quantité de beaux morceaux que nos meilleurs Auteurs ont négligé de mettre au jour avant leur mort, & pour lesquels leurs Editeurs n'ont pas fait toutes les recherches convenables. Mais il faut avoir une grande attention à ne rien insérer ici de ce qui a déjà paru. On rapporte, par exemple, deux Pièces de la Fontaine, qui se trouvent dans l'édition de ses *Œuvres postumes*, imprimées longtems avant les *Nouveaux Amusemens*.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de spécifier dans cet article tous les Ouvrages que renferment les derniers volumes de ce Livre ; ce détail seroit ennuyeux & inutile. Peut-être rendrai-je un compte plus exact & plus circonstancié de ceux qu'on donnera dans la suite. Chaque tome contiendra deux parties, & chaque partie paroîtra tous les trois mois. Ce terme est un peu long, & pour nous amuser on veut nous faire attendre bien long - tems. Ne vaudroit - il pas mieux partager nos plaisirs, n'en pas tant prendre à la fois, & y revenir plus souvent ?

ARTICLE III.

K A N O R,

C O N T E S A U V A G E.

Par Madame Fagnan.

NOUS pleurions encore la perte de la plus docte de nos Muses, lorsque tout d'un coup les Parques cruelles vinrent nous affliger par une nouvelle

disgrace. Notre Lycée ne retentit plus que de cris funébres , la Muse qui y présidoit vient encore, hélas! de nous être enlevée. O vous qui nous aviez si bien peint *les malheurs de l'Amour* , deviez-vous jamais éprouver les rigueurs de la mort? Eh! quoi , la Parque a donc du pouvoir sur les Divinités du Parnasse , & les lauriers du Mont-Sacré peuvent donc être changés en de funestes Cyprès ! Les habitans de cette montagne auront bientôt abandonné ce séjour , lorsqu'il ne sera plus fréquenté par les Muses , & nous allons retomber dans notre ancienne barbarie , quand nous ne pourrons plus avoir de commerce avec elles ! Mais pourquoi nous entretenir de ces pensées affligeantes ? Cherchons plutôt à nous consoler des biens que nous avons perdus , par la considération de ceux qui nous restent : le tems pourra d'ailleurs nous dédommager bien-tôt , de ce que la mort nous enleve aujourd'hui. Nous perdons deux femmes sçavantes ; mais combien d'autres s'empressent à réparer cette perte ? Une femme Bel-Esprit , une femme Auteur n'est plus un Phénomene dont la nouveauté

excite la curiosité du Public ; une longue expérience a enfin détruit le préjugé, qui n'accordoit au sexe que le mérite de la beauté, & qui lui refusoit la solidité de l'esprit, que nous semblions vouloir nous attribuer à nous seuls. L'illustre Auteur des *Amazones* prouve bien sans doute, que ces avantages ne sont point incompatibles ; & tout le monde sçait à quel point elle les réunit en sa personne. Je pourrois en citer bien d'autres, qui joignent comme elle les graces de la figure à celles de leurs écrits, & Paris m'en fourniroit plus d'un exemple ; mais je m'en tiens à celui qui naît tout naturellement de mon sujet, & Madame *Fagnan* achevera d'effacer les idées peu avantageuses au beau sexe, s'il en reste encore dans quelques esprits prévenus.

Le véritable Amour fait des miracles ; voilà le sujet moral de son Roman. Il en produit sans doute de toutes les espèces ; il corrige nos mauvaises inclinations, il adoucit la férocité de nos mœurs, il répare l'inégalité des conditions, il fait disparoître les dangers, il triomphe des obstacles. Mais ces effets
sont

sont communs, & l'Auteur a recours à d'autres prodiges pour établir la puissance de l'amour. Elle en choisit deux moins ordinaires ; c'est de former le corps & de développer l'esprit : voici la Fable dont elle se sert pour mettre au jour cette vérité.

Deux Rois de l'Amérique, Kanor & Alzopha, vivoient en bonne intelligence malgré la proximité de leurs Etats. Leurs peuples étoient unis, & leurs plaisirs communs. Dans une pêche qu'ils firent ensemble, ils prirent des huitres de deux especes ; les unes fort grandes, qui se trouverent dans les filets des Kanoris, & les autres extrêmement petites, dont les Alzophages chargerent leurs barques. Mais quelle fut leur surprise ! lors qu'après s'être regalés de leur pêche, Kanor & ses Sujets devinrent tous d'une taille gigantesque, tandis que les autres, qui n'avoient mangé que de petites huitres, se virent métamorphosés en poupées de six pouces de haut. Ce prodige étoit l'ouvrage d'une Fée malfaisante ; & l'on consulta une Sybille pour sçavoir quel remede pouvoit réparer un si grand mal,

Voici sa réponse rimée :

Quand Kanoris pour Alzophages,
 Brûleront de feux ardens,
 Amour grandira les petits corsages,
 Il apétissera les grands.

Mais le moyen que des Colosses de neufs pieds puissent jamais brûler d'amour pour des Pigmées de six pouces, qui ne peuvent leur parler qu'avec des échelles ? car c'est-là une circonstance qu'on a soin de remarquer dans le Roman. Eh ! quoi , ces grands nigauds de Kanoris n'avoient pas l'esprit de prendre ces poupées sur leurs bras , de les mettre sur leurs épaules quand celles-ci avoient quelque chose à leur dire ? Il falloit qu'elles eussent la peine d'apporter avec elles leurs échelles. Mais de quelles échelles encore pouvoient elles se servir , & comment une personne de six pouces avoit-elle la force de traîner une machine qui devoit avoir huit pieds de haut tout au moins , pour atteindre jusqu'au cou de ces Géans ?

Le Roi de Pologne a , dit-on , à l'Unneville , un petit Nain qu'on met dans

la p^oche , qui se promene sur la table , & qu'on tient sur la main ; mais on n'a point encore imaginé de lui faire faire une échelle pour parler aux gens ; ce secret étoit réservé aux Alzophages. Ce devoit être une chose fort plaisante , que de les voir grimper le long du ventre des Kanoris quand ils alloient leur faire l'amour. Cest ainsi qu'en Italie & en Espagne , les Amans , à l'aide d'une échelle de corde , montent pendant la nuit dans la chambre de leurs Maîtresses.

Je reviens à mon sujet. Ce qui augmentoit les inquiétudes de ces peuples , c'est que leur taille ne pouvoit revenir à leur juste grandeur , que par l'union d'un Prince & d'une Princesse des deux Nations ; & par malheur , pendant plusieurs siècles , il n'y eut dans les deux familles Royales que des Princes.

Mais la fin de leurs disgraces approchoit : les Alzophages eurent le bonheur d'avoir une Princesse ; elle fût nommée *Babillon* , ou *belle par excellence* , & la Reine des Kanoris accoucha de deux Princes. L'aîné eut le nom d'*Aazul* , le cadet celui de *Zaaf*. Ce

dernier devint amoureux de Babillon : il avoit besoin de cela pour acquérir de l'esprit ; car l'Auteur dit qu'il étoit d'une stupidité sans égale. Son frere au contraire étoit né avec de plus heureuses dispositions , mais il n'avoit aucun goût pour les femmes. Zaaf déclara tout ingénument à la Princesse qu'il avoit de l'amour pour elle , & elle n'y fut point insensible. La Fée malfaisante qui avoit causé le malheur des deux Peuples , vit avec peine que la tendresse mutuelle de ces Amans alloit rendre bien-tôt aux deux Nations leur premiere forme ; ce fut pour s'y opposer , qu'elle prit elle-même celle du barbet que Babillon devoit monter dans une course de bague, & elle l'enleva aux yeux de toute la Cour. Elle la transporta dans un bois , & Zaaf fut le seul qui eut le courage de la suivre. Il la joignit & la délivra des fureurs du barbet. Quel charme pour ces amans, de se revoir après un si grand danger ! Que de preuves d'amour , que de témoignages de tendresse ne se donnerent-ils pas mutuellement ! Mais, ô prodige ! ou plutôt combien de prodiges s'opèrent tout à la fois ? Chaque parole,

chaque soupir produit une merveille. Zaaf, le stupide Zaaf devient un homme d'esprit ; ses organes se perfectionnent à mesure que sa taille diminue , & sa taille diminue à mesure qu'il sent augmenter son amour. Le corps de la Princesse s'agrandit autant que celui du Prince se rapetisse , & ils se trouvent enfin l'un & l'autre d'une hauteur naturelle. On juge bien que la Fée qui étoit témoin de tout ce qui se passoit ne devoit pas être fort tranquille ; aussi fit-elle de nouveaux efforts pour empêcher l'heureux effet de cet amour ; mais tout devint inutile. Zaaf & Babillon s'unirent par les Loix de l'Hymen au grand contentement des deux Peuples , qui après avoir recouvré leur ancienne taille , ne firent plus qu'un même Etat & qu'une seule Nation , dont la devise fut : *Le véritable Amour fait des miracles.*

L'Auteur n'a pas profité de tout l'avantage de sa matière ; on apperçoit par une foule de traits qui lui échappent , quel intérêt elle auroit pû répandre dans cet ouvrage , en approfondissant davantage cette idée , en suivant le progrès

des développemens que l'amour produit dans un esprit peu ouvert ; en rapprochant les effets & les causes ; en détaillant les passages imperceptibles d'un sentiment à un autre, d'un plus commun à un plus délicat. Mais Madame Fagnan n'a prétendu qu'amuser , à l'exemple de presque tous ceux qui écrivent dans ce genre , c'est-à-dire sans se donner beaucoup de peine. Aussi prend-t-elle toujours un ton badin , un air aisé dans son style. Elle paroît écrire sans y penser ; mais pour peu qu'on approfondisse ses réflexions qui semblent être jettées au hazard , on s'apperçoit bientôt qu'elle pense beaucoup. Il ne leur manque peut-être , pour piquer d'avantage , que d'être revêtues d'expressions un peu moins simples. Ce n'est pas assez qu'elles ayent ici un caractère de vérité , on pourroit s'en contenter dans un Ouvrage Philosophique ; mais dans un Conte, dans un Roman , il faut quelque chose de plus brillant , de moins négligé.

Si l'on ne prend pas un grand intérêt à la lecture de ce Livre , ce n'est pas la faute de l'Auteur ; mais celle de la Féeerie ; comment se passionner pour

des choses qui n'ont aucun air de vraisemblance ? Ne vaudroit-il pas mieux nous montrer le cœur humain dans ces situations où l'on se trouve tous les jours, où chaque Lecteur peut du moins se trouver une fois ? Il faut convenir cependant que Madame Fagnan a semé dans ce petit Conte tout l'agrément dont un pareil ouvrage est susceptible ; s'il ne touche pas le cœur, il amuse du moins agréablement l'esprit. C'est-là le motif qui l'a fait entreprendre ; c'est cette même raison aussi, qui me le fera relire encore plus d'une fois avec plaisir.

Pour intéresser plus particulièrement les Amateurs des Sciences & des Belles-Lettres, je finirai cet article par annoncer les *Elémens de Cosmographie, pour servir d'introduction à la Géographie & à l'Histoire, par M. Buy de Mornas.*

Parmi les Ouvrages de ce genre qui ne sont pas destinés aux seuls Sçavans, il en est peu, qui méritent un accueil aussi favorable que celui-ci. La variété des matières qui y sont renfermées, les faits intéressans qu'on y rapporte, la manière claire & précise dont on y ex-

pose les divers systêmes qui y ont quelque rapport ; l'ordre & l'enchaînement qui se trouve dans ces connoissances Cosmographiques , l'art avec lequel on les rapproche des intérêts différens qui forment les ressorts de la Société ; tous ces traits font connoître l'utilité de ce Livre , & ce qu'on peut esperer des soins de l'Auteur , en faveur des jeunes Eleves qui auront l'avantage de les partager : car M. de Mornas ne se borne pas aux seuls travaux du cabinet ; il se prête encore avec plaisir à l'instruction de ceux qui veulent s'appliquer à l'étude de la Sphère , de la Géographie & de l'Histoire. Il a déjà formé plusieurs disciples qui lui font beaucoup d'honneur , par l'ordre & la netteté qu'il a sçu mettre dans leurs connoissances.

Après avoir déterminé la grandeur ; la situation & la figure de la terre dans son introduction à la Géographie , l'Auteur en fait trois divisions, qu'il nomme *Astronomique , Naturelle , & Politique*. Dans la première il considère les rapports des cercles terrestres , avec ceux de la Sphère ; il en assigne l'étendue , & marque la situation des pays qui

sont placés sous ces différens espaces. Non content de fournir, comme ceux qui l'ont précédé, les connoissances absolument nécessaires sur les climats Septentrionaux & Méridionaux, il entre, par rapport aux derniers, dans un détail dont la nouveauté ne peut manquer de le rendre aussi agréable qu'instructif.

Les deux premières divisions de la terre ne sont cependant pas ce qu'il y a de plus intéressant dans l'Ouvrage de M. de Mornas; les Politiques verront avec plaisir dans la troisième, les intérêts & les forces de chaque Prince dans les quatre parties du monde. L'Auteur y détermine l'étendue de leurs possessions, suivant les derniers traités qui les ont fixées. Il y a jetté aussi de tems en tems quelques faits historiques, comme les traités de paix, les créations des Souverainetés, des Duchés, &c. D'où l'on peut juger de quelle utilité peuvent être ces *Elémens* pour le public. On en prendra une idée encore plus favorable en lisant la Préface qui fait honneur à l'Auteur par la manière dont elle est écrite : & qui ne peut manquer de lui

mériter l'estime de toutes les personnes de bon goût. Il y fait voir l'utilité & la facilité de la Science à laquelle il s'est livré. Il y rend un compte exact de l'exécution de son Ouvrage, en s'éloignant également & du ton de Panégyriste, & de la fausse modestie. Mais on ne perd rien à ne pas s'estimer trop ouvertement, quand même on auroit quelque droit de le faire; le Public s'empresse d'autant plus à rendre justice aux talens, que ceux qui les possèdent semblent moins les remarquer.

ARTICLE IV.

ESSAI

DE PHILOSOPHIE MORALE.

Par M. de Maupertuis.

LA Morale est la partie de la Philosophie la plus essentielle & la plus intéressante, mais en même-tems la plus inconnue & la plus négligée. La fureur de la dialectique a eu son tems, Mais heureusement ce tems est passé. On s'est

ejetté sur les subtilités de la Métaphysique, & l'on s'en est dégoûté de même. La Physique s'est enfin emparé des esprits ; le regne de la Morale viendra peut-être aussi à son tour, & l'étude de la Philosophie finira parmi nous, comme elle a commencé chez les Anciens, en nous fournissant des principes de mœurs, assortis au bonheur, comme aux devoirs de la vie.

Il est bien étonnant que cette connoissance si nécessaire, puisqu'elle est le premier mobile de notre félicité ; si facile, puisque nous pouvons la puiser dans l'étude de nous-même, soit néanmoins si peu cultivée : mais je me trompe ; tous ceux qui se piquent de Philosophie (& qui est-ce qui ne s'en pique pas ?) ne prennent ce titre qu'en ce qui concerne la morale. Ils ne prétendent pas se donner précisément pour des Logiciens exacts, pour des Métaphysiciens profonds, pour des Physiciens éclairés ; mais pour des âmes sans faiblesse, des esprits sans préjugés, qui connoissent les loix, les bienséances & les devoirs : Mais, si pour mériter le nom de Philosophe, il étoit nécessaire

de s'y assujettir, de les pratiquer & de les suivre, combien de Candidats seroient rayés du catalogue de la agesse?

On acquiert aujourd'hui cette qualité à moins de frais. Douter, par ignorance, des maximes les plus incontestables; se refuser, par mauvaise foi, aux conséquences les plus justes; être insensible, par dureté, aux malheurs d'autrui; paroître au-dessus des siens propres par vanité; fuir les hommes, par misantropie; s'en rapprocher, par ennui de soi-même; voilà le caractère de la plupart de ceux que nous appellons, ou plutôt qui se disent Philosophes. Faut-il s'étonner après cela, que malgré la multitude de ces prétendus Sages, nous voyons un si petit nombre d'heureux? Ce n'est pas qu'on manque de règles pour se conduire dans le chemin qui mene au bonheur. Les Philosophes de tous les tems nous ont laissé là-dessus les plus belles maximes, & ont tous voulu nous apprendre, ce qu'ils n'ont jamais pû connoître eux-mêmes.

Un Philosophe de nos jours, traitant la Morale comme la Géométrie, se pro-

sur la Littérature Moderne. 61

pose aujourd'hui de nous rendre heureux avec nombre, poids & mesure. Tout est démontré dans son Systême, & la félicité qu'il nous promet, est une félicité de raisonnement, de supputation, de calcul. Selon ses principes, l'homme heureux sçaura pourquoi il l'est, comment il l'est ; de quelle nature est son bonheur, & par quels degrés il y est parvenu. Tout est pesé, tout est compté, tout est mesuré. Il n'aura pas un instant de joye, dans tout le cours de sa vie, dont il ne puisse rendre raison : & il aura la consolation de pouvoir se dire à lui-même : je sçais à n'en pouvoir douter, puisque je le sçais géométriquement, que si jusqu'à présent je n'ai pas été plus heureux, c'est qu'il m'a été impossible de l'être davantage. Heureuse découverte, & plus utile mille fois, que celle des pays du Nord, à laquelle l'Auteur a été autrefois employé.

Il n'est personne actuellement, qui ne soit fort empressé à lire un pareil Ouvrage ; je vais tâcher d'en donner ici une légère idée, en faveur de ceux qui ne sont point à portée de l'avoir aisément.



Le desir de la félicité est inféparable de nous-mêmes, & il n'y a, au sentiment de l'Auteur, qu'une de ces deux voyes pour y parvenir ; ou d'augmenter nos plaisirs , ou de diminuer nos peines.

Mais pourquoi cette disjonctive ? L'augmentation des biens, jointe à la diminution des maux , ne procureroit-elle pas plus efficacement notre bonheur, que l'une ou l'autre séparément ? Ah ! c'est qu'en réunissant ces deux moyens d'être heureux , M. de M. . . n'auroit plus eu que fort peu de chose à dire , & tout son beau système , qui n'est fondé que sur la supposition qu'on se détermine à l'un plutôt qu'à l'autre , tomberoit entierement. Considerons - le donc tel qu'il nous le donne.

Dans la vie il y a des biens dont nous jouissons ; il y a aussi des maux que nous devons supporter. Si le nombre des premiers est plus grand que celui des autres, nous sommes heureux : nous sommes malheureux au contraire, lorsque la somme des maux l'emporte sur celle des biens.

Pour arriver au bonheur, quelle est la voye la plus courte? Est-ce de diminuer les peines, ou bien d'augmenter les plaisirs? Cette question divisa autrefois les deux Sectes principales des anciens Philosophes. Les uns & les autres tendoient à la félicité, mais ils suivoient des routes différentes. C'étoit par l'augmentation des biens que les Epicuriens se promettoient d'y parvenir; ce n'étoit que par la diminution des maux, que les Stoiciens prétendoient qu'on pouvoit y atteindre. C'est pour le sentiment de ces derniers que l'Auteur se déclare, & voici la raison qu'il en apporte.

Si dans le monde on a beaucoup moins de plaisir que de peine, si les maux nous affectent plus sensiblement que les biens, il est évident que c'est en évitant les uns, plutôt qu'en se procurant les autres, que nous pouvons rencontrer notre félicité. Car qu'est-ce que le bonheur, selon M. de M. c'est la somme des biens qui reste, après qu'on en a retranché tous les maux. Je suppose, par exemple, que

le plaisir que je ressens ait six degrés d'extension, & que la peine que je souffre n'en ait que quatre; il est clair que mon bonheur ne sera alors que de deux degrés; mais qu'on retranche les quatre degrés de peine; & mon bonheur sera de six.

On mesure la somme des biens & des maux par leur *intensité* & leur *durée*. Une peine, par exemple, dont l'intensité est de quatre degrés, & la durée d'une minute, est égale à celle dont la durée est de quatre minutes, & l'intensité d'un degré seulement. Il en est de même du plaisir. On donne aujourd'hui à un avare une bourse de cinquante louis; la joye qu'il en ressent a plus d'intensité, mais moins de durée, que s'il les recevoit en détail en cinquante jours différens. Cependant son bonheur est égal dans l'une & dans l'autre supposition. Car si chaque louis lui procure deux degrés de plaisir, il aura, ou un plaisir de cent degrés, qu'il n'éprouvera qu'une seule fois, ou, ce qui va au même, un plaisir de deux degrés, qui se renouvellera cinquante fois.

Après nous avoir appris géométriquement à mesurer les biens & les maux de cette vie, l'Auteur prouve d'une manière sensible, que le nombre des derniers l'emporte de beaucoup sur celui des autres. On sent tout l'avantage que l'expérience donne à M. de Maupertuis, pour démontrer cette vérité. En effet, si nous examinions le tems que nous avons vécu, nous serions surpris & effrayés, de voir combien il seroit rempli de peines, combien nous y trouverions peu de plaisirs. Si Dieu accomplissoit nos desirs, qu'il supprimât pour nous, tout le tems que nous voudrions supprimer; peut-être toute la durée de la plus longue vie, seroit réduite à quelques heures. D'où l'Auteur conclut, que c'est en diminuant les maux, plutôt qu'en augmentant les biens, que nous pourrions rencontrer notre bonheur.

On se confirmera dans cette idée; en considérant la nature de la plupart de nos peines & de nos plaisirs. Ceux-ci s'affoiblissent par la jouissance; celles-là s'augmentent par la durée. Les uns sont la source de nos infirmités, les au-

tres contribuent à nous les rendre plus insupportables. Le corps n'éprouve les derniers, que dans quelques-unes de ses parties, il ressent les premiers dans toute son étendue.

Ce contraste, suivi de la comparaison des plaisirs & des peines de l'ame, fait conclurre de nouveau à M. de Mau-pertuis, que le systême des Stoiciens sur le bonheur, surpasse infiniment celui d'Epicure.

Mais comment parvenir à diminuer le nombre de nos momens malheureux? Car voici l'endroit pratique de ce systême; & ce n'est pas assez qu'on nous fasse calculer le produit de nos perceptions désagréables, il faut encore nous apprendre, comment, après ce calcul, nous pouvons rendre notre condition meilleure.

L'Auteur examine si les Stoiciens qui ont découvert ce principe de la félicité, en ont tiré tout l'avantage qu'on devoit s'en promettre. Il examine pour cela, les remédes que ces Philosophes proposent contre les maux de cette vie. Les voici: c'est de se rendre maître de ses jugemens & de ses

opinions ; d'anéantir l'effet de tous les objets extérieurs ; enfin de se donner la mort , si l'on ne peut trouver la tranquillité qu'à ce prix. M. de Maupertuis regarde ce dernier remède comme le plus difficile , sans croire néanmoins qu'il soit au-dessus des forces humaines ; ce qu'il prouve par l'exemple d'une infinité de peuples , qui ne font aucune difficulté de se donner la mort.

Mais est-ce une chose plus aisée , de se soustraire à l'empire des sens , de se tenir toujours en garde contre les préjugés , & de se rendre comme insensible à tous les objets qui nous affectent extérieurement ? Je crois que quiconque entreprendroit d'en venir là , bien loin de diminuer la somme de ses momens malheureux , ne feroit au contraire qu'en augmenter le nombre. D'ailleurs , quelle étude , quel travail ; & par conséquent , quelle peine , quel tourment n'y auroit-il pas , à calculer , à supputer perpétuellement les biens & les maux qui peuvent nous arriver à chaque instant ; à les mesurer tantôt par leur durée , tantôt par leur intensité , pour faire cette déduction de momens

malheureux , d'où résulte ce produit de bonheur après lequel nous courrons ?

Quant au Sui-cide que les Stoiciens propofoient comme un remede à nos maux , doit-on le regarder comme un moyen d'arriver à la félicité ? La privation d'une peine caufée par une autre , peine peut - être encore plus grande , peut-elle être envisagée comme un véritable bonheur ? Se donner la mort à foi-même , c'est combler & finir les malheurs préfens ; supporter les maux avec patience , c'est fe préparer un bonheur futur , mais tout cela ne contribue en rien à la félicité de cette vie ; difons mieux , tout cela augmente la fomme de nos maux , & ne fait par conféquent que nous rendre plus malheureux.

M. de Maupertuis compare ici les principes des Stoiciens , relativement à cette matiere , avec ceux de la Philofophie Chrétienne : elles ont entr'elles beaucoup de rapport , quoiqu'elles diffèrent effentiellement , par la nature des moyens qu'on propofe de part & d'autre pour diminuer nos peines. L'Auteur

fait le parallèle du Stoicien & du Chrétien conformément à ces principes, & démontre la supériorité du Christianisme sur la doctrine de ces anciens Philosophes. D'où il conclut que c'est dans notre Religion seule qu'on peut être véritablement heureux.

De tout cela il résulte une conséquence bien favorable à la Religion Chrétienne, & que l'Auteur met dans tout son jour. Voici, à peu près, quel est son raisonnement.

S'il y a une Religion que tous les hommes doivent recevoir & sur laquelle la Loi naturelle ne puisse leur rien apprendre ; il faut qu'ils y puissent parvenir par quelque principe commun à tous : or ce principe qui est aussi présent aux esprits stupides, qu'aux plus éclairés, c'est le desir d'être heureux : donc, s'il y a un système qui puisse remplir ce desir, je dois le reconnoître pour véritable ; je dois croire que celui qui me conduit au bonheur, est celui qui ne sçauroit me tromper.

Cet argument, dont nous sommes redevables à M. de Maupertuis, mérit

te sans doute, d'être mis au rang des bonnes preuves de la vérité de notre créance. C'est par-là qu'il termine son Essai : pouvoit-il mieux finir cet Ouvrage Philosophique, qu'en tirant du fond de son sujet un argument solide, en faveur de la plus sainte & de la plus parfaite Philosophie ?

Il y a cependant quelques endroits de ce Livre, qui ne me paroissent pas à l'abri de toute critique. On dit, par exemple, que *les plaisirs les plus nobles sont ceux qui sont les plus grands.*

Le plaisir d'avoir fait une bonne action, dont il ne nous revient aucune utilité n'est pas toujours aussi grand, que celui d'en avoir fait une mauvaise, dont nous retirons un avantage considérable : dira-t-on pour cela, que ce dernier est le plus noble ?

Dans un autre endroit on dit encore : *le bonheur naturel de l'homme ne doit pas l'éloigner de la félicité éternelle que Dieu lui promet.* Si par bonheur naturel, on entend la jouissance de tout ce qui flatte la nature, on sent combien cette proposition est contraire aux prin-

cipes du Christianisme. Mais tout cela est susceptible d'une favorable interprétation, & l'on remarque aisément dans tout le cours de cet Ouvrage que l'Auteur n'a eu que de bonnes vûes.

S'il a écrit sur une matière ancienne & mille fois rebattue par tous les Philosophes, on peut dire cependant, que la manière dont il la traite, est toute nouvelle, & n'appartient qu'à lui. Tous les autres s'étoient contentés de nous apprendre en général en quoi consistoit le bonheur; M. de Maupertuis entreprend aujourd'hui de nous y conduire par des calculs Algébriques. Il y a bien des gens, qui probablement ne seront jamais en état de profiter de ses leçons; mais n'est-ce pas toujours beaucoup d'avoir montré le chemin de la félicité aux Mathématiciens & aux Géomètres.

Tel est le système de l'Auteur, & le fonds de sa Philosophie morale; mais son Ouvrage n'est qu'un Essai dont la brièveté est peut-être un des plus grands défauts. Voudroit-on s'en tenir à ne nous donner que de simples élémens de notre bonheur? Quelle occupation plus

digne du Sage , que de travailler à rendre tous les hommes heureux ; & pouvons nous manquer de l'être quand notre Philosophe nous aura développé plus au long ses principes ? Il ne sçauroit mieux répondre à la confiance & à l'estime que lui témoigne un grand Roi, qui n'a d'autres vûes lui-même que de rendre ses Sujets heureux & glorieux. Son exemple en a fait une Nation guerrière, son amour pour les Sciences, l'accueil favorable dont il honore ceux qui s'y distinguent, en fera bientôt un Peuple sçavant. Son regne a commencé comme celui d'Alexandre, par des Conquêtes ; il finira par la perfection des Sciences & des Arts, comme celui d'Auguste, & l'on dira dans la postérité, les siècles d'AUGUSTE, de LOUIS LE GRAND & de FREDERIC.

OBSERVATIONS
SUR LA LITTÉRATURE
MODERNE.

ARTICLE V.

CONSIDÉRATIONS
SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DES BELLES-LETTRES
CHEZ LES ROMAINS.

Par M. l'Abbé le Moine.

TOUS les Etats policés de l'univers, les Empires, les Royaumes, les Républiques ont eu, dans tous les tems, des Ecrivains célèbres, qui ont pris soin de nous apprendre leur origine,

Tome II.

D

leurs progrès , leur élévation , & les causes de leur décadence & de leur ruine. Ils n'ont pas négligé de nous faire connoître en même-tems , tous les grands Hommes qui s'étoient distingués sous chaque Regne , & de nous dévoiler les ressorts secrets des événemens qui avoient fait le plus de bruit dans chaque siècle.

La République Littéraire a éprouvé , comme toutes les autres, ses changemens & ses révolutions ; elle a eu , comme les Empires & les Royaumes, ses Princes , ses Législateurs , ses Héros ; mais rarement des Ecrivains qui se soient chargés de transmettre ses fastes à la postérité. Nous avons des Histoires de tous les Peuples du monde , & nous n'avons pas celle des Sciences & des Arts , par lesquels leur mémoire a passé jusqu'à nous. Nous sçavons jusqu'aux plus légères circonstances des guerres , des traités , des actions mémorables , & des vices mêmes qui ont deshonoré chaque Empire , & nous ignorons peut-être la plupart des Ouvrages curieux & sçavans qui ont illustré chaque Nation. Nous connois-

sons comment , dans chaque partie de l'univers , différens Peuples se sont formés , par quels moyens ils s'y sont maintenus , & comment d'autres ensuite se sont élevés sur leurs ruines ; & nous ne sçavons pas comment , dans chaque pays , les Lettres se sont établies & perfectionnées , & pourquoi enfin elles en ont été bannies.

Les Historiens , les Gens de Lettres nous ont tout appris , excepté ce qu'il étoit plus naturel qu'ils nous apprissent d'abord , puisque cela les touchoit de plus près ; & ce que nous ne devons pas moins desirer de sçavoir , puisqu'en effet ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de moins intéressant. Nous avons tous les jours entre les mains les Ecrits des Grands Hommes , & nous ne nous lassons point de les admirer : ne seroit-il pas à propos que nous sçussions par quels degrés ils sont parvenus à cette perfection , & pourquoi , parmi ceux qui les ont ou précédés ou suivis , on en trouve si peu qui leur ressemblent ? C'est-là proprement l'histoire de l'esprit humain , comme le reste est celle du cœur & des passions. Quelle satis-

faction pour les amateurs des Sciences & des Arts, si ceux qui nous ont transmis les faits politiques & militaires de l'Antiquité, eussent un peu moins négligé ceux qui ont rapport à la Littérature ! Eh ! quoi , s'imaginait-on que nous dûssions prendre plus d'intérêt à ce qui rend les hommes défiants , cruels & barbares , qu'à ce qui les rend sociables & humains ? Est-il donc plus agréable de les voir se tromper & se détruire les uns les autres , que s'éclairer & s'instruire mutuellement ?

Les révolutions des Lettres chez les Grecs, les Romains, en France, en Italie, en Espagne & en Allemagne même, fourniroient un sujet d'histoire, qui ne seroit, ni moins intéressante, ni moins utile que celle des divers changemens arrivés dans tous ces Etats. J'avoue que cette entreprise demanderoit bien des recherches, & qu'à mesure qu'on s'éloigneroit de notre siècle, la matière deviendroit plus stérile. Mais à qui faut-il s'en prendre ? Aux Ecrivains de l'Antiquité, qui ont tous gardé là-dessus un profond silence. Le soin que l'on a aujourd'hui de tout marquer

& de tout écrire, épargnera bien du travail à nos Neveux. Ils trouveront dans les *Mémoires* de nos Académies, dans les *Eloges* de nos Sçavans, & les *Critiques* de leurs Ouvrages ; dans cette foule de *Lettres*, de *Remarques*, de *Jugemens*, d'*Observations*, de *Nouvelles Littéraires* & de *Journaux* de toute espece, une Histoire complete de la Littérature de notre tems. Il est vrai que l'admirable invention de l'Imprimerie ne contribue pas moins que tout le reste à faire passer à la postérité, jusqu'aux plus legers détails, jusqu'aux plus petites Anecdotes Littéraires. Les Anciens n'avoient pas la même facilité, ni peut-être autant de zèle que nous, pour l'instruction de leurs Descendans. Quoiqu'il en soit, plus il y a de difficulté à débrouiller ce cahos de leur Littérature, plus nous devons sçavoir gré à ceux qui veulent bien s'en donner la peine. Il y auroit de l'injustice à prétendre, que ce qu'ils nous donnent là-dessus, fut aussi exact qu'il le seroit, s'ils avoient eu plus de secours : mais ce qu'on a droit d'exiger d'eux, c'est qu'ils ne se laissent pas trop

» n'a été sans Scavans ; que dans la
 » Cabane de Romulus , & dans le Pa-
 » lais d'Auguste , il entend la même
 » voix & les mêmes sentimens ; que les
 » Harangues de Tite-Live , & les Dis-
 » cours que nous lisons dans Denis
 » d'Halicarnasse , ont été réellement
 » prononcés par les premiers Magif-
 » trats & les anciens Généraux de la
 » République , tels que ces deux His-
 » toriens les rapportent : Mais que ce
 » qui efface ces premiers siècles de
 » Rome , c'est qu'alors les Grecs é-
 » toient dans leur plus haute réputa-
 » tion. « Il faut être , ou extrêmement
 prévenu en faveur de ces Républicains,
 pour leur donner des commencemens
 aussi brillans ; ou compter beaucoup sur
 la simplicité & l'ignorance de ses Lec-
 teurs , pour oser leur débiter de sang
 froid de pareilles extravagances. Com-
 ment l'Auteur peut-il nous dire après
 cela , ce que je trouve dans un autre en-
 droit de son Livre, qu'au quatrième sié-
 cle de la fondation de Rome, il n'y avoit
 encore dans cette ville que de simples
 écoles pour apprendre à lire & à écrire ?
 Où s'étoient donc formés ces hommes

Scavans qui composoient l'Académie de Numa ? Ces Orateurs fameux qui faisoient des harangues qu'on regarde encore aujourd'hui comme des modeles d'éloquence ? Où avoient-ils puisé les lumieres dont ils éclairoient leur Nation ? Avant que d'établir des Sociétés Académiques, la premiere chose qu'on fait dans un Etat, c'est certainement d'entretenir des Maîtres, pour instruire les jeunes gens ; & rarement on a vû des hommes éclairés sortir d'une jeunesse ignorante.

Difons donc que les Romains, dans les commencemens de leur République, étoient des gens grossiers, qui ne connoissoient que leur épée, & le soc de leur charue. Ils resterent dans cette ignorance presque jusqu'à la fin des guerres puniques ; & ce ne fut qu'après la ruine de Carthage, de Numance, de Corinthe, qu'ils emmenerent dans la Capitale, les Sciences & les Arts à la suite de leurs victoires.

On vit dès lors les Scavans d'Athènes & de la Grece quitter le Portique & le Lycée, & venir en foule se faire admirer dans la premiere ville du monde.

de. Plusieurs d'entr'eux y ouvrirent des écoles publiques de Grammaire , de Poësie & d'Eloquence pour la jeunesse Romaine , & les Chevaliers, les Sénateurs , les Consuls venoient eux-mêmes les écouter , & ne dédaignoient pas d'assister à leurs leçons. C'est ainsi que des Ministres d'Etat , des Princes de l'Eglise , & d'autres Seigneurs distingués , viennent entendre réciter les ouvrages de nos doctes Académiciens , & animent par leur présence, ces Beaux Esprits de notre Nation.

Par ce moyen il s'entretenoit chez les Romains un goût pour les Lettres qui se répandoit dans toutes les différentes parties de la République. Des Chevaliers, des Magistrats briguoient le titre de Grammairien , avec autant d'empressement que le Consulat ; & le Théâtre, le Sénat, la Tribune aux Harangues voyoient chaque jour des Discours mieux ornés , des Pièces plus régulières. La Littérature s'épuroit , la Langue devenoit plus chatiée & prenoit une nouvelle forme & des graces toutes nouvelles.

On vit naître alors des Poètes , des

Orateurs , des Historiens en abondance ; mais ce n'est que sur la fin du cinquième siècle de Rome , que cette République changea ainsi de face : jusques-là , quoiqu'en dise M. l'Abbé le Moine , les Sciences y étoient presque aussi inconnues , qu'elles l'étoient en Russie au commencement de notre siècle.

Ennius & Nevius furent les premiers qui firent des especes de Poèmes épiques ; mais qu'ils étoient éloignés de cette perfection, où ce genre de Poësie parvint depuis , sous le regne d'Auguste ! *Lucius Andronicus* fut le pere du Poëme Dramatique ; *Cecilius* , *Pacuvius* & *Attius* vinrent après , & méritèrent l'estime & l'approbation des Romains , jusqu'au tems de Plaute qui les effaçatous. Ses Comédies pleines de sel, de vivacité, d'agrément, furent longtemps le principal ornement du Théâtre ; mais Térence, quoique plus froid, parut après lui avec encore plus d'éclat. Un langage pur , une diction élégante , un style aisé , un Dialogue naturel , des graces , une délicatesse inimitable brillent partout dans ses Ouvrages. On peut dire que ce Grand Homme leva l'étendard

de la perfection & du goût, & que c'est lui proprement, qui forma les Romains au bel esprit.

On juge bien que l'Auteur de ces *Considérations*, qui élève jusqu'aux nues tout ce qui appartient à cette République, s'étend surtout fort au long sur le mérite de ses Orateurs. C'est-là en effet la partie brillante des Romains, c'est l'endroit par lequel ils se font faire le plus d'honneur. Dans un Etat où l'éloquence étoit le plus sûr moyen de parvenir aux grandes charges, chaque citoyen cherchoit à se rendre parfait dans l'art de la parole : aussi vit-on des Orateurs à Rome long-tems avant que d'y voir des Grammairiens, des Philosophes, des Historiens ou des Poètes. Il est vrai qu'ils n'eurent d'abord qu'une éloquence inculte, dure, sèche & hérissée ; sans grace, sans ornement, sans élégance : mais leur goût ne tarda pas à se perfectionner, & les Catons, les Scipions, les Lælius & les Gracques se signalèrent bien-tôt par des Discours mieux travaillés & plus fleuris. Antoine, Crassus, Cotta & Sulpicius poussèrent encore plus loin la perfection de

leur Art : mais Cicéron & Hortensius son rival , furent ceux qui , dans ce genre , se firent une réputation plus brillante.

M. L'Abbé le Moine nous trace ici en peu de mots les différens caractères d'éloquence qui distinguèrent ces grands Orateurs : de-là il passe aux Poètes & aux Historiens , qui ne contribuèrent pas moins qu'eux à la gloire de l'ancienne Rome , & surtout à celle du siècle d'Auguste.

Tous le monde connoît les excellens écrits qui ont illustré ce beau règne , puisque ce sont les premiers que l'on nous met entre les mains : mais on nous les donne à un âge où nous ne sommes guère en état de les entendre , & on nous les fait quitter , lorsque nous pourrions les lire avec plus de fruit. Combien y a-t-il de gens de Lettres en France, qui ne connoissent ces ouvrages que par leurs traductions , & qui ne savent pas assez de Latin pour les entendre dans leur source ?

Parmi les Poètes dont les écrits donnerent le plus d'éclat au siècle d'Auguste, Lucrece, Catulle, Virgile, Horace,

ce, Ovide, Propertius & Tibulle tiennent sans doute le premier rang. L'un développa avec force le système d'Epicure ; l'autre se fit remarquer par la simplicité & la délicatesse de ses vers ; Virgile traça le modèle d'une Versification exacte , douce , harmonieuse ; Horace fit entrer dans sa Poésie toutes les richesses d'Alcée & de Pindare : les trois autres se distinguèrent par l'élégance & la facilité de leurs compositions ; & tous ensemble firent l'ornement de leur siècle , comme ils font encore aujourd'hui l'admiration du notre.

Jusques-là l'histoire avoit été fort négligée ; mais c'étoit le sort de Rome dans ces tems glorieux de la République , de produire de bons Ecrivains en tout genre. Saluste, César, Tite-Live détaillèrent les actions de ses Héros, avec autant de noblesse qu'elles avoient été faites.

M. l'Abbé le Moine observe judicieusement que tous les Auteurs de ces tems-là n'ont traité que de grandes matières. En effet, les Bucoliques de Virgile, les petites chansons bachiques d'Horace, les amours d'Ovide, les ga-

lanteries de Catulle, sont des sujets fort relevés. Eh ! quoi, les Romains ne sont-ils donc pas assez grands par eux-mêmes, qu'ont-ils besoin de nos flateries ? Pour moi, je crois qu'ils ont fait tout comme les autres ; ils se sont exercés sur des matieres plus communes ou plus nobles, plus simples ou plus sublimes, selon que l'occasion s'est présentée : ce que l'on peut dire seulement, c'est que la plupart d'entr'eux ont parfaitement réussi dans tout ce qu'ils ont entrepris.

Si les Sciences sont arrivées à leur perfection sous le règne d'Auguste, l'Auteur croit en découvrir les véritables causes dans le caractère de ce Prince. Cet endroit pourroit être lû avec plaisir, si l'on n'avoit pas vû auparavant ce que dit sur le même sujet M. le Président Hainaut dans son *Abbrégé Chronologique à la fin du regne de Louis XIV.* Tout autre doit craindre extrêmement de traiter après lui cette matiere.

Nous avons vû Rome dans toute sa splendeur, mais ses beaux jours n'ont pas duré. Ce siècle d'or pour les Lettres, fut bien-tôt changé en siècle de

fer. Auguste fixa les bornes de l'Empire , mais il ne put fixer ce goût de perfection dans les Sciences. Tibere fut le premier auteur de leur décadence ; il détruisit les Arts, en persécutant les Scavans.

Ses Successeurs , avec plus de vices , eurent encore moins de goût: quiconque avoit de quoi se distinguer leur devenoit odieux. On sçait la mort tragique de Lucain & de Sénèque , & Perse n'échappa à la fureur de Néron , qu'à la faveur de l'obscurité de ses écrits.

A ces causes générales , l'Auteur en ajoute de plus particulieres. Il en tire quelques-unes de l'éducation qu'on donnoit alors aux jeunes gens. Sous les Empereurs, on livroit un enfant à de vils esclaves , incapables de leur inspirer aucun amour pour les Lettres , dont ils n'avoient eux-mêmes nulle connoissance. Les gens habiles évitoient d'avoir des élèves à leur suite , dans la crainte d'être accusés comme factieux ; & les Scolastiques qui enseignoient la jeunesse ne leur apprenoient que des raisonnemens Sophistiques , propres à leur gâter l'esprit. D'ailleurs les premières

places de l'Etat n'étoient plus données au mérite, & l'ignorance seule étoit recompensée. On ne chargeoit les Avocats que de causes abjectes & méprisables; ce qu'il y avoit de plus important, étoit réservé au Tribunal du Prince.

Les Sçavans eux-mêmes furent aussi nuisibles aux Sciences, que les Empereurs : chacun d'eux vouloit se faire une secte à part, & introduire une nouvelle méthode. Sénèque le Philosophe est celui de tous, qui a porté au bon goût les coups les plus terribles. Un homme d'esprit, qui est à la mode, est capable de tout renverser & de tout détruire, lorsqu'un jugement sain ne regle pas son imagination. A son exemple on préfère le brillant au solide, on quitte les beautés naturelles pour courir après des ornemens puériles & affectés ; on n'aime comme lui que les jeux de mots, les pointes, les antithéses ; & comme on n'a pas son esprit, on ne l'imite que dans ses défauts.

Telles furent les principales causes de la décadence générale des Sciences chez les Romains. Si sous les regnes de quelques-uns de leurs Empereurs,

ils virent paroître de tems en tems des Sçavans , des gens de Lettres parmi eux, c'étoient comme les derniers restes de cette ancienne grandeur qui devoit enfin bien-tôt s'évanouir entierement. Pline , Quinte-Curce , Tacite , Quintilien , Martial , Suetône & quelques autres soutinrent encore pendant quelque tems la gloire de leur patrie ; mais ils ne furent remplacés que par des Grammairiens , des Rhéteurs , des Jurisconsultes & des Sophistes : Par-là Rome se dispofoit insensiblement à passer sous la domination des barbares , dont par sa grossiereté & son ignorance , elle devenoit chaque jour plus digne d'être la proye.

Si l'impartialité est une des qualités essentielles d'un bon Historien , il seroit difficile à M. l'Abbé le Moine de bien écrire l'Histoire Romaine. Il est si violemment épris de ces Anciens Républicains , qu'il y a tout lieu de croire que sa plume suivroit plutôt les mouvemens de son cœur , que les routes que lui tracerait la vérité. *Ce qui est Romain* , dit il , *doit emporter aussi-tôt l'estime de la raison.* Avec ce principe ,

tout paroîtroit prodige à ses yeux ; les hommes les plus communs devien- droient des Héros entre ses mains , & les Héros eux-mêmes se changeroient en Divinités. S'il a pû faire un bel esprit de Romulus , pourquoi de Cicéron ne feroit-il pas un Achile ?

On est fâché de voir que l'Auteur soit tombé dans un pareil défaut ; car son Livre ne laisse pas d'ailleurs d'être estimable par plusieurs endroits. Il y a de l'ordre , de la netteté , de l'agrément même dans sa narration , & il fait assez bien le caractère des Ecrivains dont il parle. Il seroit à souhaiter que son amour excessif pour les Romains ne lui rendit pas trop indifférens les autres Peuples du monde ; & qu'après nous avoir montré comment les Lettres ont été exilées de cette fameuse République , il nous apprit encore quand & comment elles se sont établies & perfectionnées chez les autres Nations.

ARTICLE VI.

ZOROASTRE.

Tragédie de M. de Cahufac.

LE Théâtre Lyrique n'a été jus-
qu'ici que le Temple de l'Amour ;
il devient celui de la vertu & des mœurs.
La Tragédie de Zoroastre est un grand
tableau, où le crime enorgueilli d'abord
par des succès, bien-tôt déchiré par les
remords, ensuite humilié par des revers,
succombe enfin, & laisse en paix
triumpher l'innocence.

C'est un Législateur pacifique, l'ins-
tituteur d'un culte nouveau, l'in-
venteur d'un Art bienfaisant, un
homme né pour le bonheur des hom-
mes, un Philosophe enfin animé du
desir de les voir tous heureux, que M.
de Cahufac ose nous présenter aujour-
d'hui sur la scène lyrique.

Abramane rival & ennemi de Zo-
roastre a des vûes toutes opposées : ce-
lui-ci est le Ministre du Dieu du bien,
de cette lumière éternelle, qu'il présen-
te aux hommes comme le seul objet

digne de leur culte : l'autre est le Grand-Prêtre du Dieu du mal, de ce principe affreux de ténèbres, sous la puissance duquel il fait trembler l'univers. Zoroastre a toute la tendresse, la douceur, l'aménité de l'être bienfaisant dont il est l'organe & le ministre : Abramane est livré à toutes les passions violentes, à toutes les fureurs qui peuvent le rendre semblable à la divinité barbare, à laquelle il a élevé des autels. Voilà les deux grands personnages qui font mouvoir tous les ressorts de cette Tragédie, & qui forment un contraste suivi, dont le but est d'inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice.

Zoroastre, qui avoit gagné la confiance de Phærés jeune Roi de la Bactriane, aimoit *Amélite* Princesse du Sang Royal & l'héritière présomptive de la couronne, & il en étoit aimé.

Tous deux, sans le vouloir, avoient inspiré une égale passion, l'un à *Erinice* autre Princesse de la Bactriane, & l'autre au farouche Abramane.

Ce barbare, qui, par le secours de ses enchantemens venoit de creuser le

tombeau du jeune Phærens , haïssoit & craignoit Zoroastre , mais sa puissance bornée , malgré lui , par un oracle de ses Dieux , n'avoit pû attenter sur ses jours.

Zoroastre n'est que proscripé ; il fuit loin de la Bactriane , d'où une loi cruelle l'a exilé ; & il est question , pendant son absence , de remplir le trône que la mort du Roy a laissé vacant.

Voilà les faits qui se sont passés , lorsque la Tragédie commence.

On accuse l'Auteur de n'avoir mis aucune liaison dans les parties qui la composent ; de n'avoir donné que des morceaux décousus , des actes qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Je ne répondrai d'abord à ce reproche , qu'en exposant ici tout le plan de son ouvrage.

Abramane furieux de ce qu'Amélite lui a préféré son rival , Erinice outrée de n'avoir pû se faire aimer de Zoroastre , l'un & l'autre possédés du desir de la vengeance & de l'envie de regner , conjurent ensemble la perte de ces deux Amans. Un Hymen affreux doit être le prix de leurs forfaits : sans s'aimer , ils

consentent à s'unir , ils s'y engagent par serment , si un heureux succès termine leur entreprise , s'ils triomphent de leurs ennemis , si Erinice monte sur le trône.

Amélite ne sçait rien de ce funeste complot ; elle aime Erinice & s'en croit aimée : mais bien-tôt elle reconnoît son erreur ; & les barbares traitemens qu'elle éprouve de sa part , ne lui laissent plus voir en elle que sa plus cruelle ennemie.

Zoroastre est éloigné , & il ignore une partie de ces malheurs ; mais une voix se fait entendre : Il apprend dans son exil , les maux qui affligent les Bactriens , & selon l'ordre qu'il en reçoit , il accourt pour vanger sa Patrie & pour délivrer son Amante.

Revêtu du pouvoir magique que lui confèrent les esprits Aériens , il résiste à tous les efforts d'Abramane , & rend inutiles ses enchantemens : mais ce Ministre scélérat espere que par un nouveau sacrifice il obtiendra une puissance plus étendue. Il évoque pour cela les esprits de ténèbres , qui lui promettent à lui & à Erinice une victoire certaine.

Flatté de ces promesses , il vient à la tête de ses Prêtres pour attaquer Zoroastre ; mais il reçoit , le barbare , la juste punition de ses crimes : la terre s'ouvre sous ses pas , & il est englouti avec toute sa troupe.

Sa mort & celle d'Erinice rendent la paix aux Bactriens , à Amélite un Amant chéri , & procure une couronne à Zoroastre, qui, par un Hymen qui met le comble aux vœux de la Nation, devient Roi , Prêtre & Législateur de son peuple à qui il apprend un culte nouveau.

Qu'on examine le plan de cet ouvrage sans prévention & sans partialité ; qu'on oublie pour un moment que M. de Cahufac en est l'Auteur ; qu'on ne fasse attention qu'à la conduite de la Pièce ; & j'ose assurer , qu'on en trouvera peu sur le Théâtre Lyrique , de plus liée & de mieux suivie. Bien des gens , sans doute , s'élèveront contre cette proposition ; mais sera-ce avec raison ? C'est ce qui reste à voir.

Il est certain d'abord , qu'en exposant le plan de cet Opéra , je n'y ai rien ajouté qui fut de moi ; tout ce que j'en ai dit,

dit, je l'ai trouvé dans la Tragédie : qu'on juge donc par le précis que j'en ai fait, si ce qu'on reproche à l'Auteur est bien ou mal fondé. Il ne faut pour cela, qu'examiner la distribution des actes, & ce qui en fait le sujet.

Dans le premier, Erinice & Abramane s'unissent pour le malheur de leur nation, & pour la perte de Zoroastre & d'Amélite.

Dans le second, le Dieu de Zoroastre lui ordonne d'aller venger sa Patrie, & de la délivrer des fureurs d'Abramane.

Il reçoit dans le troisième, le pouvoir magique qui doit lui assurer le succès de son entreprise, & le rendre vainqueur de son ennemi.

Dans le quatrième, Abramane fait un sacrifice au Dieu dont il est le Ministre, pour en obtenir une puissance plus étendue contre un rival si redoutable.

Dans le cinquième enfin, Abramane est vaincu, & Zoroastre triomphe.

Peut-on dire que tous ces actes soient détachés ? Quoi de plus lié au contraire & de mieux suivi ? Le second sup-

pose le premier, le troisième naît du second, & les deux derniers sont une suite toute naturelle de ceux qui les précèdent. Car enfin, si Abramane désole sa Patrie, il est tout simple que Zoroastre vienne la secourir, qu'il implore pour cela l'assistance du Dieu qu'il adore, qu'Abramane ait recours à ses enchantemens pour opprimer son adversaire, & que l'un des deux enfin remporte la victoire sur l'autre.

Voilà en peu de mots ce qui fait le fond de cette Tragédie, qui sans doute peut avoir des défauts, mais qui certainement n'a pas celui que quantité de gens lui reprochent, & dont je crois l'avoir justifiée. Examinons-la plus en détail, & voyons ce que nous y trouverons à louer ou à reprendre.

L'ouverture, qui lui sert de Prologue, donne une idée générale de l'action qui va être représentée. La première partie forme un tableau fort & pathétique du pouvoir d'Abramane, & des gémissemens des peuples qu'il opprime. Un doux calme succède, l'espoir renaît; & la seconde partie qui est une fugue vive & légère, annonce la

puissance bienfaisante de Zoroastre, & du bonheur des peuples qu'il a délivrés de l'oppression.

Un morceau de musique de cette composition montre quel est le génie de M. Rameau ; il est toujours Peintre & grand Peintre.

De ce premier tableau, il passe à un second : c'est une ritournelle forte qui donne l'idée d'un violent orage.

Alors Abramane paroît, & la manière dont l'Acteur entre sur le théâtre, annonce seule les grands mouvemens dont il est agité. Dans cette première Scene le Poète expose d'une manière vive & serrée, les choses qu'on suppose s'être passées avant le commencement de l'action, & dont j'ai parlé un peu plus haut. Zopire, confident d'Abramane, vient lui annoncer, que le peuple consterné de l'orage affreux qui vient de finir, attend l'arrêt des Dieux, pour disposer du trône ; & il le presse de les faire déclarer en faveur d'Eri-
rice.

Cette Princesse arrive : la Scene qui se passe entr'elle & Abramane, sert également à développer le plan de l'ou-

vrage & les caractères qui doivent agir. Abramane débute en tartuffe adroit, qui sçait couvrir des dehors de la vertu & du bien public les vues de son ambition & de sa haine. Erinice est une femme vive & malheureuse, entraînée par une passion violente & rebutée : ce n'est plus l'amour qui l'agite ; la haine, le dépit, l'espoir de la vengeance ont pris la place de la tendresse qu'elle se plaçoit à nourrir dans le fond de son cœur.

C'est entre ces deux personnages que se forme une de ces unions politiques & intéressées, dont le monde n'offre que trop de modèles. Le tyran promet de faire regner Erinice, celle-ci jure de partager avec lui sa couronne. Abramane sépare en deux sa baguette magique, en donne une moitié à Erinice, & elle devient le gage de l'affreux traité que cette Princesse & lui viennent de conclure,

Qu'Amélite à son gré me dédaigne & m'offense,

Je vous laisse un *Pouvoir* égal à ma *Puissance* ;
Je suis assez vengé, s'il éclate à ses yeux,

Dit Abramane ; & Erinice en le quittant lui répond :

Il suffit ; réponds moi des Dieux ;
Je te réponds de la vengeance.

Une Fête tendre fuit cette Scène vive. C'est la Cour d'Amélite qui sort de son Palais , & qui vient respirer après un long orage sur les bords du fleuve de Bactre. On s'efforce en vain d'effuyer les pleurs de cette tendre Amante ; elle tient à la douleur par d'invincibles chaînes ; Zoroastre l'objet de son amour est absent , elle ne sent que ce malheur.

Tout à coup *les rayons du soleil pâlissent* , un tremblement de terre interrompt ce divertissement. Erinice paroît & ordonne à la suite d'Amélite de s'éloigner : elle évoque une troupe d'esprits cruels à qui elle livre cette malheureuse Princesse : ceux-ci l'environnent & l'entraînent , & l'acte finit par un chant du plus grand genre.

On ne peut nier que le caractère des principaux personnages qui paroissent dans cet acte, ne soit vivement expri-

mé. L'ambition, la haine, la cruauté d'Abramane; la jalousie, le dépit, les fureurs d'Erinice y sont représentés avec les couleurs les plus fortes. La douceur d'Amélite, sa tendresse pour Zoroastre y forment un contraste qui touche, qui intéresse, qui attendrit les Spectateurs.

C'est dommage qu'il se soit glissé dans la versification, plusieurs fautes que je ne dois pas dissimuler. J'y trouve des négligences, des inversions forcées, des vers profaïques, & des pensées peu naturelles.

Voici d'abord ce qui m'a paru négligé, & peu exact; Zopire dit à Abramane dans la première Scene :

*Le pouvoir qu'Ariman a remis en vos mains ;
De sa vaste puissance est l'image terrible.*

Dans la seconde Scene Abramane dit à Erinice,

Je vous laisse un pouvoir égal à ma puissance.

Un *pouvoir* image de la *puissance* ;
égal à la *puissance*, n'est-ce pas abuser
de ces deux termes ?

Le chœur qui termine le premier acte, est plutôt une consolation pour Amélite, qu'un moyen de l'effrayer. Les esprits de ténébres lui disent pour l'épouvanter :

Envain l'innocence crie,
L'enfer ne l'écoute pas :
*S'il la poursuit pendant la vie ,
Il la venge après le trépas.*

Amélite peut se consoler, puisqu'on lui promet qu'elle fera vengeance de ses ennemis après sa mort.

Les vers suivans sentent un peu trop la prose. Erinice dit à Abramane :

*C'est à ce prix que je me donne ,
Si tu me fais regner , je jure qu'avec toi ,
Je partagerai ma couronne.*

Elle lui avoit dit auparavant :

Tu prens pour t'excuser une *inutile peine.*

Ces deux derniers mots ont changé de place ; l'un est, où devoit être l'autre.

Voici quelques pensées que je trouve un peu trop recherchées. C'est Erinice qui parle à Abramane , & qui lui dit :

Regnons, & ne songeons desormais à l'*amour*,
Que pour nous livrer à la *haine*.

Abramane lui répond :

*Je jouirai de la rage impuissante
D'un ennemi jaloux accablé de malheurs.*

Songer à l'amour pour se livrer à la haine ; jouir de la rage d'un ennemi accablé de malheurs, tout cela est-il bien naturel ? Mais tous ces petits défauts sont réparés dans cet ouvrage par des beautés qui les effacent.

M. de Cahusac nous transporte au second acte au pied du Mont-Taurus où Zoroastre est exilé. Cet acte commence au point du jour, & M. Rameau n'oublie pas de peindre un lever de l'aurore que le Poëte a eu l'adresse de lui ménager. Deux jeunes Sauvages nous annoncent le sujet de l'acte , & nous allons connoître le caractère de Zoroastre , ses occupations , ses sollicitudes dans le lieu de son exil.

Le Dieu de Zoroastre est un Dieu favorable ;
C'est l'amour qui dicte ses loix :
L'ignorance & l'erreur qui regnoient dans nos
bois ,
Cèdent aux traits brillans de sa lumiere ai-
mable ,
Et le bonheur vole à sa voix.
Par son ordre en ce jour notre vive jeu-
nesse :
A des nœuds solempnels s'affervit pour ja-
mais :
Que cette loi nouvelle est chere à ma ten-
dresse !
Que l'Hymen doit avoir d'attraits !
Nous allons être unis pour nous aimer sans
cesse ;
Le Dieu de Zoroastre est le Dieu des bien-
faits.

Tous les peuples sauvages arrivent :
les Mages & Zoroastre descendent du
Pirée qui est sur la montagne ; & c'est-
là qu'on voit en action , & que M. de
C. expose en très-beaux vers tout le
fond du système de ce Législateur. Le
soleil paroît , on va l'adorer. Les Ma-
ges , dépositaires du feu sacré , forment

un Ballet noble & majestueux : Zoroastre rappelle au peuple les loix qu'il leur a données & la paix dont ils jouissent. Leurs plaisirs innocens soulagent les peines dont il est accablé, & les rigueurs de la persécution qu'il éprouve. Ces peuples reconnoissans lui défèrent la couronne, mais Zoroastre la refuse. Alors commence une fête où les jeunes Sauvages sont unis par Zoroastre & les Mages.

Bientôt des feux étincellans paroissent au haut de la montagne, des sons brillans font retentir les airs, un nuage enflammé devoit descendre . . . Malheureusement à la place, ce n'est qu'un amas obscur de vapeur fort mal peintes, qui laissent voir un char transparent médiocrement éclairé.

Une voix annonce à Zoroastre qu'il est tems de voler à la gloire, & d'aller porter la *lumière* & la *paix* dans sa Patrie gémissante; il obéit.

On ne peut s'empêcher de regretter ici un très-beau spectacle qui est totalement manqué. Le char de feu qu'on voit arriver, n'est qu'une foible esquisse; l'escamotage de Zoroastre qu'on

s'attendoit à voir voler dans les airs, est grossièrement fait, & détruit l'illusion. C'étoit-là l'occasion brillante de frapper un grand coup par une très-grande machine, qui auroit été d'autant plus agréable, qu'elle auroit fait partie de l'action, qu'elle y étoit même indispensable, & que son défaut rapetisse nécessairement Zoroastre. On le voit partir à pied, & au commencement du troisiéme acte il revient de même. Son départ & son arrivée sont intéressans, & dans l'exécution ils ne produisent aucun effet, M. de Cahusac s'est trompé dans cette circonstance : c'est là une faute d'autant plus grande, qu'il falloit finir cet acte & commencer le troisiéme par un coup imposant de merveilleux. Il étoit nécessaire d'accoutumer le public à regarder l'Acteur comme un homme extraordinaire. On ne le voit que terre à terre ; l'illusion se dissipe, il n'est plus aux regards du Spectateur qu'un homme du commun.

Si quelque chose a pû donner lieu à l'accusation dont j'ai parlé au commencement de cet extrait, c'est sans doute ce second acte. Le Spectateur, qui a

L'esprit tout rempli de l'affreux projet d'Abramane & d'Erinice & qui s'attend à en voir ici les suites terribles, n'y aperçoit presque que des adorations, des jeux, des fêtes & des célébrations de mariage. D'un pays connu on le transporte dans une terre étrangère, il passe sans sçavoir pourquoi, des rives désolées du fleuve de Bactre, aux vallées agréables qui sont au bas du Mont-Taurus. Il commençoit à prendre beaucoup de part au sort d'Amélite dont le caractère doux & aimable le touche & l'intéresse ; & tout d'un coup il se trouve au milieu d'une troupe de Sauvages qui, à la vérité, disent des choses charmantes, mais elles ne paroissent pas avoir assez de rapport avec ce qui précède & ce qui suit. Ainsi cet acte qui est très-beau en lui-même, semble néanmoins affoiblir un peu l'intérêt de la Pièce. On est fâché de voir, que tandis que la tendre Amélite pleure & soupire sans cesse de l'absence de son Amant, Zoroastre ne paroisse occupé que de fêtes & de divertissemens, sans faire presque aucune mention de l'objet aimable qui est si digne de sa tendresse.

Mais pour justifier en quelque façon M. de Cahufac, il ne faut que considérer le but principal qu'il se propose, & qu'il doit naturellement se proposer dans le sujet qu'il traite : c'est de nous représenter un Sage, un Législateur, le Ministre d'un Dieu bienfaisant, qui vient apprendre aux hommes la manière de vivre heureux, & qui établit un nouveau culte parmi eux. Il falloit donc lui ménager dans ce Poëme un endroit où il put s'exercer à des fonctions propres de son caractère, & du ministère qui lui est confié.

Le troisième acte se passe aux pieds des murs de la ville de Bactre. Zoroastre sans pouvoir, qui ne suit, & qui ne peut suivre que les inspirations & les ordres de la Puissance suprême qui l'envoie, élève sa voix vers le Ciel. Un trait de lumière le frappe, & il s'écrie :

Ciel ! ou suis-je ah ! cruels ! quelle fureur vous guide ?

Tremblez, un vain charme est détruit.
Le crime en se cachant marche d'un pas
rapide,
Mais le tems le décele, & la peine le suit.

110 *Observations*

Plein de l'esprit divin qui l'agite, il appelle les Bactriens, & les presse de prendre les armes contre un Ministre barbare. Ceux-ci touchés, mais effrayés par les enchantemens d'Abramane, refusent de s'armer. L'indignation succède aux exhortations fortes & pathétiques de Zoroastre. Un trait caractéristique de symphonie se fait entendre, un nouvel enthousiasme le saisit...

Que vois-je ? quel spectacle affreux...
Amélite déjà le fer brille à tes yeux !
S'en est fait, de tes jours le flambeau va s'éteindre...

O crime ! ô désespoir !... Tombez murs odieux.

Le miracle s'opère ; à sa voix les murs du fond s'écroulent : on voit Erinice le bras levé, & prête à plonger un poignard dans le sein d'Amélite. Le peuple s'écrie ; Erinice se retourne, le poignard lui tombe de la main ; confuse, désespérée elle fuit en invocant Abramane.

Les deux Amans réunis par ce prodige, forment une Scène de joye vive

& touchante. Les Bactriens heureux du bonheur de Zoroastre & d'Amélite, oublient en ce moment ce qu'ils ont à redouter de la colere d'Abramane; mais ces instans de calme sont bien-tôt troublés par l'arrivée de ce redoutable enchanteur. Des vapeurs épaisses percent la terre, il paroît sur cette espece de nuage, la nuit s'empare du Théâtre, Abramane effraye les peuples, & tout fuit, tout abandonne Zoroastre & Amélite.

Zoroastre à son tour implore les esprits aériens, le théâtre s'éclaire, & ils paroissent. C'est dans ce divertissement que Zoroastre reçoit la baguette & le pouvoir magique. Comment donc avoit il pû faire tomber auparavant les murs de la ville? Quoi qu'il en soit, les peuples élémentaires lui donnent les instructions convenables pour triompher de son ennemi. Il s'arrache d'auprès d'Amélite, il court où la gloire l'appelle, & l'Acte finit par ce joli Madrigal.

Il faut, quand la gloire l'ordonne,
S'arracher des bras de l'Amour.
Elle dédommage au retour
Des tendres momens qu'on lui donne

Le lieu du quatrième Acte est un Temple souterrain, lieu terrible, ou le cruel Abramane célèbre ses épouvantables mystères. Des lampes d'acier éclairent ce séjour redoutable. La délicatesse de quelques spectateurs les fit se récrier le premier jour contre cet appareil lugubre. Les personnes mieux instruites admirèrent le goût antique de cette décoration; & elles ont ramené les premiers à sentir, que des lampes sépulchrales ne peuvent être que des lampes.

C'est dans cette partie de l'ouvrage que le Poète & le Musicien se sont prêté des secours mutuels, pour en faire le plus bel Acte qu'on connoisse peut-être au Théâtre Lyrique.

On y voit un illustre coupable dans les situations vives & théâtrales, qui peuvent inspirer la plus grande horreur pour le crime. Tourmenté par une passion importune, le passé, le présent, l'avenir, son amour, son ambition, sa puissance même, tout est pour Abramane un sujet de trouble & de peine.

Zopire vient lui porter un nouveau

coup en lui annonçant le succès prodigieux de son Rival.

On diroit qu'il commande à toute la nature ;

Le fleuve teint de son sang par vos enchantemens

Ne roule plus qu'une onde pure.

Les vents sont enchaînés... les fleurs & la verdure

Dans nos champs désolés ramènent le Printems.

Erinice qui survient, met le comble à la douleur & au désespoir d'Abramane. Elle lui retrace la joie, les transports d'Amélite & de Zoroastre, leur amour, leur bonheur.

Qu'ils étoient amoureux, & qu'ils étoient contents !

Qu'ils goûtoient de douceurs à reffermer leurs chaînes !

C'est ainsi que l'union de ces deux barbares est l'instrument de leur propre supplice. Mais Abramane cherche des ressources dans la puissance du Dieu qu'il sert.

Après un sacrifice terrible, les esprits de ténèbres sont évoqués. La vengeance paroît à la suite de la haine & du désespoir qui conduisent tous les monstres des enfers. On présente un poignard à Erinice, & une massue à Abramane, & un Oracle souterrain leur promet une victoire certaine.

Tout est noble, brillant ou fort dans cet Acte. Partout c'est le style le plus énergique, & la Musique la plus sublime. Le Monologue est frappant; le récit de Zopire est plein de poésie; la Scène d'Erinice respire la passion, la douleur, le désespoir. L'invocation d'Abramane, le Chœur qui la suit, sont en poésie, ce qu'est le grand air des Prêtres en Musique. Le Duo d'Abramane & d'Erinice est neuf, quoique d'un genre qui sembloit épuisé.

Ministres redoutés du plus puissant Empire;
Des mortels & des Dieux, de vous-même
ennemis;

Vous esprits que l'ardeur de nuire
Peut seule forcer d'être unis.

Volés, &c. . . .

Mais on n'a rien entendu encore. qui surpasse pour la Musique, le dernier Chœur de la cinquième Scène, & ce morceau seul seroit capable d'immortaliser M. Rameau.

Tout est contraste dans cette Tragédie; si le quatrième Acte est terrible, le cinquième commence de la manière la plus agréable. Amélite flattée de l'espoir de voir bien-tôt le Triomphe de Zoroastre, ouvre la scène. Cet Amant si cher arrive & annonce ses succès. Il est suivi par les Bactriens qui font éclater leur joye, & qui viennent offrir la couronne à l'héritière légitime du trône. Zoroastre lui dit :

Vous voyez les transports que vos vertus
font naître ,
Ces peuples vous sont chers ; répondés à
leurs vœux ,
L'amour des sujets & du maître
Fait seul les rois dignes de l'être ;
Les Empires puissans , & les regnes heu-
reux.

On sent aisément quel est l'auguste
modèle qui a fourni à M. de Cahusac

l'idée de ces beaux vers. Il semble qu'il les ait écrits d'après le cœur de tous les françois. C'est ainsi que d'une manière indirecte, ce Poëte loue, ou plutôt qu'il peint le meilleur de tous les Rois. Ce peu de mots ne valent-ils pas mieux, que ces longs Prologues qu'on a mis jusqu'ici à la tête de nos Opera? Ils ne servent pour la plupart, qu'à consommer une partie du tems destiné au spectacle, & à énerver, sans la préparer, l'action principale.

Amélite accepte la couronne, & reçoit le serment de fidélité de ses peuples; mais tout-à-coup des sons bruyans, des cris tumultueux se font entendre; c'est Abramane qui vient avec ses Prêtres armés contre Zoroastre.

Cette disposition de bataille, ces deux espèces d'armées que forment les Prêtres des deux partis, ne font point du tout un bon effet sur le Théâtre; d'ailleurs c'étoit moins par la force des armes, que par la puissance de son Dieu, & la vertu de ses enchantemens, que Zoroastre devoit triompher de son ennemi. Il falloit donc se contenter de foudroyer Abramane, & de le faire

engloutir dans les entrailles de la terre, comme on a fait, sans que sa mort fut précédée d'une préparation de combat, qui a été presque universellement condamnée.

Le mariage d'Amélite & de Zo-roastre suivi d'un divertissement formé par des Bergers termine cet ouvrage, dont le style & la Musique répondent à la grandeur du sujet. Le succès éclatant de cet Opera couronne les travaux de M. de Cahufac, & met le comble à la gloire de M. Rameau.

J'ai rapporté dans le cours de cet Extrait les fautes principales qui m'ont le plus frappé dans le Poëme ; je ne dois pas dissimuler celles qu'on a remarquées dans la Musique.

¶ Le Duo du second Acte, *l'Haleine des Zephirs*, est froid, & refroidit le Chœur qui précède & qui suit. A la place d'un Duo, peut-être auroit-il fallu faire un petit chant de femmes, à la tête desquelles les deux jeunes Sauvages auroient chanté : j'augure que cette correction feroit un morceau parfait de ce Chœur très-beau, qui ne sort point.

Le Duo *présens des cieux* est totalement manqué. Cette faute est d'autant plus remarquable, que l'on attend dans cette position, un morceau de distinction, pour deux Acteurs, dont l'organe & l'art ne trouvent rien de difficile.

M. Rameau qui est si brillant dans presque tous ses Chœurs, si noble dans ses symphonies, & quoi qu'en disent certains critiques, si naturel même, dans ses récitatifs, n'a pas été heureux dans les détails de chants répandus dans les divertissemens. A la réserve de ceux du premier Acte, tous les autres sont tristes ou froids. Peut-être de moins bonnes paroles lui auroient elles inspiré des chants plus agréables. Tel est le génie, on ne le commande pas; c'est un Tyran auquel on est forcé d'obéir. Mais ces fautes légères sont rachetées par les traits les plus marqués de sentiment & de génie.

En général l'Opéra est mis avec soin; & la dernière Décoration surtout, fait honneur au Peintre qui l'a dessinée, & prouve le goût & les vues du Magistrat respectable, à la sagesse

sur la Littérature Moderne. 119
duquel l'Académie Royale de Musique
a été confiée.

On admire aussi beaucoup la manière noble, forte & pictoresque, dont M. Chassé joue le Rôle d'Abramane. Mlle Chevalier, qui est très-bien placée; met beaucoup d'art dans le personnage d'Erinice; & Mlle Fel prête à son rôle les graces, la tendresse & l'expression de sa voix.

Mlle Lyonois dans la Danse peint parfaitement le caractère de *la haine*; jamais on n'a mis plus d'expression dans tous les mouvemens qui caractérisent cette passion; & elle réussit aussi bien dans le fort & dans le terrible, que dans le tendre & dans le gracieux.

Il y a encore plusieurs Acteurs qui se distinguent dans cet Opéra, soit pour le Chant ou pour la Danse; mais les bornes ordinaires d'un extrait, m'empêchent de m'étendre davantage. Dieu veuille qu'on ne trouve pas celui-ci déjà trop long.

ARTICLE VII.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS
DE GENES.

LA part que nous avons prise aux intérêts des Génois dans la dernière guerre, le séjour que plusieurs de nos Officiers ont fait parmi eux, les liaisons d'amitié & de estime qu'ils ont contractées avec les plus illustres familles de cette République, que de raisons qui doivent faire recevoir avec avidité en France, l'histoire de ces révolutions ! Mais ce n'est pas assez qu'un Ecrivain fasse un choix heureux par l'intérêt qu'on prend à la matière qu'il traite ; on n'en devient au contraire que plus délicat sur la manière dont elle est traitée. Un Amant passionné sçauroit mauvais gré au Peintre mal habile qui feroit un portrait estropié de la personne qu'il aime.

L'Auteur de cette histoire a bien senti la difficulté qu'il y a à écrire sur un sujet qui intéresse ; aussi nous dit-il, qu'il

qu'il s'est donné tous les soins nécessaires, qu'il a employé l'œil de la critique dans l'examen des Mémoires, & qu'après avoir vérifié les faits, il a cherché à leur donner cet enchaînement qui distingue les histoires des annales. Il ajoute qu'il s'est appliqué à saisir leur jour le plus frappant, pour en former des images agréables & distinctes, & qu'il s'est efforcé de donner à sa narration cet ordre, cette netteté qui éclairent, & cette liaison, cette rapidité qui attachent. Voilà sans doute un plan d'histoire bien entendu; l'exécution n'en peut être que très heureuse, si les efforts de l'Auteur n'ont pas été inutiles.

La ville de Genes est très ancienne, & il y a près de deux mille ans que l'histoire en fait mention. Avant que de former une République, elle passa successivement sous la puissance de Carthage & de Rome, des Gots & des Lombards, de Charlemagne & de ses Descendans. Sous ces différentes Dominations elle fut sujette à différens Gouvernemens. Le premier dont on ait connoissance, fut celui des *Ducs* sous Totila vers le milieu du sixième siècle.

cle ; mais on ignore le tems que dura leur administration. Pepin fils de Charlemagne y nomma des Gouverneurs avec le titre de *Comtes* , & ce fut sous eux , que Gênes fit la conquête de l'Isle de Corse sur les Sarrasins qui s'en étoient emparés.

Les Génois se formerent ensuite un Etat plus indépendant. Ils créèrent parmi eux des *Consuls* , qui furent d'abord chargés des fonctions de Gouverneurs & de Juges. Leur autorité fut depuis restreinte aux seules affaires de l'Etat , & on choisit quatorze *Magistrats* pour rendre la justice , deux pour chacun des sept quartiers de la ville. Ce sont là comme les premiers fondemens de cette République , dont les commencemens ont pû être féconds en événemens , mais ils ne sont point parvenus jusqu'à nous. On remarque seulement dans l'onzième siècle , l'origine de ces divisions , qui mirent si souvent aux Génois les armes à la main contre les Pisans. L'Historien compare les animosités de ces deux peuples à celles des Romains & des Carthaginois. *Parva licet componere magnis.*

Berenger I I. Roi d'Italie avoit confirmé les Genoïs dans leurs Priviléges dès le neuvième siècle ; ils eurent soin de les faire renouveler dans la suite par les Empereurs & par les Papes , pour établir plus solidement l'indépendance & la Souveraineté de leur République.

Genes ne manqua pas d'ennemis au dehors , qui s'efforcèrent de l'anéantir , surtout dans les premiers progrès de son aggrandissement ; mais ce furent ses propres enfans , qui par leurs continuelles divisions lui porterent dans la suite les coups les plus terribles.

Ces troubles domestiques étoient causés par l'ambition des principaux citoyens , qui vouloient s'élever aux premières charges. Pour les prévenir , il fut résolu que le Gouvernement de l'Etat ne seroit plus confié qu'à des étrangers ; & on appella un citoyen de Bresce pour succéder à l'autorité des Consuls sous le nom de *Podestat*. Son pouvoir ne devoit durer qu'un an , au bout duquel il étoit obligé de rendre compte de son administration. On revint aux Consuls dès l'année suivante ; mais peu d'années après on se remit sous

l'autorité d'un Podestat dont on fut assez satisfait, pour qu'on lui donnât des Successeurs.

Il restoit encore bien d'autres emplois capables d'exciter l'ambition des premières familles, & l'envie de les obtenir produisoit tous les jours de nouvelles guerres intestines qui pouvoient perdre la République. Pour les faire cesser entièrement, on ôta aux citoyens toutes les charges de Judicature, & on en revêtit des Jurisconsultes qu'on fit venir de différens pays.

Genes changeoit souvent de Chefs, mais la nature de son Gouvernement étoit toujours la même : c'étoit toujours une République indépendante, qui créoit elle-même ses Maîtres, & qui déterminoit à son gré l'étendue & la durée de leur pouvoir ; qui tantôt s'abandonnoit à la discrétion d'un seul homme, & tantôt lui donnoit des Associés pour éclairer sa conduite & le tenir en respect. Elle ne varioit que dans le choix des personnes qu'elle plaçoit à la tête des affaires. Elle fut d'abord gouvernée par ses citoyens, elle appella ensuite des Etrangers : aujourd'hui

d'hui c'étoit le peuple qui s'emparoit de l'autorité , demain c'étoit la Noblesse qui se l'attribuoit entierement. Quelquefois aussi ils invitoient les Princes voisins à s'en charger. Ils la confierent souvent aux Rois de Naples , aux Ducs de Milan , aux Empereurs , aux Papes & aux Rois de France , mais toujours pour un tems limité , après lequel ils rentroient dans tous leurs droits.

Ce qui les engageoit à se livrer ainsi à des Puissances Etrangères , c'étoit l'impossibilité où ils se trouvoient quelquefois de se gouverner eux-mêmes. Ils ne pouvoient s'accorder sur le choix de leurs Chefs , & ils se laissoient trop aisément de ceux qu'ils avoient choisis. Ils étoient d'ailleurs presque toujours divisés par différens Partis. La liaison de la République avec le Pape Gregoire IX , & l'attachement de plusieurs particuliers pour l'Empereur Frédéric , avoient introduit dans Genes les noms de *Guelfes* & de *Gibelins* : ces deux factions partageoient le peuple & les Nobles. Les Guelfes avoient à leur tête les Fiesques & les Grimaldi ; les Doria & les Spinola s'étoient dé-

clarés pour les Gibelins. Ces quatre familles , les plus considérables & les plus puissantes de la Noblesse , entraînoient toutes les autres. Mais le plus grand nombre des Plébeiens tenoient pour les Gibelins , parce que Spinola s'étoit fait un principe de politique d'épouser avec chaleur , du moins en apparence , les intérêts du peuple.

Cette division ne pouvoit manquer de causer d'étranges bouleversemens dans l'Etat , quand il s'agissoit de tirer du Corps de la Noblesse un Chef de la République. Mais les troubles devenoient encore plus fréquens , lorsqu'il étoit question de décider si ce seroit aux Nobles ou aux Plébeiens qu'on en confieroit l'administration. Ce n'étoit qu'après bien du sang répandu , qu'après avoir forcé les Chefs d'un des deux partis de sortir de la ville , qu'on jouissoit enfin de quelque tranquillité : encore ne duroit-elle pas long-tems ; car , si les Nobles avoient le dessus , les Guelfes & les Gibelins qui s'étoient réunis pour s'opposer au gouvernement populaire , excitoient bien-tôt de nouveaux troubles pour ôter à la fac-

tion opposée la dignité suprême, & la faire entrer dans la leur : si au contraire le peuple l'emportoit, les principales familles Plébéiennes remuoient pour monter à la première place, ou excitoient des séditions, pour en faire descendre celle qui y étoit élevée. Il y en avoit quatre surtout, comme parmi les Nobles, plus distinguées & plus puissantes que les autres : les Guarco, les Montaldo, les Adornes & les Fregoses.

Les Nobles, pour se rendre maîtres de la République avoient soin de flatter le peuple, & le peuple se laissoit prendre à leurs caresses ; mais il ne tarroit pas à ouvrir les yeux sur le peu d'autorité qu'on lui laissoit.

Ce fut pour contre-balancer celle des nobles, que dans le 13^e siècle il donna encore une autre forme au Gouvernement. Il créa un *Capitaine du peuple* qui étoit un Plébéien, auquel on associa trente-deux citoyens qui devoient lui servir de Conseillers. On lui donna un Juge, deux Greffiers, douze Sergens & cinquante Soldats pour sa Garde. Le Podestat fut forcé de lui prêter serment d'obéissance, & on limita son administration à dix

années d'exercice. Mais trois ans après il fut obligé de se démettre, sa charge fut supprimée, & les Podestats reprirent leur ancien pouvoir.

On redemanda bien-tôt un Capitaine du peuple, & cette dignité excita l'ambition de la Noblesse. Un Spinola la sollicita d'abord inutilement ; mais il réussit mieux dans une seconde tentative, & il en fut revêtu conjointement avec un Doria. On leur accorda un pouvoir absolu & illimité ; & les Guelles leurs ennemis furent contraints, comme les autres, de reconnoître leur autorité.

Spinola n'étoit parvenu à ce poste, qu'en flattant le peuple de lui donner part au Gouvernement. Pour l'entretenir dans cette idée, on choisit parmi les Plébéiens un *Abbé du Peuple* : espece de phantôme imaginé pour tromper la populace. On lui prodigua les honneurs & les distinctions, mais il n'eut jamais le moindre crédit dans la République. L'éclat de son rang faisoit illusion, & c'est uniquement là ce que prétendoient les nouveaux Capitaines du peuple.

La douceur & la justice de ces deux Chefs pendant près de douze ans, auroient pû sans doute leur concilier tous les esprits, si la Noblesse n'eut pas été divisée par des factions. Les Guelfes jaloux conspirèrent contre eux, & on fit revenir des Etrangers pour les mettre à la tête des Affaires. Ils furent bien-tôt remplacés par les citoyens ; mais on les rappella aussi bien-tôt pour appaiser de nouveaux troubles.

Les Doria, tout unis qu'ils étoient avec les Spinola, ne voyoient pas sans peine que ceux-ci eussent plus de part qu'eux au Gouvernement de l'Etat: aussi s'en détachèrent-ils insensiblement; mais leur division n'aboutit qu'à faire déclarer un Spinola seul Gouverneur de Genes pour toute sa vie. Il ne jouit pas à la vérité long-tems de cette place, ses ennemis le contraignirent presque aussi-tôt de l'abandonner.

Cet événement donna lieu à de nouveaux changemens. On choisit douze personnes pour gouverner la République. On en prit six parmi le Peuple, & les six autres furent tirés du Corps des Nobles. Ce nouvel arrangement ne dura

pas, les Génois, pour être tranquilles, reconnurent Henri VII. pour leur Souverain, & se soumirent à lui pour vingt ans; mais la mort de ce Prince arrivée peu de tems après, les rendit bientôt à leur liberté & à leurs malheurs.

Les Guelfes & les Gibelins devinrent tour à tour les Maîtres de l'Etat : les derniers, contraints de sortir de Genes, voulurent y rentrer par la force, & ils en feroient venus à bout, si Robert Roi de Naples ne fût venu au secours de la ville. On lui en déféra la Souveraineté, & ce Prince l'exerça par un *Vicaire*.

Robert regarda les troubles de cette République comme un moyen de se la conserver; mais les divisions qu'il y fomenta la lui firent perdre. On reprit donc, comme auparavant, les *Podestats*, les *Capitaines*, les *Abbés du Peuple*, & avec eux les haines, les intrigues, les mécontentemens, les cabales.

Cependant le tems d'un Gouvernement fixe arrivoit; un Plébéien nommé Boccanégra, fut proclamé *Seigneur de Genes*, sous le titre de *Doge*. Cette dignité lui fut conférée à perpétuité, & on lui forma un Conseil composé de

citoyens qui étoient tous tirés du corps du Peuple. Non seulement les Guelfes en furent exclus ; mais on relégua dans leurs maisons de campagne tous les Nobles de cette faction , & quelques-uns mêmes des Spinola & des Doria subirent le même sort.

Cette revolution fut l'ouvrage d'un seul jour , & si dans la suite cette forme de Gouvernement fut de tems en tems interrompue par la Domination de quelques Souverains , elle reprit toujours le dessus , & n'éprouva que les changemens qui tendoient à la rendre plus parfaite.

Cela n'empêcha pas néanmoins que Genes ne souffrit encore de fréquentes agitations. Les Plébéiens qui croyoient pouvoir aspirer à la première dignité , ne cherchoient qu'à se supplanter mutuellement. Lorsqu'ils ne pouvoient pas y monter ou s'y soutenir par eux-mêmes , ils avoient recours aux Puissances voisines , & celles-ci ne manquoient jamais de seconder des entreprises dont elles devoient tirer le plus grand avantage. Mais dans le seizième siècle , André Doria , un des plus grands hommes

qu'ait produit la République, la pacifia enfin, & détruisit, autant qu'il étoit possible, toutes les causes des mouvemens violens qu'elle avoit si souvent éprouvés. Voici de quelle maniere il en vint à bout.

Il commença par confondre les noms de Nobles, de Plébéiens, de Gibelins & de Guelfes, & fit faire un état de toutes les familles, Plébéienes ou Nobles, qui avoient au moins six maisons dans Genes. On n'en trouva que vingt-huit, auxquelles on agrégea celles des autres citoyens de quelque distinction, en se réservant toujours le pouvoir d'y associer dix personnes tous les ans. On régla ensuite que l'on n'auroit égard, dans la distribution des charges, ni à la faction, ni à la noblesse; qu'il n'y auroit que le petit peuple qui en seroit exclus; mais que le Doge & les Magistrats ne pourroient être tirés que des vingt-huit familles qu'on avoit formées. Il fut décidé que tous les deux ans on éliroit un Doge & huit Gouverneurs qui composeroient avec lui ce qu'on appelle la *Seigneurie*, & qu'on leur associeroit quatre cens personnes qui

formeroient comme une espece de Conseil d'Etat. On établit aussi cinq *Censeurs supérieurs* dont l'emploi étoit d'examiner la conduite de ceux qui sortoient de charge, & de les punir s'ils étoient coupables. Les Magistrats devoient s'élire tous les quatre ans. Tels sont les principaux reglemens qui furent ajoutés à l'ancienne forme du Gouvernement : leur durée en prouve également l'utilité & la sagesse.

Si l'ambition & l'amour de la liberté furent les principales causes des révolutions fréquentes de la République de Genes, on peut assurer aussi, que le peu de sévérité dont on usoit envers les féditieux, ne contribua pas moins que tout le reste à entretenir les troubles continuels dont elle étoit agitée. Les exilés étoient presque toujours aussi-tôt rappelés que bannis ; & ren- troient, après leur retour, dans les mêmes droits & les mêmes honneurs, dont ils jouissoient avant leur rebellion. Les intérêts du sang, des alliances, de l'amitié, l'emportoient sur ceux de l'Etat dans le cœur des Sénateurs.

J'ai crû devoir donner ici une idée succincte des différens Gouvernemens qui

ceptible un François, en écrivant des événemens auxquels nos Rois ont eu souvent beaucoup de part, ni ces conjectures harzardées, où un Hifforien peint moins la politique de ceux dont il rapporte les actions, que celle qui le feroit agir lui-même dans de semblables circonstances. Tant de bonnes qualités doivent faire espérer dans la suite à l'Auteur de ces révolutions, des succès brillans dans la carrière où il est entré; & il ne doit pas regretter un travail, où la critique trouve presque autant à louer qu'à reprendre.

ARTICLE VIII.

ESSAI SUR LA PROFESSION DE PROCUREUR.

IL n'y a point de matiere sur laquelle on ne veuille s'essayer dans la Littérature, parce qu'il n'y en a point qui ne paroisse à un homme de Lettres propre à lui faire honneur. Cependant, comme la nouveauté du sujet donne beaucoup d'agrément à un ouvrage, & que la plupart sont épuisés, on est obligé quelquefois, pour donner du neuf, d'avoir recours à des matieres singulieres & sur

lesquelles on ne se feroit pas imaginé qu'on eût jamais pû faire un livre. Celui auquel on devoit s'attendre le moins, est un Essai sur le métier de Procureur, ou plutôt, une Apologie continuelle de cette profession.

L'Auteur déclare d'abord dans une espece de Préface, qu'il n'a pas dit à beaucoup près tout ce qu'on pouvoit dire là-dessus, qu'il n'a voulu qu'effleurer son sujet, & que *cet Essai n'est qu'un enfant perdu détaché de son cabinet pour reconnoître l'ennemi*, dans la vue de donner un jour plus d'étendue à ses idées. Mais quel est cet *ennemi* qu'il veut reconnoître ? Est-ce le Public ou les Faiseurs de Critiques ? Le Public n'est assurément pas l'ennemi des Procureurs, puisque c'est lui qui soutient & qui fait fleurir leur profession ; pour nous autres qui ne faisons la guerre qu'aux méchans Livres, il n'y a que les mauvais Auteurs qui puissent nous regarder comme leurs ennemis.

Notre Apologiste indigné du peu de cas que la plûpart des hommes semblent faire de la condition de Procureur, s'efforce de détruire là-dessus

nos préjugés , & de démontrer qu'elle n'est pas , comme chez les Romains , une bassesse pleine d'infamie , *infamissima vilitas* : un assujettissement servile , *servilis obsecundatio*. Pour nous en convaincre , il examine les différens degrés , par lesquels cette profession est arrivée à ce haut rang d'honneur , à cette *consideration* qu'il dit que les Procureurs se sont de *droit & de fait si bien acquise*.

Les Procureurs n'étoient d'abord que des esclaves qui , pour de l'argent alloient solliciter les affaires auprès des Avocats & des Juges : mais à mesure que les formalités se multiplierent dans le Barreau, ils en firent une étude particulière, pour en instruire ceux qui étoient appelés en jugement. Alors leur état devint un peu plus honnête , & on leur donna le nom d'*Experts des Causes*.
COGNITORES JURIS.

Ils se rendirent ensuite si nécessaires à l'instruction des affaires litigieuses , qu'il fut bien-tôt impossible de se passer d'eux : c'est ce qui les fit appeller *Maîtres des Procès*. DOMINI LITIS.

Leur probité enfin , leur bonne foi & leur capacité étant universellement

reconnues, chacun se fit un plaisir de leur accorder sa confiance, & de les fonder en *procuration*, pour défendre & soutenir ses droits : & c'est delà que leur est venu le nom glorieux de *Pro-cureurs*. PROCURATOIRES AD LITES.

Tels furent l'origine & les progrès de cette profession que l'Auteur tâche d'exalter le plus qu'il peut, par une infinité de raisons qui font tout le fond de son Livre, & dont je vais exposer les principales. Le public jugera de leur valeur ; pour moi j'avoue qu'elles ne m'ont point persuadé.

On dit d'abord qu'un Procureur est *un des Ministres de la Justice*. Cette qualité n'est assurément pas toujours un titre d'honneur ; c'est selon les fonctions auxquelles sont employés ces Ministres, & l'espece de justice dont on veut parler.

Le Procureur, dit-on encore, fait partie du Parlement, il en est un membre. Mais toutes les parties d'une maison, tous les membres d'un corps ne sont pas également nobles ; cela dépend des usages plus ou moins honnêtes auxquels ils sont destinés.

On dit de plus, que l'état de Pro

cureur ne déroge point à la noblesse ; on est cependant assez universellement persuadé du contraire : ce qui peut avoir donné lieu à une erreur si commune , c'est qu'on a vû rarement de nobles Procureurs.

Il y a un Reglement , ajoute l'Auteur, qui défend aux Procureurs *de tenir Hôtellerie* ou Cabaret ; delà il conclut que leur profession est *réputée annoblie*. Mais la même chose est défendue aux Tailleurs , aux Cordonniers , &c. comme il n'est pas permis non plus aux Cabaretiers de faire des fouliers ou des habits , pour ne pas confondre les droits de Maîtrise.

Pour prouver que les Procureurs sont membres du Parlement , notre Apologiste dit qu'autrefois ils assistoient aux cérémonies publiques avec la Cour. Les Bedauts de l'Université marchent en Procession avec le Recteur : dira-t-on pour cela qu'ils sont membres du Corps sçavant dont celui-ci est le Chef ?

Une autre preuve qu'on apporte en faveur de l'état de Procureur , c'est que *s'ils étoient des personnes viles* , on ne les admettroit pas aux *emplois honorables de Trésoriers d'Hôpitaux* ,

de Marguilliers dans les Eglises.
J'avoue que cette preuve est sans ré-
plique.

On ajoute qu'il y a eu des gens de distinction qui n'ont point fait de difficulté d'épouser des filles de Procureurs, ni de donner à des Procureurs leurs filles en mariage. Qu'on en a vû d'autres qui ont été tirés de cette profession, pour être élevés aux emplois les plus honorables. L'Auteur en rapporte beaucoup d'exemples, parmi lesquels j'ai choisi les deux qui m'ont le plus frappé.

» En 1480. Martial d'Auvergne
» Procureur, étoit gendre de Me Jac-
» ques Fournier, Conseiller.

» En 1535. Julien Chauveau, Procu-
» reur, eut un fils, qui de simple Avo-
» cat devint Curé de Saint Gervais.

Quoi de plus convainquant que de pareils exemples? Je pourrois en citer une infinité d'autres plus récents qui se trouvent dans cet Ouvrage; mais la discrétion m'engage à les supprimer. Ceux qui y sont nommés me sçauront bon gré de n'avoir pas imité en ce point notre Apologiste. Malgré les idées sublimes qu'il s'efforce de nous

donner ici de l'état de Procureur , je suis bien persuadé que ce ne sera pas dans son Livre , que les descendans des personnes dont ils parle , viendront un jour puiser des Mémoires pour faire la généalogie de leur famille. Il étoit donc inutile que l'Auteur fit une si longue énumération de gens qui se seroient bien passés d'être cités dans son essai ; d'autant plus que ce qu'il dit là-dessus ne prouve rien en faveur de son sentiment ; car si ces gens - là ont épousé des filles de Procureurs , c'est moins la noblesse sans doute , que le bien , qu'ils ont recherché par ces alliances.

La qualité de *Maître* , dont les Procureurs ont été décorés de tout tems , est encore un attribut , un titre d'honneur dont on se sert pour relever leur profession. Cette *qualification respectable* étoit , dit - on , attachée autrefois aux plus grandes dignités de l'ancienne & de la nouvelle Rome , aux Préfets du Prétoire , aux Commandans des Troupes , & aux Maires du sacré Palais. Comme tout change ! On dit aujourd'hui maître Gervais , maître Richard , maître Gaultier , & l'on n'entend autre chose qu'un Menuisier ,

sur la Littérature Moderne. 143
qu'un Tapissier ou un Tailleur.

Les connoissances que doit avoir un Procureur, voilà principalement ses titres de noblesse; voilà aussi sur quoi notre Apologiste insiste le plus. Ses talens, dit-il, ne sont point bornés à l'instruction de la procédure, mais il doit réunir à un certain point ceux d'un Huissier, d'un Notaire, d'un Avocat & d'un Juge.

Le Procureur doit avoir la science d'un Huissier. Comme il a intérêt que sa procédure ait pour base un exploit régulier & hors d'atteinte, il est le plus souvent obligé de le rédiger lui-même, s'il ne veut point avoir le désagrément de voir proscrire sa procédure.

Il doit être Notaire. Les parties veulent-elles transiger sur un Procès, qui peut mieux que lui donner une bonne consistance à l'acte?

Il doit être Avocat. N'est-il pas le premier consulté par les clients? Et s'il trouve leur cause mauvaise, il ne manque jamais de les détourner de plaider.

Enfin il doit être Juge. Soit lorsque les parties, qui veulent s'accommoder, le prennent pour arbitre, soit

lorsque les Parlemens renvoyent certaines affaires devant les Procureurs.

La dernière preuve que l'Auteur apporte en faveur de l'état dont il est l'Apologiste ; c'est, dit-il, qu'il » a eu » le sort des professions les plus respectables. Il n'a point échappé à la satire , ni aux railleries des Auteurs Comiques. On a joué , & l'on joue encore les Procureurs sur le Théâtre : » mais cette disgrâce , si c'en est une , » n'a rien dont ils doivent rougir , puisqu'elle leur est commune avec les » Médecins.

Elle leur est commune aussi avec les fourbes , les usuriers , les avarés , & mille autres gens semblables , avec lesquels certainement les Procureurs ne voudroient pas être comparés.

Mais enfin d'où vient la prévention qu'on a généralement contre leur profession ? Car notre Apologiste avoue lui-même qu'il s'étoit laissé prévenir comme les autres , & qu'il ne la regardoit pas d'abord comme un état honnête. C'est un énigme qu'il n'explique pas , & que je laisse à deviner au Public.

OBSERVATIONS
SUR LA LITTÉRATURE
MODERNE.

ARTICLE IX.

HISTOIRE DES EMPEREURS
ROMAINS.

Par M. Crevier.

LA vénération profonde qu'on a eue de tout tems pour les Romains , fait recevoir avec empressement tout ce qui peut nous éclairer sur le génie , les mœurs , la politique & le gouvernement de ces anciens Maîtres du monde. Ce goût général a engagé plusieurs écrivains à nous en donner l'histoire ; mais l'ouvrage étoit d'une si grande étendue, qu'il n'a presque jamais été achevé.

Tome II.

G

Le P. *Catrou* Jéfuite y confacra la fin de fa vie , & en donna dix - fept volumes , où l'on remarque cette facilité prodigieufe , ce génie vif & brillant qui caractérisent cet auteur. S'il eft quelquefois lâche , verbeux & peu naturel dans fon ftyle , affecté dans fes expreffions , monotone dans fes tours , orateur jufques dans fes narrations , trop long dans fes détails , trop chargé de portraits fouvent uniformes ; que de beautés d'ailleurs n'y trouve-t-on pas , furtout dans les endroits qu'il a travaillés avec plus de foin ? Quelle vivacité , quelle variété dans fes descriptions ; quelle finesse , quelle exactitude dans fes paralleles ; quelle force , quelle éloquence dans fes harangues ; quelle folidité , quelle jufteffe dans fes réflexions ; quel ordre , quelle méthode dans l'arrangement des faits , dans l'exposition des événemens de fon hiftoire , où l'on peut dire qu'il réunit à la fois & les imperfections d'un écrivain médiocre , & les parties les plus brillantes d'un bon Hiftorien !

Il eut pour continuateur le P. *Rouillé* ; mais celui-ci l'imita moins dans ce qu'il

eut de bon , que dans ses défauts. Ses notes lui ont fait plus d'honneur , non seulement par le travail immense qu'elles ont dû lui coûter , mais encore par la manière nette & précise avec laquelle il les a rendues.

Le P. Rouillé ne poussa pas fort loin la continuation de l'Histoire Romaine ; sa mort en interrompit le cours , & le P. *Routhé* le remplaça. Ce dernier est plus serré dans son style , moins diffus & plus égal à lui-même que les deux autres. On remarque surtout une grande sagacité dans ses conjectures , de la finesse dans ses pensées , une connoissance fort étendue des hommes & principalement des courtisans. Peut-être a-t-il un peu trop de goût pour les expressions & les tours singuliers. Il paroît s'être attaché particulièrement à donner une idée exacte des Loix , des Coutumes & des Cérémonies Romaines. On souhaite qu'il n'ait pas besoin de continuateur.

M. Rollin a été aussi du nombre de ceux qui sont entrés dans cette immense carrière , sans pouvoir la remplir ; sa mort ne lui a pas même permis de con-

duire son Histoire jusqu'au tems des premiers Empereurs de Rome. M. Crevier son élève qui se chargea de la continuer, en donna d'abord la suite jusqu'au tems de la bataille d'*Actium*, & il vient tout récemment d'en publier deux autres volumes, qui renferment les regnes d'Auguste & de Tibere.

Cet illustre Professeur estimé dans son corps par plusieurs pièces de Poésie & d'Eloquence, auroit pû sans doute aussi se frayer une route nouvelle dans le genre historique; mais il a cru devoir borner tous ses efforts, à prendre *le goût dont son cher & respectable maître lui a tracé le modèle*. On trouvera donc dans l'Histoire des Empereurs le même génie qu'on a remarqué dans celle de la République. Ce naturel, ce ton familier, cette simplicité de stile, ces pieuses réflexions, & ce zele décidé pour la réformation des mœurs qui se fait sentir dans toutes les occasions que l'histoire peut fournir.

M. Crevier commence celle d'Auguste par le cinquième Consulat de ce Prince qu'on n'appelloit encore alors que César Octayien; car le nom

d'Auguste ne lui fut donné qu'à son septième Consulat, c'est-à-dire, l'an de Rome 725, auquel tems proprement on doit rapporter le changement du gouvernement Romain.

Jusques-là Auguste avoit eu une puissance comme souveraine, mais qui portoit aussi le caractère odieux d'une usurpation; & les horreurs du Triumvirat la faisoient regarder avec raison comme une affreuse tyrannie. La suprême autorité accordée librement à un seul ne fit donc le caractère distinctif du gouvernement de Rome, que lorsqu'Auguste par une politique admirable, se la fit décerner du consentement unanime du peuple & du Sénat.

La première chose qu'il fit pour l'obtenir, fut de paroître vouloir y renoncer, car M. Crévier assure qu'il n'en a jamais eu véritablement envie. Cependant la confiance qu'il fit de cette résolution à ses deux plus intimes amis, Agrippa & Mécène, l'avis qu'il leur demanda la-dessus, paroissent contraires à cette opinion. En effet cette feinte étoit bien inutile avec deux hommes

qui voyoient sans jalousie son élévation, & qui avoient même un si grand intérêt à la maintenir. Auguste pouvoit d'ailleurs avoir bien des raisons d'y renoncer ; las de proscriptions & de meurtres , incertain s'il pourroit jamais effacer des esprits les horreurs de sa première administration , frappé de la mort de Jules-César poignardé au milieu du Sénat par ceux mêmes qu'il avoit comblé de bienfaits ; toutes ces considérations peuvent faire douter si Auguste n'étoit pas véritablement dans le dessein d'abdiquer le souverain pouvoir. Quoi qu'il en soit , Agrippa le lui conseilla , mais ce Prince en fut détourné par Mécène. Si ce dernier avis lui fut le plus agréable , il parut néanmoins vouloir se conformer au premier , en faisant d'ailleurs tout ce qu'il falloit pour que sa tentative ne lui réussit pas.

C'est d'ailleurs à cette vue qu'on peut attribuer le soin qu'il prit d'exclure du Sénat tous ceux qui n'en étoient pas dignes ; d'y retenir ou d'y faire entrer de vertueux citoyens que leur peu de fortune en éloignoit ; de se les attacher

par ses largesses ; de casser & d'aneantir tous les actes du Trium-Virat ; de réparer les édifices qui contribuoient à la beauté ou à la commodité de Rome , & d'en faire élever de nouveaux. Ce ne fut qu'après toutes ces précautions qu'il proposa son abdication en plein Sénat. Mais les esprits étoient trop bien disposés pour qu'on eut égard à sa demande ; l'intérêt public, ou des vues particulières engagerent tous les Sénateurs à le forcer d'accepter la souveraine puissance , & avec elle le surnom d'*Auguste* qui a toujours servi depuis à le désigner spécialement , quoi qu'il ait été commun à tous ses successeurs.

Ce Prince réunit bientôt sur sa tête le pouvoir divisé jusqu'alors entre les principaux Chefs de l'Etat. Il se fit donner les titres de Grand Pontife , de Censeur , de Tribun , de Pro-consul avec tous les droits de ceux qui étoient actuellement dans l'exercice du Consulat. Il y ajouta celui d'Empereur qui lui donnoit une autorité absolue dans tout ce qui concerne le militaire. Par-là Auguste trompoit des sujets qui se croyoient toujours républicains , parce qu'ils

obéissoient à un maître revêtu des titres attachés aux anciennes charges de la République.

Ce fut pour entretenir ce préjugé si favorable à sa domination , qu'il ne fit que de très-légers changemens dans la forme du gouvernement. Il laissa au peuple le pouvoir de nommer aux charges , & au Sénat le droit de partager avec l'Empereur le gouvernement des Provinces. Mais tous ces ménagemens ne diminuèrent point son autorité ; ils ne firent aucontraire qu'affermir d'avantage la supériorité de puissance qui lui avoit été accordée.

Quoiqu'Auguste puisse être appelé le Pere de la Paix , puisque ce fut lui qui la rétablit dans l'Empire , & qu'il la conserva pendant tout le tems de son regne , on peut dire cependant qu'il avoit toutes les qualités propres de la guerre. M. Crévier prend soin de sa réputation sur cet article , & ses raisons ne permettent pas de douter que le Prince ne fut véritablement doué de cette étendue de génie , & de cette intrépidité qui sont comme la base de l'héroïsme. Mais Auguste ne s'attacha

qu'à faire des heureux, & la paix lui parut toujours le plus sûr moyen d'y parvenir. Il y réussit en effet, sans qu'il en coutât rien à la gloire du nom Romain ; & les Parthes domptés , l'Espagne soumise, les Germains vaincus font des événemens qui font honneur à son regne, & qui établirent solidement l'empire de la paix qu'il vouloit faire regner avec lui.

Ce Prince s'acquît encore beaucoup de gloire par son zèle pour la réformation des mœurs, son exactitude à faire observer les Loix, sa sagesse dans le choix de ses Ministres, sa prudence éclairée dans la distribution de ses faveurs, & les soins qu'il se donna pour la sûreté & l'embellissement de Rome. Non seulement on vit regner dans cette Capitale du monde la paix & la tranquillité avec les arts & l'abondance ; mais ces heureux effets d'une puissante Monarchie se firent aussi sentir dans les provinces de l'Empire les plus éloignées. On y éprouva que l'autorité suprême réunie dans un seul, est toujours moins à charge, & plus avantageuse aux peuples, que celle d'une foule de petits Souverains qui ont assez de

pouvoir pour faire beaucoup de mal, & trop peu pour rendre un peuple véritablement heureux.

Auguste méritoit certainement de l'être lui-même ; mais il trouva dans la perte de ses petits-fils & dans celle de ses neveux , une source de chagrins domestiques , que la mauvaise conduite de sa fille Julie , & les intrigues politiques de Livie sa femme ne firent que rendre plus amers. Il pouvoit se promettre de trouver quelque consolation auprès de ses amis , car il eut le bonheur d'en avoir ; mais il n'en reçut que de légers adouciffemens à ses peines , qui peut-être ne contribuerent pas peu au malheur qu'eut l'Empire Romain de perdre un si grand Prince , & sa famille un si bon pere.

Une politique adroite & éclairée fit particulièrement le caractère de son esprit ; l'humanité fut le partage de son cœur.

On s'attend sans doute à voir ici le portrait d'Auguste , tel qu'on suppose que l'Auteur l'a donné dans son ouvrage ; mais c'est moins le caractère de ce Prince , que l'abrégé de sa vie , que M. Crévier a mis à la fin de son Histoire.

Peut-être a-t-il voulu suppléer à la difette des faits, par une répétition succincte des événemens. Mais il n'en étoit pas besoin ; le regne d'Auguste offroit assez de choses interressantes, pour remplir un volume, sans qu'il fut nécessaire d'avoir recours à une récapitulation qui ne peut manquer d'être désagable, dès-lors qu'on n'y apprend rien de nouveau. Un portrait de deux pages où l'on eut ramassé avec art les traits les plus frappans de la vie de ce Prince, eut fait au Lecteur cent fois plus de plaisir, que cette espece de sommaire qui contient tout un Livre. Ne valoit-il pas mieux, au lieu de cet abrégé inutile, s'étendre un peu plus sur le mérite & les ouvrages des Auteurs les plus célèbres, qui ont illustré le beau regne dont on nous donne l'histoire ? Les Grands Hommes contribuent autant que les grands événemens à la gloire des Empires, & un écrivain doit être charmé quand son sujet lui fournit l'occasion de faire connoître ceux avec lesquels il forme pour ainsi dire un même corps, & dont les écrits ont pû lui être d'une si grande utilité. On a trop de

plaisir à lire ce que dit M. Crévier de l'amitié qui étoit entre Mécène & Horace, & du commerce de lettres qu'Auguste ne dédaignoit pas d'entretenir avec ce dernier, pour ne pas regretter ce qu'il auroit pû nous apprendre encore de Virgile, d'Ovide, de Tite-Live, de Saluste, de Cicéron & de quantité d'autres à qui nous devons peut-être le peu de goût qui nous reste. On lui eut passé volontiers quelques digressions en faveur de ces Grands Hommes. Ceux qui écrivent l'histoire de notre siècle, ne manqueront pas sans doute, pour la satisfaction des lecteurs, de faire mention des écrivains les plus distingués qui auront fleuri sous le regne glorieux de Louis XV. & parmi les actions mémorables de Fontenoy, de Lauffelt, de Raucou; parmi les noms fameux de Saxe, de Belle-Isle, de Lowendal, on lira volontiers ceux de Fontenelle, de Crébillon, de Voltaire.

Avant que de passer au regne de Tibere, il est à propos de faire connoître ici jusqu'ou s'étendoit l'autorité des Empereurs. L'Auteur distingue à Rome deux sortes de gouvernement : le mili-

Sur la Littérature Moderne. 157
taire & le civil. Le premier donnoit le pouvoir d'ordonner des levées d'hommes & d'argent , de conclure la paix ou la guerre , d'exercer le droit de vie & de mort non-seulement sur les soldats , mais sur les citoyens mêmes , sur les Chevaliers & sur les Sénateurs.

Le second , au contraire , n'avoit qu'une puissance relative à certaines Charges de l'Etat , telles qu'étoient le Consulat , la Censure , le Tribunat & d'autres semblables que les Empereurs partageoient souvent avec d'autres , & qu'ils leur abandonnoient même aussi quelquefois entierement. Ainsi leur Gouvernement étoit mixte dans le civil , puisque le Prince & les Particuliers y avoient part ; mais dans le militaire , l'autorité des Empereurs étoit Monarchique , ils ne la partageoient avec personne : tout s'y exécutoit en leur nom par leurs Lieutenans.

Pendant le regne d'Auguste , les Romains durent prendre une idée favorable de son successeur. Tibere se montra de maniere à flatter les vûes de ce peuple ambitieux & guerrier ; mais ce

n'étoit pas sur lui qu'Auguste avoit jetté les yeux pour gouverner l'Empire après sa mort. Marcellus son neveu, jeune Prince également digne de l'estime & de l'amour du peuple Romain, fixoit tous les regards, & annonçoit un regne qui ne devoit point faire regretter celui de son oncle, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à la tendresse de sa famille, & aux desirs de tous les peuples. Tibere, fils aîné de Livie, déplaisoit à Auguste, qui sembloit avoir un secret pressentiment des maux auxquels les Romains seroient en proye sous la domination cruelle de ce Tyran. On eût dit que c'étoit pour les prévenir, qu'il vouloit l'éloigner de l'Empire; mais la perte de ses petit-fils le força de l'adopter, après lui avoir fait épouser sa fille Julie devenue veuve par la mort d'Agrippa son époux.

Tibere avoit de la valeur & de l'expérience dans la guerre; il s'étoit presque toujours montré avantageusement dans toutes les expéditions militaires qui lui avoient été confiées à lui seul, ou qu'il avoit partagées avec d'autres Généraux. Ce fut sur-tout contre les

Germanis qu'il se signala : leurs victoires fréquentes sur l'infortuné Varus avoient jetté l'effroi jusques dans Rome ; Tibere eut l'avantage de faire cesser ses allarmes, par des exploits qu'on ne pouvoit attendre que d'un habile Général. Auguste partagea dès-lors la souveraine puissance avec lui, jusqu'à ce qu'enfin, par la mort de ce Prince, Tibere devint seul maître du monde. Il affecta d'abord la modestie & la modération de son prédécesseur ; mais ses fausses vertus ne le déguisèrent pas long-tems, & il ne tarda pas à faire connoître toute la noirceur & la méchanceté de son caractère.

Retiré à Caprée, qui fut son séjour favori, & son azile contre les frayeurs que sa conduite odieuse devoit lui inspirer, il y exerça tout ce que la férocité peut inventer de plus cruel. De retour à Rome il se livra à de nouvelles fureurs parmi les désordres auxquels il s'abandonna sans retenue. Il favorisoit les délateurs, & usoit envers les accusés d'une sévérité que rien ne pouvoit justifier ; il suffisoit de l'être

pour ne pas éviter le dernier supplice; & l'on ne voyoit plus à Rome que des gens qui accusoient & d'autres qu'on punissoit, ou qui se donnoient la mort à eux-mêmes pour éviter la honte de mourir comme criminels. Ce fut principalement sur les amis de Séjan, que les délateurs exercèrent leurs langues envenimées. » Les grands comme les » petits se mêloient de cet indigne mé- » tier. Amis & ennemis, connus & in- » connus, toutes sortes de personnes » étoient à craindre, & toutes sortes » d'accusations étoient reçues. On ne » distinguoit point entre les faits de » nouvelle date & ceux qui étoient déjà » anciens; entre les actions & les paro- » les: un mot hazardé en conversant » dans la Place publique ou dans un re- » pas devenoit un crime, & ce crime » n'étoit jamais pardonné. »

Rien ne marque plus de générosité que le discours d'un Chevalier Romain accusé comme ami de Séjan. Je vais le rapporter ici; il peut servir également à faire connoître & la puissance de ce Ministre, & le style de l'Auteur; mais plus que tout cela encore, le respect infini

que tout bon sujet doit avoir pour le choix du Prince, & pour tout ce qui émane de l'autorité souveraine.

» Il conviendrait peut-être mieux à
» ma situation, de nier ce qui m'est im-
» puté par les accusateurs, que d'en re-
» connoître la vérité. Mais quel que
» puisse être l'événement, j'avouerais
» que j'ai été ami de Séjan, que j'ai sou-
» haité de le devenir, & que lorsque
» j'eus obtenu son amitié, je fus au
» comble de mes vœux. Je l'avois vû
» revêtu d'un pouvoir sans bornes; tou-
» tes les graces étoient pour ses parens
» & pour ses alliés, son amitié étoit la
» voye pour parvenir à celle du Prince;
» au contraire, ceux qui l'avoient pour
» ennemi, n'éprouvoient qu'allarmes
» & qu'infortunes. Non, César, ce
» n'est point à Séjan de Vulfinie que
» nous avons fait la cour; c'est à votre
» Gendre, à votre Collegue dans le
» Consulat, au Ministre sur lequel vous
» vous reposiez de toutes les affaires.
» Il ne nous appartient point d'exami-
» ner qui vous honorez de votre faveur,
» & par quelle raison vous élevez un ci-
» toyen au-dessus des autres; à vous

» seul les Dieux ont donné le droit de
 » décider souverainement : notre gloire
 » est d'obéir. Ne fixez point vos re-
 » gards sur le dernier jour de Séjan :
 » rappelez-vous seize ans entiers de la
 » plus haute fortune. Nous respections
 » jusqu'aux moindres de ses Cliens :
 » C'étoit un grand & magnifique avan-
 » tage , que d'être connu même de ses
 » affranchis & de ses portiers. La conf-
 » piration de Séjan contre la Républi-
 » que , l'attentat projeté contre la per-
 » sonne du Prince , voilà des crimes qui
 » doivent être punis ; pour ce qui re-
 » garde les liaisons d'amitié & de com-
 » merce , nous sommes dans le cas ,
 » César , où vous êtes vous-mêmes , &
 » votre exemple nous justifie. «

Le succès répondit à une fermeté si
 louable ; ce Chevalier avoit osé dire ce
 que tout le monde pensoit : non-seule-
 ment il fut absous , mais ses accusateurs
 furent punis par l'exil ou par la mort.
 Ces traits d'équité dans Tibere étoient
 bien rares , & à peine en remarque-t-on
 deux pareils dans toute sa vie.

Il ne parvint cependant pas tout
 d'un coup à cette noirceur qui rend en-

core de nos jours sa mémoire odieuse. On peut établir dans sa conduite une espèce de gradation, dont il est aisé de distinguer les différentes nuances. Il se montra digne de l'estime du public, dit l'Auteur, tant qu'il fut simple particulier, ou revêtu seulement de quelque commandement sous Auguste ; habile & artificieux à feindre des vertus qu'il n'avoit pas, pendant la vie de Germanicus & celle de Drusus ; mêlé de bien & de mal, tant que sa mere encore en vie lui imposa ; cruel à l'excès, mais attentif à cacher la honte de ses débauches, pendant qu'il aima Séjan ou qu'il le craignit : enfin il ne mit plus de bornes à sa barbarie ni à la licence de ses mœurs, depuis qu'affranchi de tout égard & de toute crainte il n'eut plus d'autre guide que lui-même, ni d'autre loi que sa propre inclination.

Le plus grand & le principal événement du regne de Tibere, fut la consommation de la rédemption du genre humain ; objet seul consolant, dit notre Historien, au milieu d'un déluge de crime ; mais événement bien digne du siècle de Tibere. Le désordre monté à

son dernier point devoit être comblé par un déicide.

Quoique M. Crévier se soit proposé M. Rollin pour modèle, il ne le suit pas exactement en tout ; mais il le copie d'assez près, pour avoir part aux éloges accordés à ce grand homme, & aux critiques qu'on a faites de ses Ouvrages, & en particulier de l'Histoire Romaine. On ne peut cependant reprocher au Continuateur aucune de ces fréquentes incursions que son *cher maître* faisoit de tems en tems sur les Terres de ses voisins, ni de s'être enrichi comme lui des dépouilles qu'il en remportoit. M. Crévier, outre qu'il est plus réservé, est encore moins prolix, moins chargé de réflexions que M. Rollin ; il laisse du moins quelquefois à ses Lecteurs le plaisir d'en faire eux-mêmes. Mais ce dernier l'emporte infiniment sur son Continuateur par l'agrément du stile, le choix des détails, & l'art de rendre intéressant tout ce qu'il traite. M. Crévier s'appesantit furieusement sur des choses qui n'en valent pas la peine, & il s'arrête quelquefois à des détails peu dignes de la gravité d'une

Sur la Littérature Moderne. 165
grande Histoire. Tibere, dit-il, avoit tant de force & de roideur dans les articulations, qu'avec le doigt il perçoit une pomme bien fraîche & bien saine, & d'une *chiquenaude* au front il bleffoit un enfant. Si, pour prouver la cruauté de Tibere, l'Auteur nous eut dit que ce Prince barbare s'exerçoit à bleffer les enfans au front à coup de *chiquenaudes*, & qu'il faisoit ainsi un cruel étalage de ses forces, ce trait eût été à sa place ; mais qu'il le rapporte pour nous donner une idée de la roideur des doigts de cet Empereur, cela ne me paroît ni assez noble, ni assez intéressant. A peine même se soucie-t-on de sçavoir qu'il arrivoit rarement à Auguste *de boire* plus d'une *chopine* de vin à ses repas. Dans la vie particuliere des grands hommes, on pourroit peut-être passer de pareilles minuties, encore y a-t-il une certaine maniere de les exposer ; mais dans une Histoire aussi considérable que celle des Empereurs Romains, on ne doit point trouver de semblables détails.

ARTICLE X.

L'AMOUR DEVOILÉ,

O U

LE SYSTEME DES SIMPATHISTE.

DETRUIRE les anciens systêmes sur la simpathie, & , sur leurs ruines , en établir un nouveau , voilà le but qu'on se propose dans cet écrit. C'est le sujet , le plan & tout le fond de l'Ouvrage dont je rends compte.

Platon , Aristote , Descartes sont les trois Philosophes de distinction , qui ont le plus approfondi cette matiere.

Platon a dit : nous avons des images infuses du beau ; & leur conformité avec les objets extérieurs , produit l'inclination , l'amour , la simpathie. De leur peu de rapport , de leur dissonance naissent l'antipathie , l'aversion , la haine. Ces images ne sont point semblables chez tous les hommes. On annonce une belle dans un cercle ; elle plaît aux uns , déplaît aux autres & ne

Fait nulle impression sur plusieurs. Sa figure est conforme chez les premiers à ce portrait qui est attaché à l'ame : voilà ce qui fait la simparchie. Chez les seconds, elle se trouve opposée : voilà ce qui produit l'aversion. Elle n'est chez tous les autres ni opposée tout-à-fait, ni tout à-fait semblable : voilà ce qui cause l'indifférence.

Le systême d'Aristote a quelque rapport avec celui de Platon. L'idée du beau est aussi dans son sentiment le principe de l'amour. Notre cœur s'attache par un mouvement naturel à tout ce qui nous paroît conforme à cette idée. On distingue deux natures ; l'une *spécifique*, qui nous porte vers le beau en général ; l'autre *individue*, qui nous entraîne vers le beau en particulier. Ces deux natures ne s'accordent pas toujours : Lycidas n'a point de goût pour la belle Aglaé, & Daphnis l'adore : ils aiment tous deux le beau en général, parce que la nature *spécifique* est semblable dans l'un & dans l'autre ; mais l'*individue* n'est pas la même, c'est ce qui produit la haine ou l'indifférence chez le premier ; chez le second, l'attachement & l'amour.

Descartes a dit : la nature a mis en nous certaines impressions qui font que chacun se considère comme la moitié d'un tout. L'autre moitié nous est confusément représentée comme le plus grand de tous les biens. De-là naissent deux desirs : un vague , par lequel la nature nous porte à rejoindre notre moitié ; l'autre déterminé , par lequel elle nous entraîne vers telle moitié préférablement à tout autre. Lycoris aime Coridon plus que tous les autres Bergers du hameau : Pourquoi ? C'est qu'elle se persuade qu'il est cette moitié qu'elle envisage comme le bien le plus désirable , comme la partie qui doit faire un tout avec elle. La rencontre de deux moitiés mal assorties , cause l'antipathie ou la haine ; l'assemblage de deux parties bien proportionnées , produit la sympathie ou l'amour.

Telles sont les idées de ces trois grands Philosophes sur la nature de nos amitiés & de nos aversions. L'Auteur avant que d'attaquer leurs principes & d'établir les siens sur cette matière , commence par leur dire à tous trois des injures. A l'entendre , c'est en vain qu'on

Qu'on cherche la sagesse dans les Livres de Platon, elle ne s'y trouve nulle part. Tout est galimathias dans ses Ecrits; & lui-même, avec *sa taille racourcie, son corps ramassé, ses épaules quarrées,* étoit un vilain homme qui devint éperduement amoureux d'une *vielle édentée.*

Aristote étoit un homme dur, bourru & hérissé, qu'on ne sçavoit, & qu'on ne sçait encore par où prendre. C'étoit le plus grand brouillon de son tems; il vouloit parler de tout, & le plus souvent de ce qu'il n'entendoit pas. Aussi nous étourdit-il sans nous instruire, & pour cacher son ignorance, il e rend presque toujours inintelligible.

Pour Descartes, il ne sçait ce qu'il dit. Quand il parle d'amour, ce n'est plus qu'un homme dont la science vacillante & défectueuse est aussi décriée que celle des Anciens, qu'il a rendus lui-même si méprisables. Il voulut montrer la vérité aux hommes, & il ne leur montra qu'un phantôme.

Les admirateurs de ces maîtres de la Philosophie ancienne & moderne, que dis-je ? les gens de bon sens même trouveront fort mauvais que l'Auteur

ait si mal traité ces trois illustres Philosophes. Il devoit se contenter de combattre leurs sentimens, sans chercher à rendre méprisables leur science & leur personne. C'est s'attirer bien des gens à dos, & gens à systêmes, c'est-à-dire, très-capables de saisir également le foible du sien, & déterminés, par esprit de vengeance, à le tourner aussi en ridicule. Mais voyons comment il réfute les trois opinions que je viens d'exposer.

Vous entrez dans un jardin, dit-il aux partisans de Platon, & vous y voyez une fleur, dont la beauté est conforme à l'image infuse qui est peinte dans votre ame : votre cœur va donc être épris d'amour pour cette fleur ?
Premiere folie.

Ce petit enfant a, comme vous, des images infuses du beau ; il va donc aussi, tout petit qu'il est, devenir amoureux de l'objet aimable qu'elles représentent ?
Seconde folie.

Vous prétendez, dit-il à un Péripatéticien, que Daphnis aime Aglaé, parce que sa nature individuelle le porte à cet amour ; cette raison est admirable !

C'est comme si je demandois à un Médecin pourquoi je dors les yeux ouverts, & qu'il me répondit, c'est parce que vous ne les fermez pas.

Descartes, quoique plus singulier, n'est pas plus satisfaisant; car si on lui demande pourquoi il aime une violette? C'est, dit-il, que cette fleur est la moitié d'un tout, dont l'odorat est l'autre moitié: quelle réponse!

Il est vrai que tous ces Philosophes expliquent d'une manière peu claire une chose très-obscur. Mais l'Auteur est-il plus heureux dans son système? C'est ce qui reste à examiner. Je réponds d'avance qu'il aura pour partisans tous les amans inconstans, & toutes les femmes volages. Rien ne justifie mieux la multitude & la légèreté de leurs attachemens, que les principes qu'on tâche d'établir dans cet Ouvrage. Il y auroit en effet bien de l'injustice à rendre les cœurs responsables d'un sentiment qu'ils éprouvent sans le vouloir, & qu'ils suivent par une nécessité indispensable.

L'auteur pose d'abord pour base de son système, la matière transpirante,

c'est-à-dire, ces corpuscules déliés qui s'exhalent des différens corps. Il ne lui est pas difficile de prouver l'existence de cette matiere, & je ne crois pas que personne lui en conteste la réalité. Il s'agit d'en déterminer la forme, & d'en faire connoître la nature.

Parmi ces corpuscules il y en a de sensibles & que les yeux peuvent appercevoir ; il y en a d'autres si prodigieusement déliés, qu'on peut les comparer, pour leur ténuité, aux parcelles de la matiere subtile. Les uns & les autres se font passage au travers d'une infinité de pores dont notre peau est parsemée. Le nombre de ces pores est incroyable, Levvenhoek en a découvert jusqu'à cent vingt-cinq mille, dans l'espace que peut couvrir un grain de sable.

La matiere transpirante n'est pas de même nature dans tous les corps. Cela se remarque clairement par les odeurs qui se répandent naturellement autour de nous, & qui sont si différentes les unes des autres. Alexandre le Grand exhaloit une odeur qui embaumoit tous ses habits. J'en connois, qui, en ce

point, non plus qu'en beaucoup d'autres, ne ressemblent point du tout à Alexandre.

L'Auteur, pour faire sentir la différence qui se trouve dans la nature de ces corpuscules, se sert de cette comparaison. » La rose a des parties plus » odorantes les unes que les autres, & » telle en certain tems répand une » odeur suave, qui dans un autre, languit & ne flatte plus notre odorat. » De même, une femme qui se passe, est » une rose qui se flétrit & se dessèche. » Une vieille qui se farde est à peu près » une rose en peinture, où l'odorat n'a » rien à profiter. Telle, autrefois belle, » ne plaît plus, & sa physionomie s'est » extrêmement altérée, depuis qu'elle » passe les bornes de la coquetterie : » c'est une rose qui étoit dans toute sa » beauté quand elle fut cueillie, en passant dans plusieurs mains, elle s'est » fanée, & elle n'a plus de quoi plaire » à la vûe & à l'odorat. «

Mais comment ces parcelles sympathiques d'une personne que nous aimons, agissent-elles sur nos organes ? Comment arrive-t-il que leur action produise

en nous l'attachement, la simparchie & l'amour? Car voilà proprement l'article essentiel de ce système.

L'Auteur, pour rendre la chose plus intelligible, expose d'abord le mécanisme du corps humain, & la manière dont les objets extérieurs causent nos sensations. Et voici comment après cela, il fait agir la matière simparchique.

» Quand je vois Cloé, je ne la vois
 » que parce qu'une portion des globu-
 » les de lumière dont elle est couverte,
 » vient frapper ma vûe. Cloé est envi-
 » ronnée de sa matière transpirante, il
 » faut donc que la lumière passe à tra-
 » vers pour parvenir jusqu'à moi. Dans
 » cette matière il y a des parcelles qui
 » approchent fort de la subtilité des glo-
 » bules de lumière: les globules ren-
 » contrant ces parcelles doivent donc
 » leur communiquer du mouvement,
 » les mettre en jeu, les entraîner avec
 » eux vers mes yeux, & voilà la ma-
 » tière simparchique qui agit sur l'organe
 » de la vûe, qui seul est plus sensible à
 » ses coups, que tous les autres sens en-
 » semble. « Si ces corpuscules ne font
 que chatouiller les fibres de l'œil, ils

Sur la Littérature Moderne. 175
produisent une sensation agréable ; s'ils les déchirent , ils en causent une fâcheuse ; & s'ils ne font ni l'un ni l'autre , il n'y a ni douleur ni plaisir. Des deux premières sensations naissent l'amour & l'aversion , & l'insensibilité produit l'indifférence.

Voilà , en peu de mots , le système que notre Simpathiste établit sur les débris de ceux qu'il a renversés ; mais il ne prétend pas qu'on ait pour lui plus d'indulgence qu'il n'en a eu pour les autres ; & il laisse là-dessus toute la liberté qu'il s'est donnée à lui-même.

Persuadé qu'il est dans ces dispositions , je profiterai de la permission qu'il nous accorde , & je lui dirai avec les Disciples de Platon : vous rejetez le système de ce grand Philosophe , parce qu'on peut , dites-vous , tirer de ses principes des conséquences extravagantes. Il s'ensuivroit , par exemple , qu'on pourroit aimer d'amour une belle fleur , puisqu'on en a l'image infuse. Mais , dans votre sentiment , ne peut-on pas conclure la même chose ? Cette fleur n'a-t-elle pas sa matière simpathique propre à chatouiller les fibres , de même

que les personnes pour qui ce chatouillement inspire de l'amour ? On doit donc aimer cette fleur, comme on aime une belle personne.

Un enfant, dites-vous encore, a l'image infuse du beau, & cependant on ne peut pas dire qu'un enfant soit amoureux. Cette difficulté est la même dans votre système : car si les fibres de cet enfant sont propres à recevoir l'impression de la matière sympathique, comme vous en convenez, vous devez donc convenir aussi que tout enfant qu'il est, il peut aimer d'amour tout comme un autre.

Vous faites encore une objection, & vous dites : on aime tous les jours deux personnes d'une figure fort différente, & vous citez pour exemple Platon lui-même, qui aima une laide & une jolie personne en même-tems ; de-là vous concluez que nous n'avons point d'images infuses du beau, ou du moins, qu'elles ne sont pas la cause de notre amour. Je puis employer contre vous ce même raisonnement, & vous dire, qu'il arrive souvent que dans un même jour on prend de l'inclination pour des

personnes d'un temperament, d'une complexion, d'une humeur fort opposés, & chez qui, par conséquent, les parcelles sympathiques sont toutes différentes. La matiere transpirante ne doit donc pas être regardée non plus ici comme la cause de nos sympathies.

D'ailleurs, comment expliquer dans votre systême le passage subit de l'amour à l'averfion, ou de l'inclination à la haine? La matiere sympathique varie-t elle à chaque instant? Déchire-t elle, la minute d'après, les fibres qu'elle chatouilloit agréablement le moment d'auparavant? J'aimois Cloé; la petite vérole l'a défigurée, je ne l'aime plus. D'où naît ce changement? De la matiere transpirante, direz-vous, altérée par la maladie. Mais si Cloé s'étoit présentée à moi sous le masque sans que j'eusse rien sçu du changement arrivé dans sa figure, croyez-vous que j'eusse cessé de l'aimer? Non sans doute: ce n'est donc point au chatouillement ni à la lacération que causent dans mes fibres les parcelles sympathiques, que je dois attribuer l'amour ou l'éloignement que je me sens pour elle. Ce seroit vouloir

nous assujettir au même mécanisme que les animaux, dans ce qui regarde la plus noble passion de notre ame. Eh ! pourquoi la raison n'y entreroit-elle pour rien ? J'aime bien mieux qu'on me peigne l'effet de ces corpuscules, non comme la cause, mais comme l'occasion de nos attachemens.

A la première vue un objet qui nous plaît
 N'inspire qu'un desir de sçavoir ce qu'il est.
 On en veut aussi-tôt apprendre d'avantage ;
 Voir si son entretien répond à son visage ;
 Eprouver son esprit, connoître son humeur ;
 Avant que de l'aimer approfondir son cœur.

Tel est l'amour digne de l'homme ;
 tel est l'amour aussi dans le système
 de Descartes. Il prétend que la raison
 agit de concert avec nos organes ; que
 notre ame connoissant combien il lui
 manque de perfections nécessaires à son
 bonheur, suit avec choix & avec dis-
 cernement le penchant général que la
 nature lui imprime pour tout ce qui
 peut en quelque maniere la completer.
 Ce système envisagé sous ce point de
 vue, est sans doute le plus raisonnable

Sur la Littérature Moderne. 179
de tous. Si on a fait un crime à ce grand
Philosophe d'avoir soumis toutes les
opérations des animaux aux loix du
mécanisme, que doit-on penser de ceux
qui veulent y assujettir aussi les mouve-
mens de notre cœur, & faire de l'hom-
me une pure machine ?

Cet ouvrage malgré cela ne peut
manquer de se faire lire avec plaisir.
Quoique rempli d'idées abstraites, de
raisonnemens subtils, & de détails pure-
ment physiques, on n'y trouvera point
cette secheresse qui ne leur est que trop
ordinaire. L'Auteur a eu soin d'égayer
sa matiere par des images riantes & des
digressions qui amusent & qui réjouis-
sent. Il y a inseré des lettres pour varier
son style, & il a fait enfin tout ce qu'on
peut attendre d'un Auteur qui cherche
à plaire par le moyen des parcelles sym-
pathiques.

ARTICLE XI.

RECUEIL DE PIÈCES EN VERS

ET EN PROSE.

Par l'Auteur de Sémiramis.

PAR l'Auteur de Sémiramis ! De qui veut-on parler ici ? Est-ce de M. Crébillon ou de M. de Voltaire ? Ils ont fait l'un & l'autre une Tragédie de ce nom : quel est donc celui qu'on appelle aujourd'hui par excellence l'Auteur de Sémiramis ? Quand on dit simplement l'Auteur de Phèdre, on doit entendre Racine plutôt que Pradon ; la Pièce de ce dernier est si mauvaise, qu'on peut la regarder comme non avenue, & son Auteur comme un homme inconnu. Il n'en est pas de même des deux Sémiramis, ni des Auteurs illustres qui nous les ont données. Aucune de ces deux pièces n'est assez supérieure à sa rivale, pour en éclipser le mérite, ni pour faire donner à l'un des deux poëtes plutôt qu'à l'autre, le surnom distinctif d'Auteur de Sémiramis. Scipion

n'eût jamais été appelé le *Destructeur de Carthage*, si un autre général aussi célèbre eut renversé avant lui quelque autre ville du même nom.

Mais si le titre qui est à la tête de ce recueil n'en fait pas assez connoître l'Auteur, les pieces de Vers qu'il contient ne permettent pas de douter qu'il ne soit de M. de Voltaire. On est étonné que parmi une foule de noms glorieux que ce grand homme pouvoit se donner, il ait choisi précisément celui qu'il auroit dû prendre le dernier de tous. *L'Auteur de la Henriade, de Zaire ou d'Alzire*, voilà les titres éclatans qui le distingueront toujours des autres poètes ses rivaux ; au lieu qu'il sera confondu pour jamais avec eux, tant qu'il ne s'annoncera que sous celui *d'Auteur de Sémiramis*. Quand on veut désigner un écrivain célèbre par quelques-uns de ses ouvrages, on choisit ordinairement ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Ainsi l'on dira plutôt *l'Auteur de l'Eneide, l'Auteur du Cid*, que *l'Auteur d'Agésilas, l'Auteur des Bucoliques*. Quand Boileau a dit :

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus *l'Auteur du Misanthrope*.

La raison demandoit encore plus que la rime, qu'il choisit cette dernière pièce plutôt qu'un autre.

Mais n'y auroit-il pas de la témérité à affurer que M. de Voltaire soit l'éditeur de ce recueil ? On trouve à la vérité des changemens dans quelques-unes des poësies qui avoient déjà été imprimées ; & tout le monde connoît combien ce grand Poëte est attentif à perfectionner ses ouvrages , & à communiquer au public les nouvelles beautés dont il les décore. Cela prouveroit assez que cette petite brochure n'a point paru sans son aveu. Mais d'un autre côté M. de Voltaire se plaint si souvent des éditions furtives que l'on fait de ses ouvrages , qu'on ne sçait ce qu'il faut penser de celle-ci. En attendant que l'avenir nous éclaire , je crois être en droit de supposer qu'il n'y a point eu de part ; puisqu'on trouve encore dans ses Poësies , plusieurs fautes qu'il n'y auroit pas laissées sans doute , si c'étoit lui qui eut présidé à cette nouvelle édition.

sur la Littérature Moderne. 183

Quand je lis, par exemple, d'un
Voluptueux

Qu'il se traîne à souper plein d'un secret
ennui,

Cherchant envain la joie, & fatigué de lui.

je me dis à moi-même : si M. de Voltaire avoit été l'éditeur de cette Brochure, il n'auroit assurément pas laissé dans ce dernier vers une expression aussi imparfaite. Un Auteur est trop jaloux de sa gloire & trop ami *de lui*, pour souffrir de pareils défauts dans ses écrits, surtout après les avoir retouchés. N'auroit-il pas aussi réformé le dernier des vers suivans ?

Leur Trône inébranlable, & leur pompeuse
tête

Résiste en se touchant aux coups de la tem-
pête.

On a violé une des premières règles de la Grammaire pour donner à ce vers la mesure convenable.

Mais si l'on n'a pas fait dans cette nouvelle édition tous les changemens

qu'on pourroit desirer, on en trouve du moins quelques-uns qui font honneur à la délicatesse de M. de Voltaire. On en a retranché de très-beaux vers dont on pouvoit croire que l'idée n'étoit pas de lui.

M. Racine fils, dans une de ses Odes imprimée en 1720, c'est-à-dire, plus de quinze ans avant les *Discours* de notre Poète, avoit dit :

Dans les Palais des Rois un coup d'œil nous
captive,

L'homme y va follement chercher un heu-
reux sort ;

En entrant il le perd ; libre quand il arrive,
Esclave quand il sort.

Voici les vers qui se trouvent dans les éditions précédentes, & qui ne sont point dans celle-ci ; peut-être les a-t-on retranchés, afin que M. de Voltaire ne parut pas avoir copié M. Racine.

La Cour est de Circé le Palais redoutable ;
La fortune y préside ; enchanteresse aimable
Qui des mains des plaisirs préparant son
poison

Sur la Littérature Moderne. 185

Par un filtre invincible affoupi la raison.

Qui la voit est changé. C'est envain qu'on
la brave ,

On est arrivé libre , on se retrouve esclave.

Je suis persuadé que M. de Voltaire dans l'édition complète de ses œuvres qu'il nous a promise tant de fois , & que le public attend avec une impatience digne de cet homme admirable dans presque tous les genres de littérature , n'otera point de ses poésies des beautés véritables , pour en substituer d'autres moins frappantes. Par exemple , dans un de ses discours , pour prouver que Dieu nous a créés libres , il avoit dit :

Comment , sans liberté serions - nous ses
images ?

Que lui reviendrait - il de ses brutes ou-
vrages ?

On ne peut donc lui plaire , on ne peut l'of-
fenser ,

Il n'a rien à punir , rien à récompenser ?

Dans les cieux , sur la terre il n'est plus de
justice ,

Caton est sans vertu , Catilina sans vice.

Caton , Catilina , voilà de grands noms ! Ces hommes connus dans l'univers , l'un par des vertus célèbres , l'autre par des crimes fameux , sont bien propres à donner du poids au raisonnement de M. de Voltaire. Pourquoi donc à ce dernier vers avoir substitué celui-ci ?

Pucelle est sans vertu , Desfontaines sans vice.

Pucelle & Desfontaines sont-ce des noms qui doivent faire plus d'impressions que les premiers ? Ces deux hommes connus en France tout au plus , y ont-ils eu une si grande réputation de vertu ou de sceleratesse , pour qu'on puisse les citer comme ce qu'il y a eu de plus fameux dans l'un & dans l'autre genre ? C'est donc mal-à-propos qu'on vient troubler ici l'ombre tranquille du pauvre Abbé Desfontaines. Qu'il ait fait pendant sa vie des critiques mauvaises , partiales , ameres ; qu'il ait encouru la haine de bien des gens maltraités sans trop de raison , & en particulier celle de M. de Voltaire ; que ce Poète s'en soit vengé alors par plusieurs

Epigrammes sanglantes; à cela je dirai, que si le premier mouvement d'indignation fait dire bien des choses que la raison & l'humanité désapprouvent, il en fait aussi bien excuser. Mais gâter un beau vers par ressentiment contre un ennemi qui n'est plus, c'est pousser trop loin la vengeance, & l'exercer même à ses propres dépens.

Outre les discours en vers, le recueil dont je rends compte renferme encore trois petits ouvrages en prose; sçavoir deux contes, *Memnon & Babouc*, avec un projet sur les *embeliffemens de Paris*.

Memnon veut être sage, & il voit que pour le devenir, il ne s'agit que de renoncer aux femmes, à la bonne chère, au jeu, aux querelles & à la Cour. Quoi de plus aisé? *Memnon* forme donc un matin la résolution de suivre un si beau plan. Mais avant la fin du jour il est trompé & volé par une jolie femme, il s'enivre, il se ruine au jeu, perd un œil dans une dispute, & va se plaindre à la Cour où l'on se moque encore de lui. Que de *Memnons* il y a dans le monde!

Babouc ou le monde comme il va,

offre une peinture ingénieuse & frappante du mélange de bien & de mal qui se trouve dans les sociétés humaines.

Les génies célestes qui i président à l'Empire des Perfes, indignés des excès & des folies de ces peuples, tiennent conseil entre eux, & délibèrent s'ils détruiront cet Empire. Pour se déterminer plus sagement, ils veulent avoir l'avis du Scithe *Babouc*; & *Ituriel* un de leurs Chefs, lui ordonne de se servir de toutes ses lumieres, pour décider d'un événement de cette importance. Babouc doué d'un grand discernement, puisqu'il doit voir plus clair dans cette affaire, que les plus sublimes intelligences, se rend à *Persepolis* capitale de la Perse. Avant que d'y arriver il veut sçavoir le sujet de la guerre qui étoit alors entre ces peuples & les Indiens. Pour cela il passe au milieu de leur Camp, & là il apprend qu'une bagatelle en a été la cause. Il en confidere les effets, & tout lui en paroît affreux. Mais tandis que d'une part l'ambition, l'animosité, les perfides pratiques des Chefs; la cruauté, l'avidité, la brutalité des soldats lui font horreur, de l'au-

tre il voit ces mêmes hommes se distinguer par mille traits de générosité, de grandeur d'ame, & d'humanité. Que prononcera Babouc sur le sort de Persepolis ?

Lorsqu'il y est arrivé, le hazard le conduit dans un Temple. Ah ciel ! tout y choque ses yeux, ses oreilles, son odorat & ses idées. Il opine donc pour la destruction de cette ville. Mais il se transporte dans d'autres Temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & retentissans d'une musique harmonieuse. En parcourant l'intérieur de la ville, il est frappé de la beauté de mille chefs-d'œuvre de l'art en édifices, en Palais, en places publiques ; & Babouc disoit en lui-même, l'Ange Iturriel n'est pas sage de vouloir détruire cette ville superbe.

Mais il change bientôt d'idée ; la galanterie des habitans, les intrigues qu'il découvre, les effets terribles qui en sont presque toujours la suite inévitable, le forcent de convenir que l'Ange fera bien de ruiner tout d'un coup une ville exposée à tant de désastres. Il est fortifié dans cette pensée en considérant que

L'or est le ressort souverain qui fait agir, qui élève, qui rabaisse les Perfes : que tout est venal, jusqu'au droit de juger les peuples, & de mourir pour la patrie. Cependant Babouc trouve toujours de très-bonnes raisons de conserver Persepolis. Il remarque plus d'utilité que de dangers dans les Spectacles ; plus de probité que de mauvaise foi dans le négoce ; & dans les Mages, plus de vertus que de vices.

» Babouc pria à diner quelques
 » Lettrés pour se réjouir. Il en vint
 » deux fois plus qu'il n'en avoit de-
 » mandé, comme les guêpes que le
 » miel attire. Ces parasites se pressoient
 » de manger & de parler. Ils louoient
 » deux sortes de personnes, les morts
 » & eux-mêmes ; & jamais leur con-
 » temporains, excepté le maître de la
 » maison. Si quelqu'un d'eux disoit un
 » bon mot, les autres baissoient les
 » yeux, & se mardoient les levres de
 » douleur de ne l'avoir pas dit. Chacun
 » d'eux briguoit une place de valet, &
 » une réputation de grand homme. Ils
 » se disoient en face des choses in-
 » sultantes qu'ils croyoient des traits
 » d'esprits. Le repas fini, chacun s'en

» alla seul , car il n'y avoit pas dans
» toute la troupe deux hommes qui puf-
» sent se souffrir , ni même se parler ail-
» leurs que chez les riches qui les invi-
» toient à leur table. Babouc jugea qu'il
» n'y auroit pas grand mal , quand cette
» vermine périroit dans la destruction
» générale. »

Mais si parmi les gens de Lettres il trouve des hommes ignorans, vains, grossiers, il en connoît d'autres dont la science, la modestie & la politesse ne lui permettent pas de leur refuser son amitié & son estime. L'impression désagréable que font sur lui les écrits de mauvais goût, l'envie des Auteurs, leur haine mutuelle, leurs perfidies, leurs bassesses, tout cela est bientôt effacé par le plaisir qu'il a de lire d'autres ouvrages dictés par la délicatesse, le sentiment & le génie. Il se réconcilie même avec l'amour, jusqu'au point d'en ressentir lui-même quelques atteintes. Il s'affectionne à une ville dont le peuple est doux, poli, bienfaisant, quoique léger, médisant & plein de vanité. Il craint que Persepolis ne soit condamnée, il craint même le compte qu'il va rendre,

» Voici comme il s'y prit pour rendre
 » ce compte. Il fit faire par le meilleur
 » leur fondeur de la ville , une petite
 » Statue composée de tous les métaux,
 » des terres & des pierres les plus précieuses
 » & les plus viles ; il la porta à
 » Ituriel. Casserez-vous , dit-il , cette
 » jolie Statue , parce que tout n'y est
 » pas or & diamans ? Ituriel entendit à
 » demi mot , il résolut de ne pas même
 » songer à *corriger* Persepolis , & de
 » laisser aller le monde comme il va.
 » Car , dit-il , si tout n'est pas bien ,
 » tout est passable. » Ainsi les Perses
 doivent être fort obligés à Babouc ,
 qui a empêché que l'Ange tutelaire de
 la nation ne fit la plus grossière & la
 plus fâcheuse bevue.

Le contraste continuel qui fait le
 fond de cet ouvrage , est varié , malgré
 la difficulté de ne pas se répéter. Por-
 traits vrais & frappans , peintures vives
 & saillantes , narration légère & en-
 jouée , idées rapprochées avec art ,
 critique insinuée avec finesse , tout ici
 peut faire envisager ce conte comme
le pour & contre de l'humanité mis en
 tableau par l'ingénieux badinage. Peut-
 être

Être M. de Voltaire en eut-il rehaussé le prix , si dans le détail des vices qui regnent dans la société , il eut mis un peu plus de distinction entre les défauts presque inséparables de l'humanité , & les écarts odieux qui la révoltent.

Il me reste à parler des *embelissemens de Paris*. Si Babouc a reformé les idées d'Ituriel , en lui apprenant qu'il ne faut pas détruire le bien , parce qu'il est confondu avec le mal ; M. de Voltaire va lui apprendre à son tour , qu'il ne faut pas non plus laisser subsister le mal , parce qu'il se trouve mêlé avec le bien. Babouc dit à l'Ange : renversez-vous ce Temple superbe , par ce que cet autre est mal entendu , sombre , écrasé ? Détruisez-vous ces fontaines , ces frontispices admirables , parce que ces chefs-d'œuvres mal placés sont cachés par des bâtimens de mauvais goût ? Non , dit Ituriel , il y auroit de la folie à le faire , & je laisserai chaque chose comme elle est. Mais , mon bon Ange , s'écrie M. de Voltaire , y pensez-vous ? Quoi ? parce que la façade du Louvre est admirable , que nous avons deux belles Fontaines , des Quays superbes ,

des Places, des Statues, des Edifices dignes de l'ancienne Rome, vous laissez subsister les viles baraques qui masquent le portail de S. Gervais ? Vous conserverez ces salles de spectacles plus informes, plus mal ordonnées, que la plupart des pièces qu'on y joue ; ces marchés publics qui étalent la malpropreté, répandent l'infection & causent des désordres continuels ? Ange du ciel, vous n'y pensez pas. Conservez Persepolis, à la bonne heure ; mais il faut y faire auparavant *les corrections qui ont parués nécessaires*. Et comment cela ? reprend Ituriel. Comment ? Je vais vous l'apprendre. Il faut substituer des Places magnifiques à nos carrefours irréguliers ; élargir les rues étroites, & découvrir les beaux édifices qui sont cachez, abbatre toutes les Fontaines grossièrement construites, & en élever d'autres dans le grand goût à leur place ; bâtir des Salles de Spectacles où l'on soit placé commodément & sans confusion. Vous me demandez comment on peut faire de Persepolis la première ville du monde, je vous l'apprens. Mais tout cela, dit Ituriel, n'est pas d'une exécution facile, sur

tout s'il faut que les citoyens en fassent les frais. Vous vous trompez, sublime intelligence ; & je vais vous faire voir moi, que rien n'est plus aisé.

D'abord nous avons chez-nous les matériaux & les artistes nécessaires pour ces grandes entreprises. Bien loin que l'Etat perde à ces travaux, il y gagnera incontestablement ; tous les pauvres y seront utilement employés, l'argent circulera davantage, le peuple s'enrichira ; car plus il travaille, plus il est à son aise.

Mais où trouver des fonds, dit encore Ituriel ; car il faut faire des avances considérables, & les particuliers épuisés soutiennent déjà avec peine les charges de l'Etat. Ange de Dieu, vous ne vous rendez pas ? Eh ! quoi ? Les Anglois ont-ils été moins fatigués que nous par les dernières guerres ? Ils ont cependant trouvé moyen d'embellir Londres d'une Place, & de donner un Pont à la Tamise. Rome pauvre & naissante, a construit des souterrains qui furent six cents ans après l'admiration de Rome riche & triomphante. Rome moderne a bâti S. Pierre, ce chef d'œuvre de la magnificence & du goût. Louis XIV.

a dépenſé quatre cens millions qui en feroient aujourd'hui plus de ſept cens, pour bâtir Verſailles, Triannon & Marly. Sommes-nous donc moins riches que Rome naiſſante, que Rome moderne, que Londres épuifée ? Les tems ſont-ils plus fâcheux que ceux de Louis XIV. Ces exemples doivent ſans doute nous encourager ; & puis-que vous voulez ſçavoir abſolument où ſont nos fonds, écoutez-moi, mon Ange, je vais vous le dire.

Conſacrons aux embelliſſemens de notre Capitale, le dixième ſeulement de l'argent qui circule au jeu en perte ou en gain ; n'eſt-il pas vrai qu'on retirera déjà de ce côté là plus de dix millions chaque année ? Ce que vous me dites-là me paroît démontré, reprend Ituriel ; & il ne s'agit plus que d'établir des emplois de Commis aux Académies de Jeu & dans toutes les maiſons particulières, pour faire la levée de ces dix millions. Bon Ange, il me ſemble que vous faites le plaifant ; mais ſuivez moi, & je vous enſeignerai encore d'autres moyens d'avoir de l'argent.

Que tous les Citoyens qui ſont à leur aife donnent peu de choſe de leur ſuper-

flu, il en reviendra des sommes bien plus considérables; & y a-t-il un homme aisé » qui ait le front de dire, je ne veux pas » qu'il m'en coûte cent francs par an » pour l'avantage du public & pour le » mien? S'il y a un homme assez lâche » pour le penser, il ne sera pas assez ef- » fronté pour le dire.

» Que l'Hôtel-de-Ville demande seu- » lement permission de mettre une taxe » modérée & proportionnelle sur les ha- » bitans ou sur les maisons, ou sur les » denrées; que le même Hôtel-de-Ville » emprunte en rentes viagères ou rentes » tournantes, quelques millions qui fe- » ront un fond d'amortissement; qu'elle » fasse une Lotterie bien combinée; » qu'elle employe une somme fixe de » son revenu tous les ans; que les pro- » jets des artistes soient reçus au con- » cours, que l'exécution soit au rabais; » il sera facile de démontrer qu'on peut » en moins de dix ans, faire de Perse- » polis la merveille du monde.

Les Fermiers Généraux qui se sont distingués si souvent par leur désintéressement, leur générosité, leurs largesses, contribueront aussi avec plaisir de

cinq cens mille livres par an à l'embellissement de cette Capitale. Il y en a beaucoup parmi eux , dit M. de Voltaire , qui pensent assez noblement pour le proposer eux-mêmes ; & il y a de très-grandes ames , parmi ceux qu'on soupçonne de n'avoir que des ames interressées. Le gouvernement peut exciter l'émulation de ceux qui s'étant enrichis dans les finances , doivent contribuer à la décoration d'une Ville où ils ont fait fortune. Fasse le ciel , ajoute-t-il en finissant , & ce souhait est biendigne d'un citoyen ardent pour la gloire de sa patrie , & tel que l'Auteur s'est toujours montré ; » fasse le ciel qu'il » se trouve quelque homme assez zelé » pour embrasser de tels projets , d'une » ame assez ferme pour les suivre , d'un » esprit assez éclairé pour les rédiger , » & qui soit assez accrédité pour les » faire réussir. » Pour moi , je pense qu'il n'y a que celui qui les a formés , qui puisse les exécuter parfaitement. Il seroit donc à souhaiter qu'en sa faveur on créât une charge de Sur-Intendant des *Embellissemens de Paris*.

Si on ne le fait point , » si on se con-

» tente d'en parler à table , de faire d'i-
» nutils souhaits, ou peut-être des plai-
» santeries impertinentes , Il faut pleu-
» rer sur les ruines de Jérusalem.

A R T I C L E X I I .

LA VIE

DE PIERRE ARETIN.

Par M. de Boispréaux.

POUR se faire un nom pendant sa
vie , pour vivre après sa mort dans
la mémoire des hommes , ce n'est pas
toujours à des actions glorieuses qu'on
a recours.

Deux chemins différens & presqu'aussi battus
Au Temple de mémoire également condui-
sent ;

Le nom de Pénélope & celui de Titus
Avec ceux de Médée & de Néron s'y lisent ;
Les grands crimes immortalisent
Autant que les grandes vertus.

Voilà la ressource des Attila , des
Erostrates , des Zoïles. Ils veulent vi-
vre , quoiqu'il en coûte , & c'est par

l'horreur publique qu'ils achètent l'immortalité. Chercher à se rendre célèbre parmi ses Contemporains, par des vertus qui méritent de passer à la postérité, rien n'est plus louable. Mais vouloir se faire connoître des siècles avenir par des vices qui deshonnorent dans le tems présent, quoi de plus bas, de plus insensé, de plus odieux ?

C'est par cette méprisable route que Pierre Arétin est parvenu à l'immortalité. Une licence effrenée, une impudence Cinique soutenue d'une imagination vive & fertile en faillies, ont été les ressorts qu'il a fait jouer pour être aussi estimé que les plus grands Poètes, aussi redouté que les plus grands Princes, aussi célèbre que les plus grands hommes. Phénomene unique dans le monde ; sans mérite il subjuga les esprits jusqu'à devenir l'idole de son siècle : sans autres armes que sa plume, il força les Rois mêmes à ramper devant lui.

C'est ce qu'on peut voir par ce qu'il dit lui-même dans quelques-unes de ses Lettres. » Un si grand nombre de gens » viennent me rompre la tête, que les

» marches de mon escalier se cavent
» sous leurs pieds, comme les pavés du
» Capitole l'étoient par les roues des
» chars de triomphe. Les Turcs, les
» Juifs, les Indiens, les François, les
» Allemands, les Espagnols assiégent
» continuellement ma porte, jugez du
» nombre de nos Italiens. Je suis assailli
» de gens de guerre, de Prêtres & de
» Moines. Je suis devenu l'oracle de
» la vérité, & vous avez raison de
» m'appeller le Secrétaire du monde.
» Je suis las d'incommodes, & il me
» prend quelquefois envie de m'aller
» cacher dans le grenier de quelque
» pauvre fille, qui me cédera son gîte
» pour une légère aumône. «

Si le nom d'Arétin a fait du bruit pendant sa vie, il fait aujourd'hui peu d'honneur à sa mémoire. A peine ose-t-on seulement le prononcer, & la pudeur en rougit comme d'une expression indécente. Aussi l'Auteur qui a entrepris d'écrire l'Histoire de ce Poète, dans la crainte de révolter le public, ne manque pas de l'avertir auparavant, que s'il est avantageux de conserver le souvenir des grands hommes, il n'est pas inutile de

démasquer ceux qui en ont imposé par des moyens condamnables. L'exemple des premiers anime à la pratique des vertus, le portrait des autres inspire de l'horreur pour le vice.

D'ailleurs le génie d'Arétin, qui paroît vouloir se reproduire en détail dans notre siècle, a fourni à M. de Boifréaux un nouveau motif de présenter ce monstre sur la scène. Son impudence regne déjà dans les conversations, sa causticité dans les satires à qui on donne le nom de critiques, sa présomption dans les disputes Académiques, son mauvais goût dans les Colléges, & son ignorance dans nos jeunes Poètes.

L'on substitue comme lui le jargon à l'éloquence, les tours forcés aux pensées délicates, & les pointes au sentiment. Quel ouvrage plus utile que celui qui doit faire voir les suites funestes d'un génie qui s'égare, les châtimens deshonorans d'une imagination qui n'a point de frein, & la fragilité d'une réputation qui n'a pour base qu'un faux mérite ? C'est ce que nous offre la Vie de Pierre Arétin surnommé *le Divin* par la flaterie de ses partisans ; *le fléau*

Sur la Littérature Moderne. 203
des Princes par sa propre vanité; le
dernier des hommes par le bon sens &
la pudeur.

Il naquit à Arezzo, ville de Tosca-
ne, sur la fin du XV^{me}. siècle. Son en-
fance fut peu cultivée; il avoue lui-
même qu'il n'a jamais eu de Maîtres
que pour apprendre à lire. Mais si son
ignorance prouve en effet la mauvaise
éducation qu'il a reçue, ses mœurs &
sa religion n'en donnent pas une meil-
leure idée.

Il se fit exiler de sa patrie presqu'au
sortir de l'enfance, par un Sonnet qu'il
composa contre les Indulgences, &
peu de tems après il mit en vers les sei-
ze attitudes lubriques, dessinées par
Jules Romain, & gravées par Marc
Raimondi. Quelle que soit l'impuden-
ce scandaleuse du pinceau ou du burin,
elle est néanmoins beaucoup au-dessous
des expressions obscènes du Poëte.

Ces vers l'ayant obligé de sortir de
Rome, il trouva un azile favorable au-
près de Jean de Médicis. Il se racom-
moda ensuite avec le Pape, & il quitta
son protecteur. Il revint cependant en
Toscane quelques années après, n'ayant

pu obtenir de satisfaction à Rome des mauvais traitemens que des vers satyriques lui avoient attirés.

Mais la mort de Médicis le dégoûta du service des Grands, & il se retira à Venise, pour y vivre dans une plus grande indépendance.

Je ne le suivrai point dans toutes les circonstances de sa vie; je me borne aux traits principaux qui forment le caractère du cœur, de l'esprit & des ouvrages de ce Poëte Cynique.

Ambitieux, il aspirait aux plus éminentes dignités de l'Eglise, & il ne croyoit pas même qu'elle en eût d'assez élevées pour récompenser son mérite. Intéressé, il vendoit ses éloges au poids de l'or, & il se faisoit payer même de tout le mal qu'il ne disoit pas. Voluptueux, il fut dévoré par de honteuses flammes, & ses amours furent également méprisables par le choix des objets, & l'inconstance de ses attachemens. Vindictif, il n'oublia jamais une injure réelle ou prétendue, & elle étoit rarement assez punie à son gré. Prodigue, le luxe, les débauches absorboient en peu de jours les produits considérables de ses basses flatteries.

Plein de lui-même, ce que la crainte, l'adulation & l'ignorance faisoient dire d'avantageux sur son compte, étoit toujours beaucoup au-dessous de ce qu'il osoit lui-même en publier. Sans religion, il n'eut jamais que le masque de l'hypocrisie. Sans honneur, il ne daigna pas même en avoir les apparences. Hardi & insolent à l'égard de ceux qui le redoutoient; craintif & respectueux envers ceux qui sçavoient se faire craindre. Voilà le cœur d'Arétin, voici son esprit.

Il avoit très-peu de ces connoissances qui font un Sçavant. Il n'entendoit pas le Grec, & ne sçavoit presque point de Latin. Pour couvrir son ignorance, il s'affocia à des hommes versés dans les Langues sçavantes; leur érudition suppléoit à son peu de fond; ils fournissoient l'étoffe, dit l'Auteur; Arétin tailloit l'habit. Son ignorance n'étoit cependant pas générale. Les Livres que sa profession de Relieur lui faisoit tomber entre les mains, lui donnerent du goût pour la lecture. Avec de l'esprit & de la mémoire, il fit bientôt de grands progrès. Si donc il ne mérita

pas tous les éloges qu'on lui donna, on peut dire néanmoins que sa réputation ne fut pas sans quelque fondement. Mais il la dut bien plus au mauvais usage qu'il fit de ses talens, qu'à son mérite réel. Quant à sa manière d'écrire, ses Contemporains l'ont trouvé dur & peu naturel dans son stile, outré dans ses pensées, empoulé dans ses expressions, & toujours monté au ton de l'hyperbole. Tous ces reproches sont fondés, dit l'Auteur; on voit par tout dans ses ouvrages » un homme qui » court après l'esprit, qui ne dit rien » comme un autre, qui cherche à se singulariser par un jargon inintelligible, » qui veut rajeunir une pensée usée par » un tour obscur ou précieux, qui personifie ridiculement les choses inanimées, métamorphose l'adjectif en » substantif, répète une phrase par une » inversion désagréable, en sorte qu'un » homme de bon goût ne peut soutenir » l'ennui d'une lecture aussi fastidieuse.

Arétin s'exerça dans plusieurs différens genres d'ouvrages. Son goût pour la Poësie se manifesta d'abord par des épigrammes & des sonnets qui ne sont

remarquables que par la satire la plus effrenée. Il n'en eut jamais quitté le ton, si l'art de médire eût été propre à augmenter ses revenus; mais il fait des ennemis pour l'ordinaire, & rien de plus. Arétin prit donc le parti de louer: ce genre d'écrire est plus lucratif; mais comme il étoit moins conforme à son génie, il y réussissoit fort mal. Ses vers malgré cela ne laissoient pas de lui être très-bien payés par les Princes & les Princeesses qui y étoient célébrés.

Arétin avoit d'abord partagé ses éloges entre Charles-Quint & François Premier, mais la pension que lui fit l'Empereur pour se l'attacher entièrement, décida sa plume, & il ne chanta plus que son bienfaiteur. Voici ce qu'il répondit au Duc d'Atri, qui l'exhortoit à continuer l'égle distribution de son encens.

» Je suis & serai toujours serviteur
» de votre maître. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre;
» Mais je ne vis pas de fumée, & sa
» Majesté n'a pas daigné s'informer si
» je mange. La chaîne qu'elle m'avoit
» promise a été trois ans en chemin; il

» y en a quatre qu'elle ne m'a pas don-
 » né le bon jour. Je suis rangé du côté
 » de celui qui donne sans promettre.
 » François fut long-tems l'Idole de
 » mon cœur. Le feu qui brûloit sur son
 » autel s'est éteint faute d'alimens. «

Arétin donna aussi plusieurs Comédies dont tout le mérite consiste dans quelques faillies caustiques & mordantes. L'art du Théâtre y est totalement négligé. Ce sont des scènes sans intrigue, sans intérêt, le plus souvent même sans liaison; aussi mal dialoguées que désagréables à l'oreille par des vers durs, entortillés, dépouillés de graces, de naturel, d'harmonie.

Arétin composa aussi des Livres de dévotion, car il voulut faire de tout.
 » Mais ce Poète, dit M. de la Mon-
 » nove, n'est supportable, que dans ce
 » qu'il a fait de libre. C'est la chose du
 » monde la plus pitoyable que ses Vies
 » de Sainte Catherine & de Saint Tho-
 » mas d'Aquin, sa Génèse & sa Para-
 » phrase des Pseaumes, soit par les ex-
 » pressions, soit par les pensées. « Aussi
 » ce sont les Dialogues obscènes de cet
 » Auteur qui lui ont fait le plus de répu-

tation. Faut-il s'étonner qu'Arétin se soit surpassé dans cet ouvrage ? Les productions où le cœur est de moitié, sont toujours moins imparfaites que celles où l'esprit fait seul tous les frais. Voici comme Arétin lui-même a fait l'éloge de ses propres Ecrits. Il se feint endormi sur le Parnasse, lorsqu'Apollon lui présente une corbeille pleine de couronnes. » Je te donne, lui dit le
» Dieu, celle de Rue, pour les discours
» aigus que tu mets dans la bouche de
» tes Courtisannes; celle d'Orties, hon-
» nora tes satyres piquantes contre
» les Prêtres. Cette autre de mille cou-
» leurs, est le prix de tes agréables Co-
» médies. Cette quatrième, composée
» d'épines, appartient à tes Livres
» pieux; le cyprès consacra les noms
» que tu as dévoués à la mort; l'olive
» est dûe à ces exhortations touchantes
» qui ont établi la paix entre les grands
» Princes; le laurier couronnera tes
» Poësies héroïques & tendres; enfin
» celle de chêne est donnée au courage
» avec lequel tu as terrassé l'avarice. «
Tel est cet homme singulier dont
M. de Boispréaux vient de donner

l'Histoire au Public. Je doute qu'elle fasse l'heureux effet que l'Auteur en espere. Il est vrai qu'il fait connoître ce cynique fameux ; mais n'est-il pas à craindre que l'espérance de la même célébrité n'engage quelques talens médiocres à suivre la même route ? En seront-ils détournés par les traitemens humilians qui ont été si souvent la juste récompense des satyres & des écrits licentieux d'Arétin ? Nous sçavons que quelques-uns de nos Auteurs célèbres ont éprouvés de nos jours les mêmes châtimens, voyons-nous que cela ait beaucoup intimidé les autres ; & n'est-on pas encore inondé de toutes parts de ces ouvrages scandaleux qui ne respirent que l'impiété & le libertinage ?

Quoiqu'il en soit , si M. de Boispréaux n'arrive point au but qu'il s'est proposé, ce n'est pas faute d'avoir pris de sages moyens pour y parvenir. On sent l'honnête homme dans la maniere dont il expose ce qui peut être favorable à Arétin. S'il est forcé de donner quelques louanges à certains endroits de ses Ecrits , c'est toujours avec des ménagemens qui ne peuvent manquer

Sur la Littérature Moderne. 211
de détruire toutes les mauvaises impressions que les éloges pourroient produire.

Le détail dans lequel l'Auteur est entré au sujet des Ouvrages d'Arétin, est fort intéressant pour les gens de Lettres, & marque un critique plein de discernement & de justesse. Mais il auroit pu se passer de rapporter toutes les autorités dont il a étayé son Histoire. Ces citations, aussi nombreuses qu'inutiles, fatiguent le Lecteur sans la moindre nécessité. On l'auroit cru sur sa parole, sans ce grand étalage de chiffres dont il a criblé sa narration, & parsemé toutes les marges de son Livre.

Je finirai cet article par une Lettre qu'on vient de m'envoyer, & qu'on me prie d'insérer dans ces feuilles; elle traite d'une matière qui n'est point à la portée de tout le monde; il s'agit de la *quadrature du cercle*. Quoi de plus propre à donner de la célébrité à ces *Observations*, si elles avoient le bonheur d'annoncer au Public la solution de ce fameux Problème?

L E T T R E

De M. COMBES à l'Auteur des
*Observations sur la Littérature
Moderne.*

C'E n'est pas sans quelque raison, Monsieur, que l'on se prévient contre certaines Recherches & que l'on en croit le succès impossible. Il suffit pour autoriser cette présomption, que ces Recherches aient été essayées en vain par des hommes fameux, & dans tous les tems. Par-là le préjugé paroît légitime; & en effet il est en quelque sorte justifié; du moins aussi long-tems qu'on ne lui oppose pas l'évidence; peut-être même seroit-on tenté de se refuser à cette évidence si elle n'étoit présentée dans des Ecrits accrédités. Souffrez donc, Monsieur, que je publie dans vos Feuilles une de ces découvertes vainement tentées jusqu'ici. Il s'agit d'annoncer la solution du Problème de la *Quadrature du cercle*. J'ose espérer que vous voudrez bien me rendre ce service; je le regarde

comme un moyen sûr d'être lu sans prévention, & d'apprendre le jugement du Public sur ma Démonstration. La voici; je commence par établir la question.

La quadrature du cercle consiste à être démontrée possible, ou impossible.

Pour démontrer la possibilité, il faut déterminer le rapport de la circonférence au diamètre; ou bien il faut donner une méthode Géométrique de faire un quarré égal à un cercle.

Pour démontrer l'impossibilité, il faut démontrer; 1^o que le rapport de la circonférence au diamètre est inexprimable en nombres; 2^o qu'on ne peut point donner une méthode Géométrique de faire un Quarré égal à un cercle. Je dis que la quadrature du cercle est impossible.

D E M O N S T R A T I O N

de la premiere Partie.

Soit $2d$ le diamètre du cercle. L'équation au cercle est $yy = dd - xx$. Chaque ordonnée est donc exprimée par $y = \sqrt{dd - xx}$, enforte que $\sqrt{dd - xx}$ est l'expression de chaque ordonnée.

Il est question de sommer toutes les ordonnées pour avoir l'aire du cercle;

or l'on voit que si l'on suppose que $2d$ exprime un nombre quelconque, on aura nécessairement beaucoup de $\sqrt{\quad}$, & c'est une chose évidente que $\sqrt{a} + \sqrt{d} + \sqrt{f} + \sqrt{g} + \sqrt{\quad}$; & c. ne sçauroit être sommée, du moins lorsque $\sqrt{a} + \sqrt{d} + \sqrt{f} + \sqrt{g} + \sqrt{\quad}$; & c. ne fait qu'un nombre quelconque de $\sqrt{\quad}$.

Ainsi quelque nombre que représente $2d$, toutes les ordonnées fussent-elles des $\sqrt{\quad}$ comme cela arrive quelquefois, encore dans ce cas auroit-on à sommer un nombre de $\sqrt{\quad}$, sçavoir le nombre $2d$; & à plus forte raison en a-t-on un nombre à sommer lorsque quelques-unes sont commensurables. Mais un nombre de $\sqrt{\quad}$ est incommensurable : donc quelque nombre que représente le diamètre du cercle, l'aire de ce cercle sera inexprimable en nombres : donc la circonférence & le diamètre du cercle sont incommensurables : donc l'aire du cercle & celle du quarré circonscrit sont incommensurables. C. Q. F. D.

DEMONSTRATION de la seconde Partie.

Par la première partie de ma démonstration, l'expression la plus simple de la circonférence par rapport au diamètre, est $\sqrt{2d^2}$.

L'expression la plus simple du rapport de la circonférence au diamètre, est

$$\sqrt{\frac{2d^2}{2d}}$$

Il est question ici de déterminer géométriquement les deux inconnus y & z , & cela est impossible; par le principe, *Que l'on ne peut parvenir à déterminer l'inconnu, que par ses rapports connus avec le connu.* Or il n'y a ici de rapport connu entre le connu & l'inconnu, que celui-ci seul; sçavoir, qu'ils sont incommensurables. Avec cette connoissance seule, il est aussi impossible de déterminer les deux inconnues, qu'il est impossible de déterminer x par rapport à a , avec cette seule connoissance que $x > a$.

Puisqu'il est donc impossible dans l'expression $\sqrt{\frac{2d^2}{2d}}$ de déterminer les deux inconnues. Donc l'expression la plus simple & la plus entière de la quadrature du cercle ne peut être exprimée géométriquement. Donc la quadrature géométrique du cercle est impossible. Ce qu'il falloit démontrer.

De la première partie de ma démonstration, il s'ensuit encore non-seulement que la quadrature du cercle est

géométriquement impossible, faute d'avoir assez de rapports connus avec l'inconnu, pour déterminer les inconnues, comme je le démontre dans la seconde partie; mais il s'ensuit de plus une chose tout-à-fait incroyable; sçavoir, *qu'une ligne droite, égale à une circonférence, est une ligne purement imaginaire, impossible.*

Je ne croirois pas répondre aux intentions de M. Combes, si je me permettois des réflexions détaillées sur la démonstration de sa découverte. Le Public a qui il la propose, est son seul juge competent. Je dirai seulement que la voie qu'il employe pour démontrer l'incommensurabilité en nombres de l'aire du cercle, est si frappante & si simple, qu'il est étonnant que personne ne l'ait rencontrée. La seconde partie de sa démonstration ne me frappe pas avec la même évidence; je ne vois pas nettement que l'incommensurabilité en nombres de l'aire du cercle, démontre impossible la construction géométrique d'un quarré égal à un cercle. Le Public plus éclairé que moi, en jugera peut-être autrement.

OBSERVATIONS
 SUR LA LITTERATURE
 MODERNE.

ARTICLE XIII.

ŒUVRES MESLÉES

De M. De la Cour.

LA Critique, pour être juste, doit sans doute, apprécier les Ouvrages, sans aucun égard à ceux qui en sont les Auteurs ; mais on ne doit pas toujours apprécier le mérite personnel des Auteurs par la Critique de leurs Ouvrages. Les uns ont dû employer tout leur tems à perfectionner leurs productions ; c'étoit-là leur grand , leur unique objet : ils s'y devoient donc tout entiers, & l'on est toujours en droit de juger qu'ils ont

Tome II.

K

mis en jeu tous les ressorts de leur génie, pour remplir leur obligation à cet égard. Les autres redevables à la société des plus précieux momens de leur vie, livrés aux fonctions pénibles d'un poste assujettissant, ou engagés par leur état, ou même par leur sexe, dans des distractions continuelles, n'ont pû donner à la perfection de leurs écrits, que des momens dérobés aux plaisirs, & souvent troublés par des occupations indispensables. On peut regarder les Œuvres de ceux-ci, quelque admirables qu'on les suppose, comme des ébauches auxquelles, avec plus de tems, on eût ajouté de plus grandes perfections: on doit au contraire envisager les productions des premiers, malgré toutes les fautes qu'on y apperçoit, comme des pièces finies avec toute l'application & tout l'art dont ils sont capables. Il ne faut donc pas confondre toujours le mérite d'un Auteur avec celui de ses Ouvrages. *Didon & les Amazonnes* pourroient être beaucoup au-dessous d'*Electre & de Zaire*, sans que M. Crébillon fût nécessairement au-dessus de M. le Franc, & M. de Voltaire supé-

rieur à Madame du Boccage. Les uns sont Auteurs de profession, c'est leur état ; il est donc naturel de croire, qu'ils ont employé tout leur tems à polir leurs écrits. Les autres n'écrivent que pour leur amusement, pour leur plaisir ; par caprice même, si l'on veut ; & l'on doit supposer que des occupations plus essentielles ne leur ont pas permis de mettre la dernière main à leurs ouvrages.

Appliquons ceci aux *Œuvres mêlées* dont je rends compte. L'Auteur est Conseiller au Parlement de Bourgogne ; obligé par son état à s'appliquer à l'étude des Loix plus particulièrement qu'à celle des Lettres. On ne lui fera pas un crime d'avoir préféré la qualité de Juge éclairé à la gloire d'être regardé comme un Ecrivain sans défauts ; & d'avoir donné à la discussion des affaires litigieuses, les momens qu'il auroit pû employer à perfectionner ses écrits. Aussi M. de la Cour ne disconvient pas que ses ouvrages peuvent donner prise à la critique ; mais autant il est disposé à recevoir celle qui sera dictée par la politesse & le bon goût, autant

méprise-t'il les traits lâches & envenimés des Zoiles auxquels il adresse ces Vers.

De même qu'un Dogue tranquille
 Entendant japper des Roquets ,
 Méprise la troupe futile ,
 Et s'occupe d'autres objets :
 Je dois , Philosophe stoïque ,
 De votre maussade critique ,
 Ne point m'occuper aujourd'hui ;
 Aboyés ; vos lâches injures
 Ne sont que de foibles morsures ,
 Et ne respirent que l'ennui.

Je ne prétends pas donner ces Vers comme "un modèle d'Epigramme. Les Poësies qui forment la partie la moins considérable de ce volume , sont aussi celle où la Critique pourroit user davantage de ses droits. On y trouve quelques fautes de versification , comme on peut le remarquer dans le dernier de ces deux vers :

Reçois cette Epitre 'nouvelle
 Dictée par la volupté.

Quelques vices de langage ; comme dans ceux - ci :

Qui dans leurs cœurs n'élevent des autels
Qu'à la grandeur *ou* la richesse.

Il y avoit probablement dans le manuscrit :

Qu'à la grandeur , à la richesse.

Ce n'est donc qu'une faute d'impression. Mais *richesse* au singulier n'est guère usité. Je doute que dans cet endroit-ci il puisse se dire.

Ces Poësies roulent sur la Galanterie , la Morale & la Littérature. Tantôt c'est une mere qui exhorte sa fille à fuir l'Amour ;

Fuyez cet Amant suborneur ;
A Nannette disoit Sémire ;
Le plus tendre n'est qu'un trompeur
Qui ne cherche qu'à vous séduire
Quand il demande votre cœur.
Cependant , répond la Bergere ,
Vous en eûtes jadis , ma mere ;
Plus d'un Berger vous fit la cour.
J'étois folle alors ; je suis sage ,
K iij

Je sçais les dangers de l'Amour ;
 Il faut donc attendre que l'âge
 M'ait donné le même avantage ;
 Et me rende sage à mon tour.

Tantôt c'est un Pilosophe qui prend
 aisément son parti sur tous les événe-
 mens de la vie.

Plus Philosophe que sensible ;
 J'aime tout , & je n'aime rien ;
 Dès qu'une chose est impossible ,
 A mes yeux ce n'est plus un bien.

Irai-je en mon esprit forger mille chimeres ;
 Sur des événemens que je ne puis changer ;
 Si les destins nous sont contraires ,
 Braver leurs coups , c'est s'en venger.

D'autres fois , c'est un homme de Let-
 tres qui apprécie les différens ouvrages ,
 & qui marque aux Auteurs la place
 qu'ils occuperont au Temple de Mé-
 moire.

Racine & l'ainé des Corneilles
 Acquirent l'immortalité.

A leurs rares talens ; à leurs illustres veilles
 Le Théâtre François a dû sa majesté.

L'un sublime nous fait entendre
Les plus beaux sentimens du cœur ;
Et l'autre plus doux , plus flatteur ,
Ce que l'Amour a de plus tendre.

Voltaire , Crébillon , *Gresset* ,
Aspirant à la même gloire ,
Au bas de ce couple *parfait*

Doivent être placés au Temple de mémoire.

Comme il y a apparence que ce n'est que pour la rime qu'on a mis le nom de M. *Gresset* à côté de ceux de MM. Crébillon & Voltaire , je crois devoir avertir ici que cette rime n'est pas assez riche. Dans l'art des Corneilles & des Racines , *Gresset* ne rime point du tout avec *parfait*.

Quoi qu'il y ait d'assez bons endroits dans les poësies de M. de la Cour , en général cependant elles sont un peu négligées. Le style en est lâche & peu châtié , les vers souvent embarrassés & contraints ; mais le sentiment , les pensées , la critique & les caractères dédommagent en quelque manière , de ce qui manque à la versification.

Les *Pensées Philologiques* forment la première Partie de ces *Œuvres*. Les

unes ont pour objet la Religion & les Mœurs ; les autres la Littérature , la Critique & l'Histoire. L'Auteur n'a cependant pas réuni sous le même point de vûe celles qui sont analogues : ce sont des Réflexions ou de petites Dissertations détachées , qui promènent successivement l'esprit sur différens sujets.

Parmi ces pensées il y en a de vraies & de fausses , de neuves & de rebattues , de distinguées & de communes. J'en prendrai quelques-unes au hazard ; le Public les placera dans la classe qui leur convient , & par elles , il jugera de toutes les autres.

» Si le vice & la vertu dépendoient
 » uniquement des préjugés de l'en-
 » fance & de l'éducation , nous de-
 » vrions toutes nos pensées à la façon
 » dont nous aurions été élevés ; nous
 » ne serions pas maîtres de nos senti-
 » mens , & nous ne mériterions ni ré-
 » compenses , ni punitions.

» Un Prince dédia un Temple au
 » Dieu inconnu ; cette définition est
 » belle , & convient à l'être suprême.

» Sil n'y avoit qu'une Religion , je

» n'hésiterois pas à la suivre ; ce seroit
» une marque que Dieu l'auroit gra-
» vée dans le cœur de l'homme : mais
» puisqu'il y en a mille , je suis en droit
» de douter qu'il y en ait une de vé-
» ritable.

Ce raisonnement ne vaut pas mieux que celui-ci : Si on n'avoit jamais adoré qu'un seul Dieu , je n'hésiterois pas à le reconnoître ; mais puisqu'on en a adoré mille , je suis en droit de douter qu'il y en ait un de véritable.

» Se donner la mort est un crime se-
» lon la Religion ; je ne crois pas que
» c'en soit un selon la Loi naturelle.

L'Auteur fonde son opinion sur ce que le Suicide est approuvé dans certaines circonstances. Il cite les Héros de l'Histoire ou de la Fable qui se sont dévoués à la mort pour sauver la Patrie ; des Vierges Chrétiennes qui ont mieux aimé se faire mourir elles-mêmes , que de se voir prostituées. Ces exemples prouvent seulement qu'en certaines occasions la Loi naturelle peut souffrir quelque exception.

» L'homme sage n'est autre chose
» qu'un prudent voyageur. Celui-ci ne

» précipite point sa course, il évite les
 » mauvais pas, il préfère le sentier au
 » chemin trop frayé, il s'arrête à la vûe
 » du danger, il se presse quand il pré-
 » voit l'orage, & s'enveloppe dans son
 » manteau quand il prévoit la pluie.

Cette allégorie est juste, simple, naturelle ; c'est dommage que la dernière idée ne soit pas un peu plus noble. Les parties de la Littérature qui ont fourni des Réflexions à M. de la Cour, sont principalement les Romans & l'Histoire. L'Auteur donne un abrégé succinct de l'origine & du progrès des Romans, avec les noms & les caractères des principaux Ecrivains qui se sont distingués en ce genre. Voici ce qu'il dit des trois plus illustres Romanciers de notre tems.

» Marivaux & Prevost sont aujourd'hui les Auteurs Romanciers les plus
 » en vogue. Le premier, scrutateur du
 » cœur des petites gens, & possédant
 » à fond leur jargon, seme beaucoup
 » d'esprit parmi beaucoup de puérités.
 » Le second, né d'un caractère Anglois, fait couler le sang à chaque
 » page. Il effraye, il attriste, & cepen-

» dant il se fait lire avec plaisir , par
» la pureté & la beauté de son style.
» Crébillon fils est l'inventeur d'une
» nouvelle espèce de Romans , où la
» vraisemblance est encore plus choquée
» que dans les anciens. Ce sont les Fées
» qui font tout mouvoir ; ce sont les So-
» phas qui parlent. La légèreté du style ,
» & les aventures de quelques femmes
» qu'on a crû y reconnoître , les ont
» fait lire avec avidité ; le manque de
» bon sens les fera tomber dans l'oubli.
» S'il avoit fini les égaremens du cœur
» & de l'esprit , il auroit fait un chef-
» d'œuvre dans le goût du siècle.

M. Rollin est de tous les Histo-
riens François , celui que l'Auteur sem-
ble estimer le plus. Il ne lui trouve de
défauts que ceux qu'il ne pouvoit éviter
dans son état.

» Déplacez M. Rollin du poste qu'il
» occupoit à l'Université , vous lui ôte-
» rez la manie de tout rapporter à la
» Religion ; vous le mettrez dans le
» cas d'abréger ses réflexions , & de
» couvrir d'un voile moins épais la
» vérité des faits qui blessent la pu-
» deur ; alors M. Rollin sera le plus vé-

» ridicule & le plus accompli des Hi-
» storiens.

Dans le premier Tome de ces Feuilles , Article XII. & dans l'Article IX. de ce second Volume , j'ai dit ce que je pensois des Ouvrages Historiques de M. Rollin. Mon sentiment ne se trouve point conforme à celui de M. de la Cour. Je ne puis souscrire à son jugement sans me contredire moi-même. Je suis d'ailleurs si éloigné de penser que M. Rollin soit » le seul Historien » François que nous puissions comparer » à Thucidide , à Xenophon , à Tite- » Live & à Saluste » que je craindrois même de l'égalier aux Vertot , aux d'Orléans , aux Fleury & aux Daniel.

On trouve dans le Livre de M. de la Cour des avis à un jeune homme qui entre dans le monde , dans le goût de ceux de Madame Lambert. C'est le même fond ; mais il y a plus de finesse , de légéreté , de goût dans ces derniers.

Quoique le ton sérieux soit le ton qui domine dans l'Ouvrage dont je rends compte , l'Auteur ne laisse pas néanmoins de s'égayer quelquefois.
» J'aimerois mieux , dit-il , que ma

» femme aimât un Capucin qu'un Pe-
» tit-Maître. Je regarderois la première
» passion comme l'effet d'une destinée
» inévitable ; la seconde est la marque
» d'un goût dépravé.

Dans un autre endroit il dit: » Les Ro-
» mains de nos jours, les Vénitiens auto-
» risent, protègent, nourrissent entretien-
» nent des femmes, dont l'unique métier
» est de soulager les besoins de tous les
» hommes ; & la raison de cette condui-
» te est sensible : ne voulant point qu'on
» approche de leurs femmes , ils en fa-
» crifient d'autres à la volupté. Les
» François qui n'empêchent pas qu'on
» n'aime leurs femmes , ne veulent point
» qu'on s'amuse avec les Courtisannes ,
» & les enferment.

Les petits traits historiques que l'Au-
teur a répandus dans ses Oeuvres , sont
choisis avec goût , rendus d'une ma-
nière intéressante , & le plus souvent
accompagnés d'une pensée ingénieuse.
Les caractères des Princes de la troi-
sième race de nos Rois , sont tracés
avec autant de précision que de jus-
tesse ; & les recherches sur l'origine
de la noblesse chez les différentes na-

230 *Observations*
tions , & en particulier chez les Romains , sont très-curieuses. Il y a aussi un morceau sur le Gouvernement de ces Peuples , qui fait honneur au discernement de l'Auteur , & qu'on peut encore lire , même après avoir vu ce qu'a dit sur le même sujet M. de Saint-Evremond. Enfin l'ouvrage entier décèle un homme d'esprit & de goût , un Critique judicieux dans la plupart de ses jugemens , un Citoyen zélé de la République Littéraire , un Philosophe même , jusque dans ses Poësies , où communément on se dispense assez de l'être.

ARTICLE XIV.

LE COMEDIEN ,

Par M. Remond de Sainte Albine.

L'ART DU THEATRE ,

Par M. Riccoboni.

LE P. Catrou avoit fait une Histoire Romaine ; M. Rollin en a commencé une autre après lui ; personne n'y

à trouvé à redire. M. Nicole avoit composé des Essais de Morale ; M. l'Abbé Trublet s'est exercé sur le même sujet , on ne lui en a point fait un crime. Nous avons plusieurs Historiens de la Bible avant celle du P. Berruyer, a-t-on trouvé mauvais que celui-ci nous en donnât une nouvelle ? S'est-on plaint du Pere Daniel , lorsqu'il publia son Histoire de France après celle de Mezerai ? M. le Président Hainaut devoit-il supprimer son excellente Chronologie , parce que d'autres avant lui avoient fait des Abrégés ? Nous avons un Cours de Sciences du P. Buffier ; M. l'Abbé le Batteux vient de nous donner un Cours de Belles-Lettres , qui est la même chose : il prépare une Traduction nouvelle d'Horace , après celle de Tarteron , de Dacier , de Sanadon. Personne ne crie cependant , personne ne se plaint , personne ne gronde. M. de Voltaire veut faire paroître une nouvelle Sémiramis , un nouveau Catilina , une nouvelle Electre ; & tout Paris en murmure. Quelle Loy émanée du Parnasse lui défend donc , à lui seul , de marcher sur les Traces de ceux qui l'ont pré-

cédé ? Quoi ! le plus grand homme de
 la Littérature ne jouira pas d'un avanta-
 ge qu'on ne refuse pas aux plus petits
 Ecrivains ! Ce qui passera dans un autre
 pour une émulation louable , sera regar-
 dé dans M. de Voltaire comme une basse
 jalousie, comme une envie d'effacer le
 mérite d'un Rival ! Pourquoi cette dis-
 tinction odieuse ? Ne cessera-t-on ja-
 mais de prêter des intentions aux Au-
 teurs ? Ne trouve-t-on pas assez à re-
 prendre dans leurs ouvrages , sans cher-
 cher encore dans les motifs qui les font
 agir, une nouvelle matière à la critique ?
 Pour moi , laissant à part les raisons par-
 ticulières que peut avoir un Ecrivain ,
 lorsqu'il travaille sur une matière qui a
 déjà été traitée , je n'examinerai point
 pourquoi M. Riccoboni nous a donné
l'Art du Théâtre , malgré tout ce que
 M. Remond de Sainte Albine avoit dit
 avant lui sur le même sujet. Je me bor-
 nerai donc précisément à faire remar-
 quer ce que son livre a de commun avec
 celui de M. Rémond , & ce que *l'Art
 du Théâtre* ajoute au *Comédien*.

L'Acteur Italien semble insinuer d'a-
 bord , que ce qui l'a déterminé à faire

paraître son ouvrage , c'est qu'avant lui , » personne ne s'étoit encore donné » la peine d'écrire les vrais principes de » son Art ; que les Comédiens eux-mêmes étoient obligés de passer la vie à » développer chez eux , à force de pratique , des règles qu'il auroit fallu savoir avant que de commencer.

En vérité il est bien étonnant que la première édition du Livre de M. Rémond ait été entièrement épuisée , sans que ceux pour qui il avoit été fait principalement , ayent jamais eû la facilité de le lire ! que dis-je ? sans qu'ils ayent sçû seulement que l'Auteur *s'étoit donné la peine d'écrire les vrais principes de leur Art.* C'est pour les tirer de leur ignorance , que je leur apprens aujourd'hui , qu'avant M. Riccoboni , M. Rémond avoit déjà fait un excellent Traité de l'Art du Théâtre, intitulé , *Le Comédien* , dont on vient de donner une seconde édition beaucoup plus parfaite que la première. M. Riccoboni assurément ne l'ignoroit pas , puisqu'il le critique dans quelques endroits de son ouvrage. Pourquoi donc veut-il nous faire entendre , que personne avant lui n'a-

voit travaillé sur cette matière ? Est-ce parce que le Livre de M. Rémond ne porte pas le même titre que le sien ? J'aurois autant que l'on me dit qu'*Oreste & Rome sauvée* ne sont pas les mêmes sujets que ceux d'*Electre & de Catilina*, parce qu'on a jugé à propos de leur donner un autre titre.

Pour atteindre au but que M. Rémond se propose, qui est de former de bons Acteurs & d'excellentes Actrices, il n'oublie aucune des qualités qui peuvent faire un Comédien parfait. Il montre d'abord que la nature & l'art doivent y concourir nécessairement : la nature, en donnant aux Acteurs un esprit juste, une mémoire heureuse, un cœur susceptible de différentes impressions, une voix étendue & flexible, un extérieur enfin qui ne se fasse jamais remarquer par aucun défaut trop apparent. L'art doit aussi contribuer à la perfection du Comédien. Il faut que dans sa personne tout fasse une illusion agréable : que son visage paroisse emû sans grimace ; que son geste soit naturel, malgré la force de l'expression ; ses attitudes aisées, quoique dans des situations très-géner-

tes ; son jeu varié , sans changer de caractère ; enfin , sans jamais se répéter , il faut qu'il paroisse toujours le même.

* Il faut bien des talens pour se voir applaudie.

• M.
Boissy.

C'est peu que d'avoir des appas ;
Le Théâtre demande une fille accomplie ;
Il faut à la figure , il faut à la beauté ,
Allier la noblesse avec la liberté.
Posséder à la fois , mémoire , intelligence ;
Voix , geste , sentiment , grace , gout ,
vérité ,

Don des larmes , vivacité ;
L'éloquence des yeux , & celle du silence ;
Il est encore un don pour moi plus souhaité ,

C'est ce je ne sçais quoi , qui plaît sans qu'on
y pense ,

Plus puissant sur les cœurs que toute la
Science.

Toutes ces qualités sont nécessaires aux Comédiens en général ; mais il y a certains rôles auxquels quelques-unes d'elles conviennent plus particulièrement. Un amant doit avoir le cœur tendre & la figure agréable ; un héros , les

sentimens élevés & la taille imposante ; une foubrette , l'esprit rusé & l'air malin ; un valet , l'ame intrigante & le corps souple. Il faut outre cela , de la gayeté , pour jouer dans le comique ; de l'élévation , pour représenter dans la Tragédie. Ici le rôle d'amant exige des sentimens plus tendres , plus vifs , plus touchants que dans la Comédie. Dans l'une il doit intéresser seulement ; dans l'autre , il doit émouvoir , attendrir , faire couler des larmes.

C'est principalement dans la seconde partie de cet ouvrage , qu'on s'apperçoit que l'Auteur possède à fond tout ce qui a rapport à l'action Théâtrale. Cette matiere est plus difficile à traiter , & moins agréable au Lecteur que la premiere , parce qu'elle est plus abstraite : mais elle n'en est malgré cela , ni moins utile , ni moins curieuse. Je voudrois seulement que M. Rémond se fut un peu plus appliqué à se rendre clair & sensible ; qu'il eût employé une façon de parler plus à la portée de tout le monde. Il n'avoit qu'à supprimer quelques termes qui ne présentent pas des idées assez distinctes, & donner une tour-

ture plus intelligible , à l'exposition de ses principes. On en jugera par la manière dont il commence cette seconde partie.

» La perfection que nous desirons le
» plus dans la représentation , est ce
» qu'au Théâtre on nomme *vérité*. On
» entend par ce mot le concours des
» apparences qui peuvent servir à trom-
» per les Spectateurs. Elles se divisent
» en deux classes ; le jeu des Acteurs
» produit les unes ; les autres sont étran-
» gères à ce jeu , & elles font l'effet de
» certaines modifications , qui se trou-
» vent dans le Comédien ; où nous les
» devons au travestissement qu'il em-
» prunte , & à la décoration de l'endroit
» où il joue. Les apparences du premier
» genre consistent dans l'observation
» parfaite des convenances &c. »

On entend bien que l'Auteur veut dire , que la vérité théâtrale consiste à donner un air de réalité à des choses qui ne sont qu'imaginaires ; que pour cela il faut que l'Acteur prenne le ton, l'air, les manières des personnes qu'il représente ; que sa figure , son âge , ses habits , le lieu même de la Scène ; que tout enfin

doit être parfaitement assorti au caractère des personnages , au tems où ils ont vécu , & au lieu où l'on suppose que s'est passée l'action qu'on nous retrace.

M. Rémond distingue la vérité d'action & la vérité de récitation. La première caractérise le personnage par le *jeu des traits* , l'attitude , le maintien & le geste. L'autre consiste à conformer sa voix & ses tons aux différens rôles qu'on a à jouer , aux différentes positions où l'on se trouve. Un Acteur comique doit parler sur la Scène comme il feroit hors du Théâtre , s'il se trouvoit dans la situation de son personnage. L'Acteur tragique , quoiqu'obligé de réciter naturellement , doit cependant , pour l'ordinaire , donner à sa diction ce ton de majesté si digne du Cothurne. En un mot , on doit parler dans la Comédie , & dans la Tragédie il faut déclamer.

Mais par *déclamation* , l'Auteur n'entend pas cette récitation empoulée , ce chant aussi déraisonnable que monotone , si commun avant Baron & Mademoiselle le Couvreur , plus rare de nos jours , sans être cependant encore entièrement banni du Théâtre.

Les obstacles qui nuisent à la *vérité de récitation*, sont la monotonie, une voix peu naturelle ou mal ménagée, un goût trop décidé pour certaine manière de jouer, comme l'affectation de mettre partout du tendre ou du véhément; enfin le défaut de mémoire, qui ne présente jamais à tems & les paroles que l'on a à dire, & le rôle même des Interlocuteurs. Telles sont les causes générales des fautes que l'on remarque dans la récitation de certains Acteurs.

Une autre partie de la perfection de l'art d'un Comédien consiste aussi à préparer, à *grader* les grands mouvemens; à *nuer* les passages de l'un à l'autre; à *charger* son rôle à propos, c'est-à-dire, dans les circonstances seulement où la nature du personnage & les situations l'exigent.

Il est des connoisseurs délicats qui ne seroient pas entièrement satisfaits, s'ils ne remarquoient encore dans le jeu de l'Acteur certaines *finesses* qui contribuent aussi beaucoup à la vérité de l'action: comme de marquer un trait trop légèrement tracé par le Poëte, ou d'adoucir les touches trop fortes de son

pinceau : de corriger ce qu'il y a de trop dans le Dialogue, ou de suppléer à ce qui peut y manquer ; & d'annoncer par un geste, un repos, un certain ton, le sentiment, la pensée, le mouvement qui doivent suivre.

* La * Le vers le plus sonore & le plus cadencé,
 Strange. Perd ce qu'il y a de beau, s'il est mal prononcé.

Il faut qu'un bon Acteur, pour faire des merveilles,

Ajuste ses récits au gout de nos oreilles.

Que son geste sans force, & sa tremblante voix,

Passent légèrement sur les foibles endroits ;

Et poussant un beau vers jusqu'aux dernières loges,

Il semble *rajeunir* au bruit de ses éloges.

Voilà par quel secret un Acteur excellent
 Fait admirer des vers qu'on liroit en baillant ;

Au lieu que tous les jours des Acteurs misérables

Font bailler le public aux endroits admirables.

De ces traits généraux qui conviennent également à la Comédie & à la Tragédie, l'Auteur passe aux fines qui sont propres à chaque genre en particulier. Il parle ensuite des jeux de Théâtre, de la variété, des graces dont l'action théâtrale est susceptible.

Quoique le mécanisme de l'art du Comédien ne soit pas l'objet principal de l'ouvrage de M. Rémond, il n'oublie cependant pas ce qui regarde l'articulation, les suspensions, la modulation de la voix, & les proportions du geste. Il est vrai qu'il ne s'étend pas beaucoup là-dessus; mais ce n'étoit pas là non plus ce qu'il y avoit de plus essentiel dans son sujet. Je crois même qu'il eût été indécemment, dans un ouvrage aussi noblement écrit; d'établir des règles pour apprendre aux Acteurs

- » à se redresser & à ne point contraindre
- » leurs épaules, à porter leurs mains
- » à la hauteur du coude, & à ne point étendre leurs doigts; à ne point
- » plier de la ceinture en tenant l'estomac & la poitrine roides; à ne point
- » élever un bras trop haut, ni étendre
- » l'autre au long de la hanche, à mé-

» nager leur haleine , & à ne point trop
 » retrécir leur gosier ; à ne point élever
 » le palais , ni retenir la langue en de-
 » dans pour se faire une grosse voix. »
 Ces détails bas , & d'autres semblables
 qu'on trouve dans *l'Art du Théâtre*, eûs-
 sent été déplacés dans le livre de M.
 Rémond. Il donne à son sujet un air plus
 distingué ; & sa matiere , déjà fort inté-
 ressante par elle-même , devient tou-
 jours plus instructive par les ingénieu-
 ses observations dont il l'accompagne,
 & plus agréable même , par l'applica-
 tion heureuse de ses principes aux ta-
 lens de quelques-uns de nos meilleurs
 Acteurs. S'il parle de l'art de réciter
 avec vérité , » toutes les leçons , dit-il,
 » qu'on donneroit là-dessus , ne seroient
 » jamais du même secours que l'étude
 » du jeu de l'excellente Actrice , qui
 » nous a tant fait répandre de pleurs sur
 » le sort de Mérope , & qui , presque
 » toujours paroît emprunter le génie de
 » l'Auteur auquel elle prête sa voix , &
 » l'ame de l'heroine qu'elle représente.

M. Rémond nous peint encore Mlle.
 Dumênil sous d'autres traits. » De tems
 » en tems , dit-il ailleurs , en parlant de

» la diversité des talens , le Théâtre
» nous offre des prothées capables de
» prendre toutes sortes de formes. On
» a vû la même Comédienne également
» habile dans la science de toucher , &
» dans celle de divertir , exciter à son
» gré les larmes & les ris des Spectateurs.
» Un moment après avoir été prise pour
» la veuve de Pompée elle paroissoit être
» la Soubrette de l'épouse de George-
» Dandin & Claudine réjouissoit au-
» tant , que Cornellie s'étoit fait plain-
» dre & admirer. »

Si l'Auteur a besoin d'un autre exemple pour prouver que les graces d'une Actrice forment une partie de l'intérêt de la Pièce ; il le trouve dans M^{lle}. Gauffin. » Par intérêt ,
» dit-il , j'entens seulement cette affection que nous inspire un personnage,
» ce sentiment auquel nous sommes portés pour l'agnès de l'école des femmes
» & pour Zénéide , particulièrement
» toutes les fois que ces rôles sont
» joués par une Actrice , dont les tons
» enchanteurs paroissent être le langage d'Hébé , de la nature & de l'amour.

Les graces de la prononciation & de la voix contribuent auffi beaucoup à la perfection des Acteurs. C'est ce que l'Auteur remarque principalement dans Mlle. Clairon. Quelle » impression ne fait pas un rôle destiné à remuer vivement les Spectateurs, lorsqu'il est recité par une » jeune Actrice, que le Théâtre François a enlevée au Théâtre Lirique, » & dont les accens victorieux auroient » suffi jadis aux filles de Minos, pour » faire de Thésée un amant constant, » & d'Hyppolite un infidelle.

M. Rémond, au commencement de son Livre, met en question, si un Acteur sans esprit peut exceller dans son Art ? Il se déclare pour la négative, & M. Grandval lui sert de preuve. » Félicite- » tons les Auteurs comiques, dont les » Pièces sont soutenues par le jeu délicat & raisonné d'un Comédien savant dans l'art de joindre le fin au naturel, & le noble au comique, & qui » a porté plus loin qu'aucun autre, le talent de faire rire nos Petits-Maitres de leurs ridicules. Selon les apparences, » on ne reprochera point le défaut d'es-

» prit à cet Acteur ; & rarement voit-
» on les excellens comiques être soup-
» çonnés de n'en point avoir ? »

M^{lle}. Dangeville pouvoit bien avoir sa place comme les autres dans le livre dont je rends comte. On est surpris de ne pas l'y trouver, elle qui dans presque toutes les pages auroit dû être citée comme un modèle parfait dans le genre comique. On y auroit vû aussi M. de la Nouë avec plaisir. Auteur & Acteur tout à la fois il mérite également des éloges , soit qu'il fasse représenter ses propres ouvrages par ses Confreres ; soit qu'il joue lui-même avec eux dans les pièces d'autrui.

Mais il est tems de dire un mot de *l'Art du Théâtre* , qu'on peut regarder comme un diminutif du *Comédien* , ou plutôt comme un corps , dont l'ame est toute renfermée dans l'ouvrage de M. Rémond. L'un n'a pour but que de régler , dans les Acteurs , les mouvemens extérieurs qui doivent répondre à leurs sentimens ; l'autre a pour objet de former l'intelligence des Comédiens , pour les conduire à la perfection de leur art. Ici c'est un artiste qui arrange les diffé-

rentes parties d'une machine, fans s'em-
barrasser ni des principes secrets qui les
font agir, ni des rapports qu'elles ont
entre-elles; Là, c'est un Mathématicien
éclairé qui en distingue parfaitement
tous les ressorts, & qui découvre les
causes cachées qui les font mouvoir.
C'est à l'esprit, au cœur, au sentiment,
que l'on parle principalement dans *Le*
Comédien; dans *l'Art du Théâtre*, on
s'adresse aussi aux pieds, aux mains,
aux doigts, au coude, au gosier, à la
poitrine, aux épaules & aux hanches.

Le livre de M. Riccoboni est peut-
être plus propre à former un Comé-
dien automate; mais celui de M. Ré-
mond réussira toujours mieux à inf-
truire un Acteur pensant. Les deux
Auteurs traitent leur matiere d'une fa-
çon toute différente. M. Riccoboni est
serré, précis, & dépouillé de tout orne-
ment. M. Rémond est fleuri, nombreux,
& souvent même trop chargé de ri-
chesses. L'un écrit avec la simplicité d'un
homme qui est persuadé que l'import-
tance de son sujet le dispense du soin de
l'embellir; l'autre au contraire croit

Sur la Littérature Moderne. 247
devoir orner sa matière pour la rendre plus agréable. Dans le premier on reconnoît un Acteur réservé, qui blâme quelquefois ses Confreres en général, mais qui n'en loue aucun en particulier, dans la crainte sans doute d'être obligé de dire ce qu'il pense de tous les autres : Dans le second on voit un homme désintéressé, qui n'appréhende ni l'accusation de partialité, ni le soupçon de rivalité, dans l'éloge & la critique qu'il fait de nos Acteurs & de nos Actrices. Enfin par la multitude d'Anecdotes théâtrales qu'on trouve dans *Le Comédien*, on jugeroit que M. Rémond a été élevé parmi les enfans de Melpomene & de Thalie; elles sont au contraire en si petit nombre dans *l'Art du Théâtre*, qu'on croiroit M. Riccoboni étranger à la scène, si son traité ne prouvoit pas d'ailleurs les connoissances qu'il y a acquises.

Mais ce n'est pas seulement par l'étendue & l'ordre de la matière, par la recherche plus ou moins profonde des principes, par la disette ou l'abondance des ornemens, que ces deux ouvra-

ges différent entre-eux. Les deux Auteurs ne sont pas non plus toujours du même sentiment sur les mêmes objets. Suivant M. Rémond, par exemple, un Acteur ne peut point *imiter, même imparfaitement, la douce ivresse de l'amour sans en être agité.* En second lieu, un Acteur en répondant, ne doit pas toujours emprunter la même modulation, dont s'est servi celui qui a parlé.

M. Riccoboni soutient les deux propositions contradictoires, & il paroît d'abord avoir raison par rapport à la première. Car enfin, un Acteur est-il plus obligé d'être agité d'amour, pour en bien exprimer l'ivresse, qu'un Prédicateur d'être vertueux, pour paroître sensible aux charmes de la vertu. Or combien n'en voyons-nous pas qui font verser des pleurs à leurs Auditeurs, qui mêlent même leurs larmes à celles des assistants, sans être pénétrés peut-être de la plupart des vérités qu'ils leur annoncent. Combien, qui dans les chaires, nous font de la vertu les peintures les plus vives, & qui dans leur conduite paroissent peu touchés de ses attraits? Si donc

On peut emprunter le langage & les apparences de la piété, sans en avoir le fond & la réalité ; pourquoi, pour bien exprimer la tendresse ou la haine, faudroit-il en avoir le sentiment ? Eh ! quoi ? Pour mieux jouer le rôle d'Avare, il faut qu'un Acteur soit agité de la passion d'avarice ? Il faut être fourbe soi-même pour représenter parfaitement celui de Tartuffe ? Et il n'y aura qu'un malhonnête homme & un traître qui puisse faire avec succès le personnage de Narcisse ? Ce principe une fois établi & prouvé, personne ne voudra se charger des rôles odieux d'une pièce ; nos plus belles Comédies, nos Tragédies les plus parfaites ne pourront plus désormais être représentées sur nos Théâtres, & il faudra en faire de nouvelles, où tous les personnages soient d'honnêtes gens. Que deviendront donc alors ces contrastes charmans qui font presque toujours le succès des Poèmes dramatiques ? Que deviendront les préceptes de Morale qui en font toute l'utilité ? Il faut avouer cependant qu'un Acteur qui éprouve actuellement la passion de l'amour, jouera plus parfaitement un

rôle tendre, que celui qui n'en a jamais ressenti les atteintes. Il faut convenir en second lieu que si l'on n'est point réellement amoureux, que si l'on n'a pas effectivement dans le cœur le sentiment de tendresse que l'on veut exprimer, on doit du moins en être vivement touché, & affecté, pour le rendre parfaitement. C'est là sans doute ce que M. Rémond a voulu dire, & en ce cas son opinion me paroît plus vraie que celle de M. Riccoboni, qui dit expressément, *que si on a le MALHEUR de ressentir véritablement ce que l'on doit exprimer, on est hors d'état de jouer.* Rien n'est plus opposé au sentiment de M. Rémond, quel qu'il puisse être, que ces paroles. Je laisse aux Comédiens, Juges compétens en cette matière, à décider la question. Je crains bien que leur décision ne soit pas favorable à leur Confrere.

Quant à la seconde proposition, sur laquelle les deux Auteurs ne s'accordent pas plus que sur la première, voici ce qu'avance M. Riccoboni. » Lors qu'un Acteur a fini ce qu'il avoit à dire, celui qui prend la parole après

» lui, doit commencer du même ton
» dont l'autre vient de finir. Si l'Au-
teur prend ce mot, *Ton*, dans sa signi-
» fication propre & naturelle, si par là
il entend la même chose que M. Ré-
mond par *Modulation*, il me paroît que
le sentiment de ce dernier doit préva-
loir. Il est des occasions, à la vérité,
où la proposition de M. Riccoboni peut
être vraie; mais généralement parlant,
elle est fautive. Un homme qui menace,
qui gronde, qui crie, qui s'emporte, n'est
assurément pas toujours dans la même
modulation, ne prend pas le même ton,
que celui qui s'excuse, qui supplie, qui
demande pardon. Un fils, à qui un père
en courroux reproche une faute griève,
feroit fort mal, s'il vouloit obtenir sa
grace, de *commencer du même ton dont*
le père vient de finir.

Mais si par *Ton*, l'Auteur entend cet
ensemble, cette harmonie, cet accord
que les Acteurs entre-eux doivent con-
server dans leur jeu, pour n'être point
discordans à l'oreille ni aux yeux du
Spectateur, je conviendrai alors qu'il a
raison, mais il faut qu'il convienne aussi
à son tour, qu'il s'est fort mal expliqué.

Ce n'est cependant pas là une faute qu'on puisse souvent lui reprocher ; & il seroit à souhaiter que M. Rémond ne fut ni plus peiné que lui dans son style, ni plus enveloppé dans ses tours de phrases. Mais on passe ce petit défaut à l'Auteur du *Comédien*, en faveur des choses excellentes qui sont dans son Livre, & dont nos Acteurs peuvent tous retirer de si grands avantages.

Ce n'est point à eux uniquement que cet Ouvrage peut être utile. Les Poètes dramatiques pourront aussi s'approprier les principes qui y sont répandus. Quoiqu'on en fasse peu d'usage actuellement dans nos Pièces modernes, ils n'en sont pas moins essentiels pour réussir dans l'art du Théâtre. C'est là que nos faiseurs de Tragédie apprendront à observer dans les passions le progrès de sentiment qui se trouve dans la nature, & qu'on n'aperçoit pas dans leurs Ouvrages ; à donner à leurs personnages le caractère qui leur est propre, plutôt que celui qu'ils ont ridiculement imaginé à fournir plus de jeu, à l'action des Acteurs, & à n'en introduire aucun sur le Théâtre, qui n'y soit ame-

né & retenû par quelque intérêt actuel.

On se plaint quelquefois que ceux qui jouent ne sçavent pas toujours profiter de leur rôle, & peut-être n'a-t-on pas tort ; s'ils se plaignoient à leur tour que la plupart des Auteurs ne fournissent pas assez à leurs talens, n'auroient-ils pas souvent raison ?

Mais si les uns & les autres peuvent retirer une grande utilité de la lecture du *Comédien*, j'ose avancer aussi, qu'elle ne fera pas infructueuse à la plupart de nos Prédicateurs. Combien parmi eux, dont l'action irrégulière & la déclamation défectueuse font disparoître les beautés de leurs discours, & rendent encore plus sensibles les défauts de leur composition ? Quel heureux changement ne verroit-on pas arriver parmi les Orateurs sacrés, si après avoir bien médité la première partie de l'ouvrage de M. Rémond, ils se persuadoient fortement, que pour faire dans la chaire de vérité toute l'impression qu'ils pourroient se promettre de leur éloquence, il faut des talens naturels, des qualités intérieures & extérieures

ARTICLE XV.

ORAIISON FUNEBRE

DE M. LE CARDINAL

DE ROHAN.

Par le P. Cuny, Jésuite.

SI l'Oraison Funébre de M. le Cardinal de Rohan a été si long-tems à paroître , à qui faut-il en attribuer la cause ? Ce n'est point à l'Auteur ; car je sçais qu'il y a plus de cinq mois qu'il la prononça dans l'Eglise Cathédrale de Strasbourg, & qu'il y en a trois au moins qu'elle est entre les mains de l'Imprimeur. C'est donc la négligence de ce dernier , qui a empêché qu'elle ne parut plutôt. Mais le nom de M. le Cardinal de Rohan , & le mérite connu de son Panégyriste sauveront infailliblement à cette pièce d'éloquence les inconvéniens du retardement. On sera toujours charmé , empressé de voir réunis dans un même tableau , tous les

Différens traits qui forment le caractère d'un Prélat, dont la naissance la plus distinguée tiroit plus d'éclat de ses vertus, qu'elle ne servoit elle-même à les relever; d'un Prince qui fut tout à la fois les délices & l'admiration de la Cour, l'ornement de plusieurs Académies, la gloire de sa Nation chez les Etrangers, le pere de son peuple dans son Diocèse, le modèle des Grands du monde, & l'exemple des Princes de l'Eglise. Mais est-ce à moi à faire ici l'éloge de ce grand Cardinal? Et que puis-je dire à sa gloire, qui ne soit parfaitement exprimé dans ce discours. Il est aisé d'y reconnoître cet Orateur pathétique, dont l'éloquence mâle & rapide, l'imagination noble, & féconde, le pinceau sûr & hardi ont entraîné tous les suffrages, partout où la rivalité & l'esprit de parti ne les avoient point captivés. Si le P. Cuny a assuyé quelquefois la critique pédantesque de quelques esprits superficiels, à qui une expression négligée, une construction irrégulière faisoient perdre de vûe dans ses discours, les pensées les plus sublimes, les images les plus frappantes,

les traits les plus éloquens , les applications les plus heureuses ; il en a été bien dédommagé , sans doute , par les applaudissemens qu'il a reçûs à la Cour de France, qu'on lui a si souvent renouvelés à celle de Lorraine , qui lui ont été si universellement accordés dans toutes les grandes Villes du Royaume.

Qu'on pardonne à l'amitié cette courte digression , par laquelle j'ai crû devoir rendre justice à des talens qui paroîtroient certainement avec éclat dans les premières Chaires de la Capitale, si des mérites médiocres , mais accrédités , n'en éloignoient pas adroitement tous ceux qui pourroient les effacer. Qu'on ne croye pas cependant que mes sentimens pour l'Orateur , entrent pour rien dans le jugement que je porterai de son Discours , ni dans les éloges dont je le crois digne. J'avouerai même , pour éloigner un pareil soupçon , qu'il y a dans cet Ouvrage des termes impropres , des expressions triviales , des phrases obscures , des tours communs , des idées répétées , & une redondance de stile qui en diminue le mérite. Je conviendrai

aussi que la seconde Partie est un peu foible , & qu'on n'y trouve ni cette force , ni cette chaleur qui se fait sentir dans la premiere , qu'on remarque dans toutes les autres piéces d'éloquence , & qu'on admire en particulier dans les Oraisons Funébres qu'il nous avoit déjà données de la Reine de Pologne & de Madame la Dauphine. Malgré cela cependant , je suis persuadé , qu'après la lecture de celle-ci , on sera obligé de convenir , qu'il est difficile de mieux saisir la totalité d'un caractère , de le mettre dans un plus beau jour , de traiter les matieres les plus délicates , avec plus de ménagement , de rapprocher avec plus d'art tout ce qui paroît étranger à son sujet , de présenter des images plus frappantes , & de faire enfin des applications plus heureuses de l'Écriture.

Le Pere Cuny nous offre d'abord , dans les paroles de son texte , le tableau le plus parfait du Héros dont il entreprend de faire l'éloge. » Chaque coup de pinceau que l'Aut- » teur sacré donne au portrait des Sages » & des Héros d'Israël , ne vous rap-

» pelle-t-il pas , Messieurs , le Prince
 » que nous regrettons ? Ce Pontife se-
 » lon le cœur de Dieu & des hommes ,
 » *Dilectus Deo & hominibus*. La splen-
 » deur de son origine , la dignité dans
 » l'Empire & dans le Sacerdoce :
 » *Principem sanctorum & gentis sua.*
 » Ses vûes , les négociations pacifiques ,
 » dans les tems de trouble & de divi-
 » sion : *In tempore iracundiæ factus est*
 » *reconciliatio*. Les places éminentes
 » qui l'attachent à la Cour & à la
 » personne des Rois : *Glorificavit illum*
 » *in conspectu Regum*. L'éclat immor-
 » tel de sa réputation , sa mémoire enfin
 » qui fait seule son Eloge funébre :
 » *Cujus memoria in benedictione est.*

Il seroit difficile de commencer un
 tableau par des traits plus heureux.
 L'Orateur continue , & il nous fait
 voir dans le Cardinal de Rohan un
 caractère singulier d'élévation dans l'es-
 prit , & de grandeur dans les senti-
 mens : une heureuse alliance de di-
 gnité & d'affabilité , des assiduités de
 la Cour , & des obligations de l'E-
 piscopat , des devoirs de la Société &
 des bienféances de son état. Enfin ,

& c'est ici le partage de son Discours, il nous représente *la Religion illustrée, décorée; la Religion servie, défendue* par le grand homme, à la mémoire duquel il consacre ses Eloges.

C'est au Tribunal des hommes & à celui de Dieu que l'Orateur fait paroître son Héros. A l'un, il se montre avec tous les avantages qui rendent les Princes illustres sur la terre; il apporte au Tribunal de Dieu toutes les œuvres qui distinguent les Princes de l'Eglise. Le Cardinal de Rohan a été l'honneur de la Nation & de l'humanité; la gloire de l'Eglise & du Sacerdoce.

L'élévation de la naissance, la supé-
riorité des talens, l'éminence des ver-
tus; voilà ce qui distingue les Grands
au Tribunal des hommes. Et d'abord
quel sang, que celui des ROHANS?
» En est-il un plus noble, un plus an-
» cien, un plus illustre? Il faut remon-
» ter jusqu'aux premiers Ducs de Bre-
» tagne, pour aller à la source; par-
» courir toutes les Maisons Souveraines,
» pour en suivre le cours; compter
» presque autant de Couronnes que d'Al-
» liances. Sur le Thrône dès son origine,

Prema
Partie,

„ il ne coule pendant des siècles que
 „ pour les Thrônes ; que pour se mêler
 „ au sang de Navarre & de Castille ;
 „ d'Angleterre & d'Ecosse ; de Lor-
 „ raine, de Savoye, de France. Ayeuls,
 „ petits-fils , gendres , beaux-freres de
 „ Rois ; tels sont les titres que des Al-
 „ liances successives ont laissés dans la
 „ Maison de ROHAN , les degrés qui
 „ l'approchent de tous les Thrônes
 „ Chrétiens.

On sent combien cet endroit ou-
 vroit un champ vaste à l'éloquence de
 l'Orateur ; mais il ne s'y est arrêté
 qu'autant de tems que l'exigeoient les
 circonstances où il se trouvoit. Il par-
 loit devant le Corps le plus renommé
 par sa noblesse , devant le plus illustre
 Chapitre du monde, devant les Cha-
 noines-Comtes de Strasbourg ; c'est-à-
 dire, devant tout ce que la France &
 l'Allemagne a jamais eû de plus distin-
 gué. Sans blesser les bienséances de la
 Chaire , il pouvoit exalter la gloire &
 les grandeurs du siècle dans une Eglise,
 „ dont rien n'égale la pompe , la splen-
 „ deur , l'ancienneté ; qui n'honore de
 „ sa pourpre que la plus haute No-

» bleffe, que la race des Héros & des
» Souverains ; & sur le Thrône de la-
» quelle, les Princes du Sang de Lor-
» raine, de Brandebourg & d'Autri-
» che ont fait gloire d'être assis.

A l'éclat de la naissance, le Cardinal de Rohan joignoit la supériorité des talens. Le P. Cuny toujours heureux dans ses applications de l'Écriture, trouve encore dans un texte de la Sagesse, le caractère de l'esprit de son Héros. » Esprit universel : *est enim spiritus intelligentia multiplex.* Esprit » délié & pénétrant : *Subtilis, acutus.*
» Esprit facile, aisé : *Quem nihil vetat.*
» Esprit juste, méthodique : *Certus.* Es-
» prit net, clair : *Intelligibilis, mundus.*
» Esprit fécond, éloquent : *Disertus.*
» Esprit liant, insinuant, engageant,
» le plus propre à concilier les intérêts,
» les sentimens, les caractères les plus
» opposés : *Mobilis, & qui capiat om-
» nes spiritus.* » L'Orateur approprie tous ces traits particuliers à son illustre Prélat ; les développe les uns après les autres, & fait voir par un détail intéressant, que jamais ils n'ont pû être mieux appliqués qu'à l'esprit de M. le

Cardinal de Rohan. C'est ce qu'il prouve par la maniere dont ce Prince a paru dans une multitude d'occasions célèbres, où il a donné des marques les plus brillantes d'un beau génie. Dans les disputes Théologiques, dans les Harangues publiques, dans la Chaire de la vérité, dans les Assemblées Académiques, à la Cour même, lorsqu'il commença à y paroître » Quelle
 » Cour, cependant, Messieurs ! Sur le
 » Thrône, un Roi qui sentoit le prix du
 » mérite, qui se faisoit un devoir de le
 » chercher, un bonheur de le décou-
 » vrir, une gloire de le produire, un
 » plaisir de le récompenser, de le pré-
 » venir même de ses dons. Un Roi,
 » qui ne pouvoit fixer ses regards que
 » sur le mérite, qui pour l'employer,
 » n'étoit retenu que par l'embarras du
 » choix. Un Roi environné d'une multi-
 » tude de Sages, d'une foule de Grands
 » Hommes, & qui conservoit son ascen-
 » dant sur tous; LOUIS LE GRAND.

» Autour du Thrône, autant de Hé-
 » ros que de Généraux d'armées; au-
 » tant de sublimes intelligences, que de
 » Ministres d'Etat; les génies de la
 » Guerre;

» Guerre , de la Littérature , du goût ;
» la gloire , les vertus , l'émulation du
» siècle d'Auguste ; la Force , la Pru-
» dence , la Justice , la Religion dans
» un éclat qui excitoit la jalousie de
» toute l'Europe.

» Aux pieds de ce Thrône qui humi-
» lioit , qui abaissoit l'orgueil des au-
» tres ; au milieu de cette Cour qui se pi-
» quoit d'effacer toutes les Cours Etran-
» geres , se présente le jeune Prince de
» ROHAN. Le Monarque le reçoit avec
» des marques d'estime & de tendresse ;
» la Cour le regarde bientôt comme un
» de ses principaux ornemens.

Mais de la Cour de France passons
avec lui à celle de Rome ; & du séjour
de la politesse & des agrémens , sui-
vons-le jusques dans le centre de la Re-
ligion & de la Politique. Voyons-le pa-
roître successivement dans quatre Con-
claves ; ou plutôt examinons avec quel
art , quel discernement , quelle fi-
nesse le P. Cuny expose à nos yeux
ce qui se glisse quelquefois de trop
humain dans les élections des Souve-
rains Pontifes.

» Entre tant de personnes , de Na-
Tom II. M

» tions , de caractères , d'inclinations
» différentes , il en est qui animés d'un
» vrai zèle , mais concentrés dans leur
» droiture inflexible , & bornés à n'en-
» visager qu'un certain genre de mé-
» rite , se laissent tromper par les appa-
» rences , ou guider par la prévention.

» D'autres excités par des motifs
» moins purs d'espérance , de recon-
» noissance , de politique , voudroient
» concilier leur avantage particulier
» avec l'utilité publique. Quelques-uns
» dirigés par des instructions secrètes ,
» attachés à des maximes adoptées dès
» l'enfance , & confirmées par l'éduca-
» tion , s'intéressent selon les préjugés
» de leur Patrie , & ne se conduisent
» qu'au gré de leurs Maîtres.

» Là , sous prétexte de vous con-
» sulter on ne cherche souvent qu'à
» vous pénétrer ; sous l'apparence de
» s'unir à vous , on ne pense qu'à vous
» gagner , qu'à vous détacher ; on vante
» le mérite pour démasquer les défauts ;
» on loue les vertus & les talens , mais
» on les fait craindre ; on détruit d'une
» main ce qu'on élève de l'autre ; on
» se promet à tous , on s'engage à

» plusieurs , on ne se donne qu'à un
» seul.

Au milieu de tant d'Electeurs si opposés dans leurs vûes, & si gênés dans leurs suffrages, examinons la conduite du Cardinal de Rohan. » Ami de la
» paix, zélateur de l'harmonie, il éclaire, il modere le zèle des uns ; il seconde, il anime les bonnes intentions des autres. Il profite de l'ardeur, du refroidissement & des divisions de ceux-là ; de la haute expérience & de la sagesse consommée de ceux-ci.
» Il oppose à l'intérêt naturel & personnel, les plus importantes considérations, le plus magnanime désintéressement ; à la défiance, la bonne foi ; aux soupçons, aux inquiétudes, des confidences sages, concertées, mesurées par le secret. Enfin par le crédit, par le talent, par le don de persuasion, il sçait faire naître des difficultés, les moyens ; de l'instabilité perpétuelle des suffrages, l'élection.

L'éminence des vertus civiles & morales, est le troisième trait qui distingue le Cardinal de Rohan au Tribu

nal des hommes. Ce Prince eût l'ame grande, le cœur généreux, les manières affables. Il fit aux Grands des leçons de bonté, il donna l'exemple de soumission, de respect & de fidélité aux Sujets.

La splendeur, la magnificence de ses Palais; l'ordre, l'abondance de sa maison; l'accueil favorable qu'il faisoit aux Etrangers comme aux François; aux simples Gentilshommes comme aux Princes; aux Officiers comme aux Généraux: voilà les traits principaux qui caractérisent la grandeur de son ame, & la générosité de son cœur.

» Oublierez-vous jamais, illustres Défenseurs de la Patrie, braves Militaires, son empressement à vous inviter, à vous recevoir avec distinction, à vous combler d'attentions, d'amitié, toutes les fois que les ordres, le service du Roi vous donnerent occasion de passer par le lieu de sa résidence?

» On venoit admirer sa magnificence; on s'en retournoit les yeux éblouis de l'éclat de sa maison, le cœur charmé de ses manières, souvent même les mains pleines de ses bienfaits.

Mais pour éloigner les soupçons de faste, d'ostentation, de fausse gloire, que certaines gens conçoivent à la vûe de la pompe qui environne les Ministres de l'Eglise, le P. Cuny nous représente ce grand Cardinal, tantôt comme un autre Néhémias, qui exerçoit l'hospitalité envers les Etrangers; tantôt comme un Prince décoré de tous les titres qui pouvoient prescrire cet état de dignité & de grandeur. La décence publique, l'amour de la Patrie, le crédit de la Nation, la majesté de l'Empire: voilà les motifs qui relevent, qui ennoblissent, qui justifient l'éclat extérieur avec lequel il a toujours vécu.

» Mais cet éclat lui ôta-t-il de son affabilité? Appercevoit-on la supériorité que lui donnoient la naissance, le rang, les talens, les lumieres, que par le soin qu'il avoit de la faire oublier? Un air doux & humain, un visage ouvert, un sourire gracieux, un regard prévenant, des paroles obligantes ne laissoient à la dignité, que ce qu'il falloit pour rendre son accueil plus aimable.

A toutes ces vertus il ajouta l'atta-

chement le plus tendre pour ses Maîtres, & en particulier pour LOUIS XV.

» Combien de fois avoit-il tenu entre ses bras, comme le saint vieillard
 » Siméon, & baigné de ses larmes, cet
 » enfant précieux, l'unique espérance
 » du Royaume? Combien de fois, sur
 » le front de ce jeune Prince, où la
 » clémence, la majesté se peignoient
 » déjà, lût-il les présages, les prémices
 » de la félicité dont nous jouissons?
 » Combien de fois, en voyant ses inclinations
 » douces, bienfaisantes se
 » développer de jour en jour, prédit-il
 » que cet auguste enfant seroit le pere
 » de son peuple? Avec quelle ardeur,
 » dans tous les périls qui menacerent
 » ses jours, vous conjura-t-il, grand
 » Dieu, de lui donner avec votre sagesse,
 » les années que vous aviez retranchées à ses peres?

Seconde
 partie.

Un Prince, un Pasteur dont les vertus citées au Tribunal des hommes, n'en remportent que des éloges, peut-il espérer d'être également approuvé au Tribunal de Dieu? Oui; si, comme le Cardinal de Rohan, il fait servir l'air de dignité, de grandeur, de majesté

qu'on remarque en sa personne , à donner plus d'éclat à la Religion ; si par sa naissance , ses dignités , sa magnificence , il s'étudie spécialement à procurer un nouveau lustre à l'Eglise ; à imprimer dans les esprits une idée plus vive de la Divinité ; à pénétrer les cœurs d'un respect plus profond pour toutes les cérémonies de son culte.

Mais la Religion se promet encore des fruits plus importants de cet illustre Prélat. Elle espéra que l'étendue de ses lumières se tourneroit en *vigilance* ; que la supériorité de ses talens contribueroit au *triomphe de la vérité* ; que la générosité de son cœur le livreroit à tous les mouvemens de la *charité*.

Sa vigilance. La première preuve qu'il en donna , fut la résidence. » Vous » n'osiez l'espérer , Messieurs , quand » vous apprîtes que le Roi l'avoit » nommé Grand Aumônier de France ; » vous crûtes qu'il ne vous verroit plus » que par des yeux étrangers ; que de- » venu par excellence , le Prélat de la » Cour , il oublieroit qu'il étoit votre » Pasteur ; vous craignîtes que le nou- » veau troupeau n'eût sa prédilection ;

« ce troupeau , dont on n'aime déjà
 » que trop à se rapprocher au moindre
 » prétexte. Rassurez-vous , peuple fi-
 » dele , il sçaura se partager entre ses
 » différentes obligations , se dérober
 » aux empressements de la Cour , pour
 » visiter chaque année l'héritage du
 » Seigneur.

C'est-là qu'éclata principalement son zèle , à maintenir la discipline ecclésiastique par de sages Réglemens ; sa sagesse à concerter les moyens de conserver , d'augmenter le troupeau qui lui avoit été confié ; sa prudence à n'en remettre le soin pendant son absence, qu'à de dignes Coopérateurs de son Episcopat ; mille autres vertus enfin , dont la Ville de Strasbourg conservera éternellement le souvenir , & qui fournissent toutes à l'Orateur un champ vaste , une ample matière à son éloquence.

Le triomphe de la vérité. Ici le P. Cuny s'étend fort au long sur ce qui concerne les cent - une Propositions condamnées dans le Livre du P. Quelnel , la fameuse Instruction Pastorale des quarante Evêques , la division que

ces événemens occasionnerent dans l'Episcopat, & le projet de conciliation entre l'Eglise Anglicane & l'Eglise Catholique. L'Orateur a donné dans son Discours trop d'étendue à cette matiere ; on sent bien qu'il vouloit accorder quelque chose à son état ; mais ne devoit-il rien à ses Auditeurs & à ses Lecteurs ? Quoi qu'il en soit, il fait voir que dans toutes ces occasions M. le Cardinal de Rohan s'est toujours montré le défenseur de la prééminence de l'Eglise de Rome, l'ami le plus déclaré de la paix, & le Prélat le plus soumis aux décisions du Saint Siège.

Sa charité. De jeunes Vierges dotées par ses libéralités, de nobles familles soutenues par ses largesses, son peuple défendu contre les malheurs des tems par ses soins, en voilà les premiers effets. » Vous le sçavez, peuple chéri, » il n'étoit point de ces Grands qui » mettent leur gloire à offrir, & leur » adresse à refuser ; il n'alloit guère aux » pieds du Trône, sans y déposer vos » plaintes, vos soupirs, vos larmes ; & » il n'en revenoit presque jamais, sans

M v



» vous apporter l'espérance & la consolation.

Que de vertus se présentent encore à l'Orateur , & viennent achever l'Eloge Funébre de son Héros ? Ses injures personnelles oubliées, ses ennemis protégés , appuyés de toute sa faveur ; sa résignation à la vûe de tant de morts prématurées qui affligerent sa Maison ; sa Religion toujours victorieuse de la douleur ; sa patience inaltérable dans les infirmités d'une longue vieillesse ; sa tranquillité aux approches de la mort. Voilà les vertus qu'il a portées au Tribunal de Dieu ; voilà les œuvres qui doivent fonder de favorables préventions & de justes espérances pour ce grand Cardinal. Qu'il est glorieux à sa mémoire , que la voix publique confirme des louanges toujours suspectes dans un Panégyrique ; & que l'Eloge le plus complet , soit aussi le plus fidèle tableau qu'on ait pû nous donner de cet illustre Prélat.

ARTICLE XVI.

LA GRANDEUR DE DIEU,
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE.

POÈME.

*Par M. Dulard, de l'Académie de
Marseille.*

TOUT est grand dans cet Ouvrage. Le sujet, ce sont les Merveilles de la Nature. L'Auteur, c'est un Académicien. Le langage; c'est celui des Dieux. Est-il rien de plus capable d'exciter l'attention, la curiosité, l'admiration des Lecteurs? Oui. Et quoi? L'Ouvrage lui-même, s'il étoit bien fait. Si pour bien traiter une pareille matière, il eut suffi d'être un bon Métaphysicien, un Naturaliste éclairé, un Théologien profond, un sçavant Physicien, l'Auteur peut-être auroit mieux réussi; mais si pour être Poète, il faut faire des vers, s'il faut sçavoir la Langue pour bien écrire, il n'est pas étonnant que son ouvrage.

M vj

soit si imparfait. Il pêche donc principalement par deux endroits ; par la Poësie, & par le langage. Mais avant que d'entrer dans le détail des fautes que j'y trouve , examinons le plan & l'Ordonnance de son Poëme. Il contient sept Chants. Ce nombre est mystérieux , & renferme quelques secrets que l'Auteur n'a pas jugé à propos de nous dévoiler. Dans le premier, on expose tout ce qui est contenu dans le Ciel astronomique ; dans le second , on parle de la Mer ; on trace dans le troisième, le tableau de la Terre considérée comme élément ; le quatrième offre le spectacle de la Campagne ; le cinquième traite des Oiseaux, des Insectes, des Reptiles, des Quadrupedes ; dans le sixième, on analyse l'ame de l'Homme & ses facultés, & dans le septième enfin, on examine son cœur & ses affections. Tous ces Chants, sur-tout les cinq premiers, forment comme autant de petits Poëmes, qui ne sont liés ensemble, dit l'Auteur, *que par la seule continuité des Merveilles de la Nature* ; que n'y trouve-t-on aussi, sinon la continuité,

du moins , quelques commencemens
des merveilles de l'art.

Le Globe , qui dans le premier Chant
s'offre d'abord à la vue perçante de M.
Dulard , c'est le Soleil.

Aussi vif aujourd'huy , que quand sur l'émi-
phère ,

Pour la première fois *sa lumière brilla* ,
Et dans son tourbillon *son vaste corps roula* ;
Mais de ce globe ardent , quelle est l'énor-
me masse ?

Entre la terre & lui quel *effrayant es-*
pace ?

Plus près d'elle , soudain il la consumerait ;
D'elle plus éloigné , sa chaleur ne pourroit
Ni la vivifier , ni la rendre féconde.

La chaleur de M. Dulard n'a point
vivifié sa Poésie. Elle ne l'a point non
plus purifiée.

Je vois par son secours *une impure matière* ;
Qui du flambeau des cieux fait pâlir la lu-
mière.

Exposons en la cause. En ses flancs agi-
tés ,
L'astre brillant du jour fait bouilloner sans
cesse

Un océan de feux, qui mûs avec vitesse,
 Forment, en *tournoyant un tas d'impuretés.*

Une matière impure, un tas d'impuretés ; voilà, en vérité, un langage qui n'est guère pur ; un Académicien devrait parler plus purement sa Langue.

Quittons du firmament les routes lumineuses,
 Abaissons nos regards sur les mers spacieuses,

C'est là en effet le sujet du deuxième Chant, qui contient la Mer & les Poissons, sans compter les coquillages, les plantes marines, le commerce, la Navigation, le Déluge, & la publication de l'Évangile ; car tout est bien venu ici, on y trouve de tout, excepté de cette simplicité noble & majestueuse, de ces descriptions vives & animées, de ces comparaisons heureuses, de cette imagination brillante, de cette cadence harmonieuse, de ce beau génie, qui fait les grands Poètes, qu'on remarque sur-tout dans les Ouvrages

sur la Littérature Moderne. 279
d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton & de Voltaire. Mais en revanche aussi, on y apperçoit, comme dans tous les autres Chants qui composent ce Poëme, des barbarismes sans fin, des solécismes nombreux, des termes bas, des expressions surannées, des épithètes mal choisies, des vers ridicules, des métaphores outrées, des images gigantesques, des peintures dégoûtantes, & mille autres défauts qui rendent ce Poëme assez semblable à la *Semaine* de Dubartas; excepté, qu'il y a dans celle-ci moins de termes d'art, moins de dissertations physiques, & par conséquent moins d'aridité, moins de sécheresse. A-t-on jamais dit, *surveiller la nature*, pour l'examiner, l'approfondir; *des sillons de lueur*, pour des traits de lumière; *l'air est bridé*, la Mer *parquetée d'herbes*, son sein *mollement agité*, des nuages *criblés*, & un Fleuve qui porte un poids *sur le dos*; peut-on dire encore, *on diroit que la mer se plaise pour se plaît*; des secouffes, *meres* des dégats, au lieu de *causes*; être *entouré des eaux*, pour en-

tourré d'eau? Ce sont là des fautes ; que l'Académie de Marseille n'aura pas manqué sans doute de défavouer ; fille d'une mere illustre , & dépositaire des trésors de notre Langue , auroit-elle encore besoin de venir apprendre d'elle les regles de la Grammaire ?

Voyons si M. Dulard est plus heureux dans ses descriptions. Voici comment il nous peint les effets du Déluge sur la terre , lorsque les eaux se furent retirées.

Alors tout ne fut plus que terres éboulées ;
Eparfés d'un côté , de l'autre amoncelées ,
Que monceaux de rochers à leur centre ar-
rachés ,
Dont les plaines, les champs au loin étoient
jonchés ;
Que terrains crévassés , qu'effroyables abî-
mes ,
Enfin qu'arides monts à fourcilleuses cimes ,
Pour la premiere fois de glaçons hériffés ,
Les uns prêts à crouler , les autres ren-
versés.

Tout ceci sent furieusement le regne de François premier ; & cette peinture

est bien dans le vrai goût des Ouvrages du seizième siècle. Quand , dans le troisième Chant , le Poète employe le même langage pour célébrer les Campagnes du Roi, il n'y a personne qui ne s'imagine lire une Prophétie, plutôt que l'histoire des événemens mémorables de l'année 1744. En effet , on ne peut pas croire que ces faits glorieux aient été écrits par un Auteur contemporain, tant le style en paroît suranné.

L'apostrophe est une figure extrêmement familière à M. Dulard. Il n'y a pas un insecte sur la terre , un astre dans le ciel , un poisson dans la mer , un oiseau dans les airs , un fruit sur les arbres , un arbre dans les bois à qui il n'adresse la parole.

Entrés dans la carrière , insectes , paroissés ;
Vous , dans l'air , dans les champs , dans
les lacs dispersés.

Est - ce vous que je vois , ô fourmis pré-
voyantes ?

Sur vos divers besoins sagement clairvoyan-
tes.

De toi naît , ô soleil , cette variété.

À l'astre de la nuit tu donnes la clarté.

O compagne du coq , quelle est ta vigilance ?

Quelle est pour tes pouffins ta tendre prévoyance ?

Et toi , petit poisson , dont le corps argenté ,

De parcelles d'azur , est par tout moucheté !

O fruit , l'un des plus doux qu'un potager enferme ,

Qui veux être abreuvé , qui reposes à terre ,
Toi , dont le corps pesant , s'il n'avoit ce soutien ,

Entraîneroit sa tige , & romproit son lien.

Termine ce tableau , & ferme la carrière ,

Arbre à grisâtre écorce , à feuille singulière.

Le troisième Chant de ce Poëme nous offre

Ce composé d'eau , d'air , d'huile , de feu ,
de sel ,

C'est-à-dire la terre. On y parle des mines , des métaux , des montagnes , de l'air , des vents , des orages , du feu ,

& de tous les effets qu'il produit. Partout, M. Dulard est bon Physicien & mauvais Poëte. Il y a cependant un endroit que l'on verra avec plaisir : c'est, à mon avis ce qu'il y a de mieux dans tout l'ouvrage. L'Auteur, après avoir expliqué la pression & le ressort de l'air, son action sur tous les corps organisés, continue ainsi :

O toi, qui mieux qu'Orphée, eûs fléchi Proserpine,

BLAVET, de tes concerts telle est donc l'origine ?

De là naissent ces sons qui charment tout Paris,

Toujours redemandés, & toujours applaudis.

Pan, ce Dieu fabuleux, ne fit jamais entendre

Des accords si touchans, une plainte si tendre,

Quand son cœur regretoit, toujours plus enflammé,

L'objet de son amour en roseau transformé.

M. Blavet doit être d'autant plus sensible à ce petit compliment, qu'il

est l'unique dans ce Poëme , pour qui l'Auteur ait fait de bons vers. Il n'est cependant pas le seul qui y soit loué ; & voici comment , dans le quatrième Chant , M. Dulard fait l'éloge de sa chere Patrie , la Ville de Marseille.

O fameuse cité !

Où l'altier phocéén *jadis* fut transplanté.

Belliqueuse *jadis* , des beaux Arts souve-
raine

Sœur de Rome à la fois , & rivale d'Athene ,

Qui conservant encore tes *antiques vertus* ,

Réunis dans ton sein & Minerve , & Plutus ,

Toi , que tes Nefs bravant le fier couroux des
ondes ,

Inondent à grands flots des thrésors des deux
mondes ,

Qui fournis aux besoins de cent peuples di-
vers

Et versant l'abondance , enrichis l'univers.

Le Poëte fait ensuite une digression en faveur de nos Généraux , qui s'opposèrent en Provence les années dernières aux entreprises des Autrichiens , sur cette Province. On est fâché de voir que des noms aussi illustres que ceux

sur la Littérature Moderne. 285
de Belle-Île , de Mirepoix , de Mortagne , de Crussol , d'Escars , de Colbert , de Chevert & d'Enfrenet , n'ayent pas inspiré de meilleurs vers à notre Poëte. Mais suffit-il qu'il y ait des Achilles ? Et si nous n'avons pas d'Homeres , comment aurons-nous des Illiades ?

Il me vient dans l'idée de faire la comparaison de quelques vers de M. Dulard , avec d'autres qui traitent de la même matiere , & que je trouve dans les ouvrages d'un de nos Poëtes modernes. Je demande pardon à ce dernier , si je le compare avec un Auteur Provincial ; mais il verra bien que c'est un contraste , plutôt qu'un parallèle que j'aurai voulu faire.

Il s'agit de la vertu du Quinquina ; & de son pouvoir contre la fièvre. Voici les vers de M. Dulard.

Une écorce est produite en de lointains climats.

Mon sang qu'un cours d'esprits rapidement entraîne ,

Mon sang , à flots de feu roule de veine en veine.

Le frisson suit l'ardeur , & leurs accès flotans
Sont tous deux asservis à des retours conf-
tans.

Cette écorce paroît ; son utile magie
A conjuré la fièvre , & m'a rendu la vie.

J'aime bien mieux celui qui a dit :

* M. Ra- * Comment peut une écorce , espoir d'un
sine fils. malheureux ,

Attaquer , conquérir , enchaîner l'ennemie ,
Qui tantôt en fureur , & tantôt endormie ,
A fait trêve avec nous le jour de son som-
meil ?

Mais au jour de colere , exacte à son réveil ,
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pé-
tille.

Tous nos esprits subtils , vagabonde fa-
mille ,

S'égarent dans leur course. En désordre
comme eux ,

L'ame même s'oublie ; & dans ce trouble
affreux ,

La mort prête à frapper , déjà lève sa foudre :
Que d'allarmes , quels maux appaise un peu
de poudre !

Ici l'homme de gout se fait connoître, & laisse bien loin derrière lui l'Auteur médiocre.

Les deux derniers Chants de ce Poëme regardent l'Homme, son corps, son ame, ses facultés; son cœur, ses passions, son industrie, ses devoirs; enfin tout ce qui peut contribuer à son bonheur, à celui de la société, à celui de tout le genre humain. Il faut rendre justice à M. Dulard; on trouve dans cette partie de son ouvrage, des endroits qui ne ressemblent en rien aux cinq premiers Chants. On a peine à se persuader que la même main qui a tracé le tableau du ciel, de la terre, de l'eau, des animaux & des plantes, ait eû part aussi à celui de l'Homme. C'est un langage entièrement différent; on croit passer tout d'un coup du siècle de Charles IX à celui de Louis XV. On y remarque cependant encore de tems en tems quelques vers habillés à la vieille mode; mais en très-petit nombre; & je pourrois en citer une infinité d'autres, qui sont pour le moins, tout aussi bons que ceux-ci.

Le bonheur seroit-il sous ces riches portiques,
 Construits sur les débris des fortunes publiques,
 Sous ces lambris dorés, dont le faste odieux,
 Blesse autant l'équité, qu'il éblouit les yeux?

Je conviens que dans ces deux derniers Chants, tous les vers ne sont pas semblables à ceux que je viens de rapporter; mais je puis assurer qu'il n'y en a aucun d'aussi mauvais, que ceux dont l'Auteurs'est servi dans les cinq premiers livres. On ne peut en supporter la lecture; l'ouvrage jusqu'au sixième Chant, n'est à proprement parler, que le Spectacle de la Nature, mis en vers par le Poëte Ronsart; avec cette différence, que celui-ci y eut mis plus d'imagination, plus de vivacité, plus de force. Car ce Poëme est froid, malgré une chaleur apparente, qui n'est que dans les mots; & il y régne un flegme d'idées, qui dément bien assurément le lieu de son origine, & l'ardeur du climat où il a pris naissance. C'est de la glace faite au feu.

OBSERVATIONS
 SUR LA LITTERATURE
 MODERNE.

ARTICLE XVII.

COUP D'ŒIL ANGLAIS

Sur les Cérémonies du Mariage.

UN Avertissement , un Discours préliminaire , des Observations , une Table des Matieres , le Corps de l'Ouvrage , des Notes critiques , des Aventures particulieres , quelques Epigrammes & l'*Errata* ; voilà ce que contient cette Brochure , dont , avec tout cela , on a bien eû de la peine à faire un Livre.

Ce n'est véritablement ici qu'un *coup d'œil* ; & ce titre le caractérise parfaitement. Mais ce n'est point un coup d'œil François , il seroit trop léger ; ce

Tome II.

N

n'est un point coup d'œil Espagnol, il seroit trop grave ; ce n'est point un coup d'œil Allemand , il seroit trop lent ; ce n'est point un coup d'œil Italien , il seroit trop subtil ; c'est un coup d'œil Anglois , un coup d'œil profond. Reprenons & donnons aussi nous-mêmes un coup d'œil, mais un coup d'œil François , un coup d'œil léger , sur toutes les parties qui composent cette petite brochure.

1°. *Un Avertissement.* Les Traducteurs de cet Ouvrage (car ce n'est ici qu'une Traduction , & ils ont été deux à la faire) les Traducteurs nous disent d'abord qu'après avoir disputé ensemble pendant deux mois sur la tournure d'une Préface, ils sont convenus de n'en point donner. Voilà sans doute pourquoi nous en avons trois au lieu d'une ; s'ils eussent disputé encore pendant deux autres mois, peut être en aurions-nous six , au lieu de trois.

Malgré le peu de cas que nos deux Associés semblent faire de leur Traduction , ils ne laissent pas néanmoins de se flatter qu'on leur fera l'honneur de les critiquer. Cet honneur leur est bien dû

assurément, & il ne sçauroit leur manquer : car de leur aveu même, le métier de Critique fait vivre aujourd'hui quantité de gens. » Il n'est point de » pays plus peuplé que le Canton de la » Satyre ; c'est un vignoble abondant, » que pour le bien de la Littérature » deux habiles Vignerons cultivent & » vendangent à souhait ; cinq ou six » petits *marmots* y *grapillent* après eux ; » ils y trouvent encore de quoi vivre.

Je me suis informé quels étoient ces deux Vignerons ? Il y a des gens qui ont eû assez de politesse pour me dire que j'en étois un, & moi assez de vanité pour le croire. Me voilà donc obligé à avoir de la reconnoissance pour les deux Auteurs de cet Ouvrage, sans quoi je ne serois plus qu'un *Marmot qui grapille*. Mais ce sentiment doit être subordonné au devoir d'un bon critique ; & quelque obligation que je puisse avoir à un Ecrivain, je n'approuverai jamais qu'il annonce une seconde édition de son Livre, en disant, que *ceux qui aiment les Crudités en auront pour leur argent*. Le propre au contraire des secondes éditions, n'est-ce pas de retran-

cher, de corriger tout ce qu'il y a de trop libre, de trop *cru* dans les premières?

2°. *Un Discours préliminaire.* On y demande d'abord, ce que c'est que le mariage? Il y en a qui l'ont défini, *un bon marché.* Si l'on en croit certaines gens, cette définition n'est pas exacte.

* M. de
Voltaire.

* Car tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom & son état
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer en ce monde.

D'autres ont appelé le mariage *un joug accablant*: mais cette notion n'est pas plus vraie que la première.

* Le même.
me.

* Quand le rapport des esprits & du cœur,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre les nœuds tissés par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure;
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre!

Les Canonistes disent que le mariage est une union de l'homme & de la femme qui ne peut cesser que par la mort de l'un des deux. Cette définition est la plus vraie, mais elle n'apprend rien de ce que l'on veut sçavoir. Ainsi

* Sur le mariage

* M. Des Touches.

Voici tout ce que doit penser un homme sage.

On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien.

Mais du reste il ne faut s'embarasser de rien.

A tout événement s'attendre sans rien craindre ;

Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

On demande en second lieu dans ce Discours, pourquoi Dieu, qui pendant long-tems a permis la polygamie, n'avoit cependant créé qu'une femme pour le premier homme ? C'est, dit-on, qu'Adam étoit un mari tendre & complaisant ; Eve une épouse empressée & prévenante ; ils se suffisoient mutuellement pour faire leur bonheur : mais la corruption des mœurs de leurs

descendans ne leur permettant plus d'espérer le même fort, ils furent obligés de prendre plusieurs femmes, pour se dédommager des caprices des unes par la complaisance des autres.

3°. *Des Observations.* Nos deux Traducteurs auroient bien dû mettre un voile plus épais sur cette troisième Partie de leur ouvrage. Ils n'ont pas attendu une seconde édition, pour nous donner *des crudités pour notre argent.* Ils ont beau dire, qu'on n'a qu'à *biffer les traits qui blessent la délicatesse, & ne pas les lire*; c'est comme si un Peintre exposoit au Louvre des Peintures immodestes, & qu'il nous dit, qu'il n'y a qu'à fermer les yeux si on ne veut pas les voir. On auroit donc pû se dispenser d'entrer dans le détail des moyens que l'on prend, dans certains pays, pour sçavoir si la nouvelle mariée apporte sa virginité à son époux. Passe que l'on nous dise, en parlant des jeunes personnes du sexe, » que l'en-
» droit de leurs Livres de prieres, sur
» lequel elles méditent avec le plus
» d'attention & de recueillement, est
» ordinairement celui qui traite du ma-

» riage ; & qu'il seroit à souhaiter que
» toutes les femmes prissent autant de
» soin de se préparer à leur dernière
» fin , qu'elles le font pour leur pre-
» miere. » C'est-là un pur badinage qui
ne blesse les oreilles de personne. Mais
que l'on expose les différentes manie-
res dont certains Peuples connoissent
si une fille a toujours gardé sa chasteté ;
ce détail ne peut manquer de choquer
la plupart des Lecteurs.

4°. *Une Table des Matieres.* Cet
Ouvrage a quatre Parties. La premiere
traite des Cérémonies qui sont en usage
dans les mariages des Juifs & des Chré-
tiens. La seconde , de celles des Catho-
liques, des Luthériens, des Calvinistes,
des Grecs, des Abyssins, des Coptes,
des Sabéans, des Orgiens & des Cir-
cassiens. La troisième, des Mahomé-
tans ; & la quatrième des Idolâtres. Ce
qui forme autant de Chapitres parti-
culiers, qu'il y a de différens Peuples
dont on parle.

5°. *Le Corps de l'Ouvrage.* On ne
doit pas s'attendre que j'entre ici dans
le détail des cérémonies qui se prati-
quent chez toutes les Nations. Je

me contenterai seulement de rapporter quelques coutumes particulières qui sont les plus éloignées de nos usages.

Chez les Juifs , au festin des nœces ,
» on sert un œuf avec une poule de-
» vant l'épouse. Le mari lui présente
» un morceau de cette poule , & les
» conviés après cela, tant hommes que
» femmes , se jettent sur le reste , & se
» l'arrachent avec avidité. Celui qui
» en a attrappé le plus gros morceau ,
» est regardé comme fort heureux.
» Quant à l'œuf, il doit être crû. On
» le jette ordinairement au visage de
» quelqu'un ; & si la curiosité attire
» quelque Chrétien à la fête , c'est à
» lui qu'on donne la préférence. Mais
» auparavant , cet œuf est présenté à
» l'épouse , comme un augure de fé-
» condité , par lequel on lui fait espé-
» rer , qu'elle fera des enfans aussi aisé-
» ment qu'une poule pond des œufs.

Les Catholiques n'observent pas exactement partout les mêmes usages dans les cérémonies du mariage. Je ne dirai rien de ce qui se pratique en France ; personne ne l'ignore , ou du moins on est à portée de s'en instruire

aisément. Il n'y a qu'à entrer dans la première Paroisse qui se présente , & l'on en verra plus que je ne pourrois en dire ici.

En Sicile & en Hollande , dès que les articles du Contrat de mariage sont signés , les époux peuvent vivre ensemble pendant des années entières avec la liberté de gens mariés ; & les enfans sont regardés comme légitimes , quoique les parens n'ayent point encore satisfait aux cérémonies de l'Eglise.

Il y a des pays en Allemagne , où , lorsqu'une femme épouse un homme à qui l'on sçait qu'elle a accordé les dernières faveurs avant le mariage , elle est obligée de se rendre à l'Eglise secrètement , sans quoi toutes les jeunes filles du voisinage la suivroient en foule , avec des couronnes de paille sur leur tête.

» En Pologne , les filles ne se ma-
» rient point avant qu'elles n'ayent eû
» le temps d'achever de leurs propres
» mains des ouvrages de broderie d'une
» longue exécution , qu'elles destinent
» en présent à ceux qui doivent accom-

» pagner leurs époux à l'Eglise.

Les Luthériens ont à peu près les mêmes cérémonies que les Catholiques. Dans la Basse Allemagne, quand un jeune homme recherche une Demoiselle en mariage, il lui donne pendant trois nuits de suite une sérénade; si pendant ce tems-là elle ne se présente pas à la fenêtre, c'est une marque que le jeune homme n'a rien à prétendre. Si au contraire elle paroît; il s'entretient avec elle pendant quelques momens, & dès lors le mariage est conclu, & l'on assigne le jour pour le célébrer.

» Chez les Grecs, le lendemain du
» mariage, si les femmes trouvent des
» preuves de la virginité de l'épouse,
» elles s'en réjouissent pendant plusieurs
» jours; mais lorsque ces preuves vien-
» nent à manquer, toutes les réjouif-
» sances cessent, l'épouse est répudiée
» & remise à ses parens. » La même
chose se pratique aussi chez la plûpart
des Mahométans.

» Les Peuples de Transilvanie & de
» Valachie, sont dans l'usage d'enle-
» ver les femmes qu'ils veulent épou-

» ser , & ne les épousent qu'après en
» avoir joui de force ou de gré.

Quoiqu'on se marie plus souvent dans la Religion de Mahomet que dans toutes les autres , puisqu'un homme y a communément plusieurs femmes , il n'en est cependant point où les cérémonies soient si multipliées , & où elles se fassent avec plus d'éclat ; il n'en est point non plus où l'on prenne tant de précaution pour le choix d'une épouse , & pour s'assurer de sa fidélité. Ils sont si jaloux , pour la plûpart , que leurs femmes ont peine à obtenir d'eux la liberté de paroître devant leur pere même sans être voilées.

» Les Turcs peuvent épouser tou-
» tes leurs sœurs l'une après l'autre ,
» pourvû qu'ils commencent par l'aî-
» née ; mais s'ils commencent par la
» plus jeune , ils ne peuvent épouser
» qu'elle , à l'exclusion de toutes les
» autres.

Les Perses & les Maures d'Egypte ont une façon bien singulière , on peut dire même bien barbare , de faire l'amour. Ils se brûlent les bras , les jambes , les cuisses & la poitrine avec des fers

chauds en présence de leurs maîtresses ; ils se font dans toutes ces parties de leur corps de profondes incisions ; & si pendant ces opérations cruelles, leurs amantes baissent leurs mains, c'est une marque qu'elles sont dans la disposition de leur accorder tout ce qu'ils desirent. Elles leur donnent ensuite des rubans de soye pour leur témoigner leur sensibilité, & les blessés s'en servent pour couvrir leurs plaies & leurs brûlures.

Cette façon cruelle de faire l'amour me rappelle celle des Espagnols, qui se donnent la discipline en présence de leurs maîtresses, & qui passent des nuits entières à se foueter sous leurs fenêtres, pour leur témoigner de la tendresse. L'amour des François est plus humain, il n'inspire point de pareilles cruautés. Il n'employe ni le fer ni le feu, ni le fouet pour attendrir le cœur des femmes ; & le plus souvent, il n'a pas même recours aux paroles pour se faire entendre.

* Qui-
aur * L'amour, pour s'expliquer, a son langage à part.

Il parle, il persuade en gardant le silence.

Ses moindres mouvemens sont remplis d'éloquence.

Un soupir dit beaucoup souvent en un instant,

Et doit parler bien bas si le cœur ne l'entend.

» Les Maures du Royaume de
» Maroc font de grandes réjouissances
» dans leurs mariages, & des dépenses
» considérables dans les cérémonies qui
» les accompagnent. C'est ce qui a
» donné lieu à un Proverbe Italien,
» qui dit : Les Chrétiens dépensent
» tout leur bien en procès; les Juifs,
» dans leur Pâque; & les Maures,
» dans leurs mariages.

Chez les Tartares de Moscovie,
» quand un homme meurt après que
» les conditions du mariage sont ar-
» rêtées entre la femme & lui, la fu-
» ture ne peut point se marier, parce
» qu'ils pensent qu'ils se rencontreront
» dans l'autre monde, où ils pourront
» remplir les conditions du traité, &
» consommer le mariage.

Parmi les Peuples du Malabar, ceux
qu'on nomme Naires, » n'épousent ja-
» mais qu'une femme; mais leurs fem-
» mes peuvent avoir jusqu'à trois ma-

» ris, qui sans aucune jalousie contri-
» buent tous trois ensemble à son en-
» tretien. Quand un des maris entre
» dans l'appartement de la femme, il
» laisse ses armes à la porte, & les au-
» tres n'entrent point qu'il n'en soit
» sorti.

A la Chine un homme est estimé fort riche, lorsqu'il a beaucoup de filles, parce que ceux qui les épousent sont obligés de leur apporter une dot, qu'elles donnent sur le champ à leurs parens, par reconnoissance du soin qu'ils ont pris de leur éducation; mais après la mort du pere & de la mere, cette dot retourne à leur fille.

Dans les Provinces qui confinent la Tartarie, on marque un tems fixe aux hommes & aux femmes pour se marier. Si, lorsque ce tems est passé, ils ne se sont point déterminés, on les oblige à garder le célibat le reste de leur vie dans des espèces de couvents, où ils vivent en communauté. Dans ce pays-là, les mariages se font d'une maniere fort singuliere: on divise les hommes en trois classes; dans la premiere on met les plus riches; on place

ceux qui n'ont qu'une fortune médiocre dans la seconde ; & les pauvres composent la troisième. On distingue aussi trois ordres différens parmi les femmes ; les belles , celles qui le sont moins , & celles qui ne le sont point du tout. Les hommes riches épousent les belles femmes ; les laides sont pour les pauvres ; & celles qui ne sont ni belles ni laides , sont destinées à ceux qui ne sont ni pauvres ni riches.

C'est sans doute cette coutume bizarre qui a fourni à M. de Sainte-Foy l'idée d'une jolie Pièce intitulée *la Colonie*. Il n'a pas permis qu'elle fût jouée assez long-tems , pour que le Public en apperçût toutes les beautés ; mais comme elle a de quoi se soutenir, sans le secours de la représentation, je suis persuadé qu'elle ne fera pas moins de plaisir à la lecture , qu'elle en auroit fait au Théâtre, si on l'eut continuée plus long-tems. C'est sur un usage semblable à celui des Tartares Chinois, que roule toute l'intrigue : le sujet est neuf & la Pièce bien écrite. Le manuscrit m'est tombé par hazard entre les mains ; & je n'y ai trouvé aucun des défauts

qu'on dit y avoir apperçûs lorsqu'elle fut jouée ; elle va être imprimée , & le Public en jugera.

Je reviens aux *Cérémonies du mariage*. Il y a des pays à la Chine, où, si un mari s'absente pendant 20 jours de suite, sa femme a la liberté de se remarier avec un autre ; & l'époux peut en faire autant partout où il se trouve. Les nouveaux mariés, dans quelques endroits du Malabar, se mettent sur un lit dur, où les parens & les conviés viennent les frapper à grands coups de bâtons. Ces bastonnades, dit-on, leur font beaucoup d'honneur & de plaisir. Dans la Guinée, l'épouse jure solennellement de ne jamais violer la foi conjugale ; mais on dispense les maris de ce serment. Lorsque l'épouse devient trop âgée, l'époux peut en prendre une plus jeune, & la vieille alors est obligée de la servir. Dans certains endroits de l'Afrique, les hommes peuvent épouser autant de femmes que bon leur semble, & les quitter de même : pour cela ils les conduisent au marché, & là ils les changent avec d'autres, ou pour un tems limité, ou pour toujours. Voilà à

peu près ce que j'ai trouvé de plus singulier dans ce Traité qui forme tout le corps de l'ouvrage. L'Auteur auroit encore pû donner un *coup d'œil* sur bien d'autres Cérémonies particulières qui sont en usage dans plusieurs pays dont il ne parle point.

6°. *Des Notes Critiques.* Ce sont plutôt des remarques que l'on fait sur certaines coutumes , ou des raisons que l'on apporte de leur établissement. Par exemple , chez les Juifs , » parmi » les gens du commun , les parens & » les amis donnent en présent à l'épouse » un porc , une brebis , ou une vache ; » & à l'époux , un poulain , un chien , » un chat ou une oye.» L'Auteur fait là-dessus une réflexion admirable , & qui mérite bien d'être placée dans une note marginale.» Un porc est mal propre, une » vache paresseuse , un poulain étourdi , » un chien hargneux , un chat traître , » une oye stupide ; c'est sans doute » pour avertir l'époux & l'épouse , » qu'ils ne doivent avoir aucun des vi- » ces de ces animaux , qu'on leur fait » de pareils préfens. » J'aime beaucoup qu'on avertisse les gens de ne pas

être stupides. Ceux qui le sont, le seront toujours, malgré l'avertissement : & l'avertissement n'empêchera pas les autres de le devenir, s'ils y ont de la disposition.

« A Goa », il n'est plus permis aux
 » femmes de se farder, dès le lendemain
 » de leur mariage. Il seroit bien plus
 » à propos, dit l'Auteur dans une
 » note, de leur en ôter la liberté auparavant, ou de la leur laisser toujours.
 » Si cet artifice cache aux yeux d'un
 » époux des choses désagréables, n'est-il pas cruel qu'il sorte d'erreur, dès
 » le lendemain de son mariage ?

7°. *Des Aventures particulieres.*

C'est l'Histoire d'un nommé Harry, qui avoit épousé sept femmes, sans avoir eu le bonheur d'en rencontrer une bonne. La premiere étoit une vieille de soixante ans, qui jamais n'avoit été jolie, & qui se croyoit fort belle. Elle s'empara de la conduite du ménage, & sous prétexte que son grand âge lui donnoit de l'expérience, elle se rendit en peu de tems Maîtresse de la maison. Le bon homme Harry la laissoit faire, & il eut beaucoup à souffrir de

sa mauvaise humeur. La vieille aimoit à boire ; & un jour qu'elle s'étoit enivrée de liqueurs avec le Curé & la Sage-Femme , elle en eût une hydro-pisie , & elle en mourut. Harry , pour s'en consoler , en épousa une autre de dix-huit ans , & d'une beauté ravissante. Mais c'étoit une furie qui vomissoit à tout moment des torrens d'injures contre son mari. Il lui falloit d'ailleurs chaque jour de nouveaux ajustemens , & si elle eut vécu plus long-tems , elle eût ruiné le pauvre Harry en robes , en rubans & en pompons. Par bonheur pour lui , il en fut bientôt délivré , car elle mourut de dépit , de ce qu'il ne répondoit point à ses injures. Comme il falloit une femme à Harry , il en prit une troisième jeune & jolie ; mais c'étoit une de ces indolentes que le moindre mouvement fatigue & rend malade. Elle étoit tout le jour sur une Duchesse ou dans son lit , & elle désespéroit son mari par sa lenteur , sa paresse & son indifférence. Elle se dépêcha de mourir en couche , pour faire place aux autres femmes que son mari devoit encore

épouser. Celle qui lui succéda étoit la veuve d'un Avocat ; elle sçavoit par cœur le Code & le Digeste, & elle vouloit gouverner sa maison selon les Loix & la Coutume. Son mari n'entreprenoit rien sans son consentement, ce qui le gênoit très-fort. Un jour cependant ; il osa faire couper un arbre sans lui en demander la permission, & elle en mourut de chagrin & de rage. Harry épousa la veuve d'un homme de condition, qui n'avoit que la noblesse dans la tête & dans la bouche. Elle aimoit le grand monde & la brillante compagnie. Sa maison fut bientôt montée sur un ton de grandeur qui auroit conduit le pauvre Harry à l'Hôpital, sans une chute de carosse qui lui enleva sa femme en trois jours de temps. Le délire matrimonial le reprit au bout de trois ans de veuvage, & il épousa une dévote. Elle étoit fourbe, médisante, emportée, orgueilleuse, & outre cela amoureuse de son Directeur. Un jour qu'elle étoit allée l'entendre prêcher, elle gagna un gros rhume, qui lui ôta l'usage de la parole ; & de chagrin de ne pouvoir parler, elle mourut. La septième

sur la Littérature Moderne. 309
me femme d'Harry ne valut pas mieux que les autres. C'étoit une jeune fille, qui, quelques jours après leur mariage, lui enleva les meubles & son argent. Harry avoit contracté plusieurs dettes, & n'ayant plus de quoi satisfaire ses Créanciers, il fut mis en prison. C'est là, que pour se désennuyer, & ennuyer ses Lecteurs, il a écrit l'Histoire de ses sept femmes.

8°. *Quelques Epigrammes & l'Errata.* Il n'y a rien à dire ici dessus, si non que pour la perfection de l'*Errata*, on auroit pû encore y mettre les Epigrammes,

Quant au style des deux Traducteurs, on en jugera par les traits que j'ai cité dans le cours de cet extrait. On n'y apperçoit point cette diversité, qu'on remarque communément dans les Ouvrages qui sortent de deux mains différentes. C'est toujours le même goût, la même couleur, la même forme, & les deux Auteurs peuvent, sans jalousie prétendre à la même gloire, si ç'en est une de bien traduire.

ARTICLE XVIII.

DEUX DISCOURS LATINS.

Par M. Le Beau.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

Par M. Masson.

QUE d'objets intéreffans nous offrent ces deux Discours ! Le meilleur de tous les Rois , le plus fidèle de tous les Peuples ; les actions les plus éclatantes , les conquêtes les plus glorieuses ; la crainte bannie de tous les cœurs , la joye retablee dans toutes les villes ; les horreurs de la guerre entierement dissipées , & l'empire de la paix solidement affermi ; voilà les grandes matieres qu'a traitées dans ces deux Harangues , l'illustre M. Le Beau , l'honneur du Collége des Graffins , la voix de l'Université , & aujourd'hui , le Prince de l'Eloquence Latine. Tous nos Beaux-Esprits s'étoient déjà exercés sur ces grands sujets. Les uns ,

embouchant la Trompette , avoient chanté **L O U I S**, ses Victoires, ses Triomphes : les autres, sur un simple chalumeau , avoient célébré ses Vertus , sa Puissance, ses Bienfaits. Ceux-ci, dans l'enthousiasme de l'Ode , nous annonçoient les douceurs, les avantages de la Paix ; ceux-là, dans une Poësie plus familiere , publioient notre félicité, notre joye : tous enfin , dans ces tems de Fêtes & de Réjouissances, faisoient éclatter la reconnaissance , l'amour, l'allégresse. Mais la France seule étoit témoin de nos transports , & les Etrangers les igno-
reroient peut-être encore long-tems , si M. le Beau n'avoit eû soin de les exprimer dans une Langue , qui les fera bien-tôt connoître dans toutes les parties de l'univers.

Le premier de ces Discours a pour objet la Convalescence du Roi, & ses Conquêtes. L'Orateur débute par un parallèle ingénieux & touchant , où il compare le zéie des François pour leur Prince, avec celui que témoignent les autres Peuples pour leurs Souverains. Ce n'est ni la crain-

te, ni la force qui nous unissent avec ceux qui nous gouvernent ; l'amour seul forme nos liens, & nous naissons tous avec lui. Tandis qu'ailleurs, les Rois sont obligés d'acheter l'attachement de leurs Sujets, en France c'est un bien qui leur est héréditaire, comme leur Couronne. C'est dans nos cœurs, plutôt que sur nos têtes, qu'est établi leur empire. Leurs biens & leurs maux deviennent les nôtres, & nous ne formons tous, pour ainsi dire, qu'une même famille, dont le Roi est autant le pere, que le maître ; & nous, les enfans, autant que les Sujets. Heureux les Princes, heureux les Peuples animés de cette tendresse mutuelle ; & c'est-là ce qui fait aujourd'hui notre bonheur, & le sujet de ce Discours dont voici le partage.

*Ce que les François doivent à LOUIS
Comment ils s'acquittent de cette
obligation.*

Premiere
Partie.

Quand Dieu veut punir les Peuples, il les soumet à des Princes qui ne respirent que la Guerre ; au lieu qu'il donne

donne des Rois pacifiques à ceux qu'il veut combler de ses bienfaits. La France étoit livrée depuis long-tems à la fureur des armes, lorsque LOUIS vit le jour; mais la Paix ne tarda pas à le recevoir entre ses bras. Ce Prince l'aima aussitôt qu'il la connut; & par vingt ans de tranquillité, il manifesta à toute l'Europe ses inclinations pacifiques. Les vûes ambitieuses de la Maison d'Autriche, vinrent troubler ce repos général. LOUIS soutint sur le Thrône de l'Empire, un Prince que ses Rivaux en vouloient exclure injustement. Entreprendre une Guerre pour un sujet si louable, c'est rétablir la Paix plutôt que la rompre. Mais le Roi n'a-t-il pas assez de Généraux pour commander ses Troupes? pourquoi va-t-il lui-même s'exposer à mille dangers? C'est son amour pour ses Sujets qui l'emporte au milieu du carnage & de l'horreur. Il se dérobe à tout ce qu'il a de plus cher, & sur sa route il n'entend que vœux, que prieres, que bénédictions. Chacun oublie ses malheurs; la présence de LOUIS leur tient lieu de tous les biens. On veut éloi-

gner la foule qui l'environne ; Laissez approcher mes Sujets , dit-il , ils ne sçauroient être trop près de leur Roi. Mais c'est envers les Soldats , que son humanité éclate d'avantage. Il les interroge avec bonté , il veut lui-même essayer leurs alimens , il se fait conduire au lieu où sont les malades & les blessés ; & son aspect est plus efficace que tous les remèdes , pour accélérer leur guérison. Ils ont vû leur Maître, c'en est assez ; déjà ils brûlent tous du desir de courir à de nouveaux combats.

Ici l'Orateur se sent embrasé du même feu que ces généreux Soldats, & se laisse entraîner avec eux aux champs de Mars, pour suivre le Roi dans ses Conquêtes.

» Déjà Menin est pris, déjà Ypres est
 » tombé sous nos coups. Devant les
 » murs de l'une & de l'autre Ville,
 » LOUIS brave les décharges d'une Ar-
 » tillerie meurtrière ; ses propres enne-
 » mis frémissent de son audace , ils trem-
 » blent de vaincre au dépens de ses jours
 » précieux , & craignent plus pour
 » l'assiégeant que pour eux-mêmes.

» Au milieu des feux qui l'environ-
 » nent brille CLERMONT , admis aux

» Confeils de fon Roy , affocié à fes
» périls , noble instrument de fes Vic-
» toires , digne fang des Bourbons ,
» petit-fils & rival d'un Héros. Com-
» ment un Roi qui connoît tout le prix
» de la bravoûre , le récompensera-t-il
» des grandes actions qu'il lui a vû faire
» devant Ypres & devant Menin ?
» LOUIS lui trouve un falaire digne de
» celui qui le donne & de celui qui le
» reçoit. Il lui montre de nouveaux
» dangers , de nouveaux travaux , il
» lui donne ordre de prendre Furnes ;
» présent plus flatteur pour CLER-
» MONT , que fi le Roi , après s'en être
» rendu maître , la lui donnoit en Sou-
» veraineté.

Mais tandis que je fuis ainfi pas à pas l'Orateur dans fa marche , & le Héros dans fes Conquêtes , je m'apperçois que je ne fais point affez connoître le discours dont je rends compte. C'est plutôt le Traducteur que je préfente aux yeux du Public , que l'Auteur lui-même. Ce font fes idées , il eft vrai ; mais , fous des expreffions étrangères , combien ne perdent-elles pas de leur force & de leur beauté ? Cepen-

dant oseroit-on risquer ici du Latin ? Cette Langue releguée aujourd'hui dans les Colléges , ne soutient plus les regards d'un certain monde. Autrefois, par une bizarrerie singuliere , nos Peres ne voyoient , pour ainsi dire , qu'au travers les yeux & l'imagination des Auteurs Latins : l'étude de la Langue Françoise étoit généralement négligée, & paroïssoit même indifférente. L'idée qu'on voit de l'habileté des Romains, la gloire de Ciceron & de Virgile, de Tite-Live & d'Horace avoient sans doute oté tout courage de tenter d'autres routes. On sentoit l'extravagance de ce préjugé, mais personne n'osoit commencer la réforme. On donne aujourd'hui dans un excès tout contraire , & l'on ne peut plus prononcer un seul mot de cette Langue sçavante , sans en demander auparavant la permission. C'est donc pour me conformer à cet usage , que je prie le Public de me pardonner tout ce que l'Orateur va dire en cet idiôme

*Sed dum Flandria gemitus in letas
acclamations convertuntur , ecce ex
adversâ Galliarum regione astuat in-
festis Austriacorum agminibus Rhe-*

nus, simulque hærentes eorum lateri belluas in Alsatiam evomit, mixtam ex omni barbarie Colluviem, inaudita etiam antea nomina nationum, è Sylvarum montiumque lustris non studio laudis, non amore regnantis, sed solo odore prædæ nuper extractos, non ad vincendum, sed ad perdendum natos, quibus pro fortitudine crudelitas est. Jam Gallie sanguinem anhelant, jam inhiant spoliis, jam integerrimas longâ pace, & ignotâ sibi felicitate Provincias spe & cupiditate devorant.

Peut-on nous retracer avec plus de force cette irruption de barbares que le Rhin vomit en Alsace, lorsque LOUIS touché des cris douloureux de cette Province, quitta ses Conquêtes en Flandres, pour voler à son secours? Le nom seul de ce Prince épouvanta ces peuples féroces; & cette multitude de *bêtes sauvages* que les Autrichiens avoient amenées avec eux sur ces frontières, se retirèrent avec précipitation dans le creux de leurs montagnes. Voilà en partie ce que LOUIS a fait pour son Peuple; voyons quelle en a été notre reconnoissance.

Seconde
Partie.

Les François devoient beaucoup à leur Prince ; mais comment ont-ils pû s'acquitter envers lui de leur obligation ? Par les larmes qu'ils ont versées pendant sa maladie, la joye qu'ils ont fait paroître à sa convalescence, l'ardeur avec laquelle ils ont combattu pour soutenir la réputation de ses armes.

Ici l'Orateur fait une peinture vive & touchante de la consternation générale de toute la France, à la premiere nouvelle de la maladie du Roi. Dans les Temples, tous les Etats, tous les âges confondus embrassent les autels, & ne forment de vœux que pour LOUIS. Dans les places publiques, que de gens qui interrogent, qui répondent, qui écoutent ? dans les maisons particulières, chacun croit avoir perdu ce qu'il a de plus cher. La Reine, le Prince son fils, la Famille Royale, les Grands, le Peuple, tous s'abandonnent à la crainte, à la douleur, au désespoir.

Mais bientôt le calme renaît ; la joye la plus vive succède à la tristesse la plus profonde, & elle prend, dit l'Orateur, toutes les formes dont elle est

susceptible. » Bruyante dans les Fêtes,
» splendide dans les Festins, elle pe-
» tille dans le salpêtre ardent, elle inf-
» pire des vers, elle s'exhale en chants,
» elle éclate en ris, elle se répand mé-
» me en pleurs.

Tels furent véritablement les effets de notre joye. Jamais on ne vit de Fêtes plus éclatantes, de repas plus somptueux, de danses plus vives, de jeux plus animés.

Tant de feux d'artifice, & de si mauvais vers.

Parmi les Citoyens, on reconnut les plus distingués par l'ordre, le goût, la multitude de leurs illuminations. Leurs Palais étoient éclairés d'un nombre prodigieux de lampions qui formoient divers compartimens. Les personnes d'un rang inférieur se contentèrent d'en faire mettre autour des portes & des fenêtres de leurs maisons; les simples Bourgeois placèrent deux chandelles sur chaque croisée, & les pauvres gens n'allumèrent qu'une lampe. Image parfaite de ce qui arriva sur le

Parnasse qui fut aussi illuminé à sa façon. Chaque Poëte se fit un plaisir de contribuer, selon ses facultés, à la Fête commune. Depuis le Prince de la Poësie François jusqu'au plus petit de ses Sujets depuis M. de Voltaire, jusqu'au dernier de ses Colporteurs, chacun voulut se signaler dans ces jours de Réjouissances; mais la plûpart, hélas, n'allumèrent que des lampes.

L'ardeur des François à soutenir la gloire de nos armes, est la troisième marque de reconnoissance qu'ils donnèrent à leur Roi. Ici M. le Beau peint avec force & avec chaleur la Bravoûre de nos Troupes en Italie, sous le commandement du Prince de **CONTY.** » On » les prendroit pour des Aigles, quand » du fond des vallées ils s'élèvent dans » les airs; pour des Lions, quand ils » renversent tout ce qui s'oppose à » leur passage; pour des tempêtes, des » foudres, quand ils tonnent sur le sommet de ces montagnes, confondus » eux-mêmes parmi les foudres & les » tempêtes. C'est ainsi qu'il les falloit, » pour répondre à l'activité de leur Général.

En Flandre, sur le Rhin, à Ypres, à Fribourg, partout les François opèrent des prodiges de valeur; plus le Roi est avare de leur sang, plus ils en sont prodigues, quand il s'agit de lui donner des preuves de leur reconnoissance. La postérité doutera qui du Prince ou des Peuples, aura témoigné plus d'amour; & ce doute sera également glorieux pour LOUIS & pour nous.

Le second de ces deux Discours est une Harangue sur la Paix. Ce sujet qui paroïssoit épuisé, n'a pas laissé de fournir encore à l'Orateur les plus beaux traits d'éloquence; & je ne craindrai pas d'affurer, que c'est ce qui a parû de mieux en ce genre l'année dernière, lorsqu'on publia ce grand événement. Voici de quelle façon M. le Beau a divisé sa matière.

Cette Paix est si glorieuse, que sans faire attention aux avantages qu'elle apporte, elle mérite tous nos éloges.

Cette Paix est si avantageuse, que sans considérer la gloire qu'elle procure, elle méritoit toutes nos recherches.

Comme ce sont les Rois qui sont Première.
responsables de la justice de la Guerre, Partie.

c'est à eux aussi qu'appartient principalement la gloire d'une paix honorable. Mais les Peuples ne peuvent-ils pas y avoir part ? Oui sans doute ; & si celle-ci est glorieuse pour LOUIS dont elle fait voir la modération, elle ne l'est pas moins pour les François, puisqu'elle est le prix de leur courage.

Rien ne prouve mieux la modération du Roi, en donnant la Paix à l'Europe, que la générosité avec laquelle il a rendu toutes ses conquêtes. Qu'on interroge tant de villes prises, tant de citadelles forcées, tant de batailles gagnées ; les champs fameux par ces combats diront tout haut, à quoi LOUIS pouvoit prétendre, & les Nations elles-mêmes qu'il a vaincues seront forcées de publier la modération de leur vainqueur.

La Paix fut l'unique motif de la Guerre que ce Prince avoit entreprise, & il ne la perdit jamais de vue, même au milieu des combats. Dans le fort de ses victoires, il n'exigea des vaincus que leur consentement à une Conférence sur la Paix ; & sa douceur, son humanité, à l'égard des villes conquises, & des ennemis qu'il avoit sous sa puis-

sance , prouveront éternellement les vûes pacifiques de notre glorieux Monarque.

Mais L O U I S en dédaignant les récompenses d'une Guerre toujours glorieuse , reçoit la plus grande de toutes ; c'est celle d'aggrandir son Empire dans tous les cœurs , & de se faire aimer de ceux mêmes dont il s'étoit fait tant de fois admirer. Voilà ce qu'il avoit en vûë principalement , en donnant à ses ennemis une Paix , à laquelle ses Peuples eux-mêmes eurent tant de part.

Un terme si beau méritoit bien que pour y parvenir on fit des prodiges de valeur ; & c'est ce que nous présentent à chaque pas , les Pays que nous avons conquis. L'Escaut , la Meuse , le Rhin n'arrosent plus aujourd'hui que des rives couvertes des monumens de nos victoires. Les champs de Fontenoy , de Lauffelt , de Raucou ; la Flandre , le Brabant , la Hollande ont été plus que jamais , les Théâtres de notre gloire ; & c'est par ces routes glorieuses , que nous nous sommes frayé un chemin à la Paix. Examinons présentement les avantages qu'elle nous procure.

Elle est utile à l'Europe qu'elle soulage ; à nos Alliés dont elle rétablit ou affermit les droits ; à nous mêmes, qu'elle va combler de biens.

Tous les Peuples souffrent pendant la Guerre ; & ceux-mêmes qui voudroient n'y prendre aucune part , ne laissent pas d'en ressentir les funestes effets. C'est ce que l'Orateur exprime d'une maniere bien sensible ; & la peinture qu'il nous fait de ce terrible fléau , mériteroit sans doute d'avoir ici sa place , si les bornes d'un extrait pouvoient le permettre. Il faut d'ailleurs ménager les oreilles Françoises , pour qui le Latin n'est plus de mode.

La paix , en délivrant tous les Peuples de l'Europe des ravages de la Guerre , apporte encore de solides avantages à nos Alliés. De nouveaux Etats formés en Italie par Dom Philippe , la Silésie assurée au Roi de Prusse, la République de Gênes remise en possession de son ancien Domaine ; voilà les principaux fruits qu'elle leur procure.

J'avois résolu de ne plus citer de Latin , mais je ne puis m'empêcher d'en rapporter encore ici en faveur d'un Peu-

Sur la Littérature Moderne. 325
ple, qui sans doute entend cette Langue mieux que la nôtre, & qui ne manqueroit pas d'applaudir à cet endroit de mes Feuilles, si elles avoient jamais le bonheur de parvenir jusqu'à lui.

Respirent tandem à laboribus, & honorificum sudorem abstergant BORUSSI Milites, qui REGIS sui Consilio ducti, fortibus factis incitati, quòcunque jus vocabat, arma rapidè circumferentes, novi quidem regni, sed robusti jam, & in ipso ferè ortu vigentis, incunabula palmis contexerunt. REX verò astrictâ sibi firmiùs fœderis hujusce nodis SILEZIA, & belli pariter & PACIS artibus excellens, imperii, primùm armis, mox legibus & sapientissimis institutis confirmati bis conditor, liberales disciplinas, & bene coherentem cum iis Gallorum amorem retineat; nobis eò carus magis, quòd quamquam terrarum intervallo distans, Gallis tamen est LUDOVICI & amicitia & virtutum similitudine proximus.

Mais une paix si avantageuse à nos Alliés, ne nous rapporte-t-elle que la gloire de leur avoir été utiles? Elle

nous rend notre Roi glorieux & triomphant ; que pouvions-nous desirer de plus ? Sur lui , sur sa prévoyance , sur sa bonté se fonde toute la sécurité , l'abondance & la félicité des François. Désormais la Bretagne ne tremblera plus au bruit d'une flotte menaçante ; un torrent impétueux fondant du haut des Alpes , ne viendra plus inonder la Provence ; la mer devenue libre facilitera le Commerce ; & les bras , que l'amour des armes occupoit à la guerre , seront employés plus utilement à l'agriculture.

Tels sont les avantages que la paix nous procure , & que l'Orateur expose de la manière la plus touchante. Mais de quelle utilité n'eût-elle pas été aussi pour les gens de Lettres , cette paix glorieuse , si elle nous eût valu beaucoup de Harangues semblables à celle-ci ? Si , en rendant le calme à l'Europe , LOUIS fait revivre parmi nous ces tems heureux de tranquillité qui signalerent le regne d'Auguste ; M. le Beau , en célébrant ce grand événement , ramene aussi cette pureté de langage , ce stile nombreux,

cette belle latinité qui caractérisent ce beau siècle. Heureux les jeunes élèves qui ont l'avantage d'être formés par un si grand maître, & qui sont à portée de puiser dans leur source les vrais principes de l'éloquence ! Les Romains alloient autrefois à Athene, pour converser avec les Sçavans de cette Ville fameuse, pour se perfectionner dans la Langue de ces Grands Hommes, pour profiter, pour ainsi dire, des débris d'Eschine & de Démosthène. Quiconque aujourd'hui voudroit aussi recueillir les restes de Cicéron & de Tite-Live, pourroit de même s'adresser au Collège des Grassins.

On est sans doute étonné que je n'aye encore rien dit de la Traduction de ces deux Discours. L'usage veut qu'on en parle, mais c'est un abus ; & je comparerois volontiers les Traductions, quelles qu'elles soient, aux lunettes dont se servent certaines gens, pour lire avec plus de facilité. Sans elles, il est vrai, ils n'appercevroient point les objets, ou ils ne les verroient que confusément ; mais pour cela dirait-on qu'il faudroit qu'ils parlassent aussi

de leurs lunettes, s'ils rendoient compte d'un ouvrage qu'ils n'auroient pû lire sans leur secours ?

Quoique je ne me fois pas servi de cette Traduction pour entendre les Harangues de M. le Beau, j'avouerais cependant que je l'ai lûe avec plaisir Elle a été faite par M. Masson, Trésorier de France, & l'on y apperçoit un homme qui possède tous les trésors de la Langue Françoisé.

ARTICLE XIX.

TOM JONES

OU L'ENFANT TROUVÉ.

Par M. Fielding.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par M. de la Place.

VOICI encore une Traduction. L'ouvrage dans l'original peut être bon ; mais le verre au travers duquel on nous le montre, est plein de taches. Il n'y a là-dessus qu'une voix, & tout

le monde convient que ce Roman n'est pas écrit dans toute la pureté de notre Langue. Le stile en est inégal, les expressions mal choisies, & quelquefois même assez ignobles. On y trouve de fréquentes répétitions de mots, de mauvaises constructions de phrases, & des termes que ne sont point François. Voilà pour le Traducteur. Venons à l'ouvrage.

Son but est d'inspirer l'amour de la vertu. Tout ce qui a pour objet une entreprise si louable, ne peut manquer de nous toucher vivement. Non, la vertu n'est pas dans un si grand discredit qu'on veut quelquefois nous le persuader. Si elle ne règle pas toujours les actions de la plûpart des hommes, elle conserve du moins encore un secret pouvoir sur les cœurs. Ceux mêmes qui, dans la pratique, s'éloignent le plus de ses principes, ne peuvent se refuser à l'attrait vainqueur de ses charmes, lorsqu'elle les fait briller à leurs yeux. J'avoue que l'impression n'en est souvent que momentanée, & que dans l'admiration qu'elle inspire, on ne forme presque jamais que de vains desirs de la posséder,

de jouir de ses avantages, sans vouloir les mériter par d'illustres efforts. Mais quoique ce goût naturel ne nous rende pas toujours vertueux, rien n'est plus utile cependant que de l'entretenir, que de l'augmenter dans les cœurs. Ce germe précieux n'y sera pas toujours oisif, & tôt ou tard il y produira les fruits les plus heureux & les plus abondans.

Nous ne pouvons donc témoigner trop de reconnoissance à ces hommes généreux, qui s'empresse d'établir le bonheur de la société, en étendant l'empire de la vertu qui en est la baze. Applaudissons à un travail qui change nos amusemens mêmes en d'utiles leçons, & qui, par le secours d'une fiction ingénieuse, convertit les préceptes en images, & la morale en plaisirs.

Si nous n'allions chercher dans les pays qui nous environnent, que de semblables écrits, la France ne seroit pas inondée de tant de Livres pernicieux, où l'on enseigne l'impiété par principes, & où l'on se fait un système de manquer de Religion. Il est vrai que tous ceux que la connoissance des Langues met en état de rendre dans

la nôtre les productions de nos voisins, ne s'exercent pas sur des ouvrages de cette nature. Il y a parmi nous d'industrielles Abeilles, qui ne se répandent dans des terres étrangères, que pour venir ensuite nous enrichir des sucres précieux qu'on y recueille. Elles fuyent les plantes empoisonnées avec autant de précaution, qu'elles s'attachent avec ardeur aux plus salutaires; & loin de nuire aux fleurs sur lesquelles elles se reposent, elles ne font au contraire que les rendre souvent plus brillantes. Tantôt elles s'y insinuent avec adresse, & en développent les boutons qui ne sont point encore tout-à-fait épanouis. Tantôt elles voltigent autour d'elles avec légèreté, & en écartent une foule d'Atômes étrangers qui en terniroient les couleurs. D'autres fois, elles en font sortir mille petits insectes qui en rendroient l'éclat moins durable. Et d'autrefois enfin, elles en détachent les feuilles les moins saines qui pourroient corrompre toute la fleur. Avec quel plaisir ne les voyons-nous point revenir ensuite chargées du miel délicieux qu'elles ont préparé à notre goût?

& quel avantage ne retirons-nous pas de leur travail ?

Si l'Angleterre mérite que nous lui fassions hommage de quantité d'excellens écrits que nous avons en notre Langue, M. de la Place doit partager notre reconnoissance avec les autres Traducteurs qui nous les ont procurés. Non content d'avoir déjà enrichi la Littérature Françoisse de ce que le Théâtre d'Angleterre a de plus beau, il a encore voulu nous faire part d'un nouveau Roman Anglois, qu'on peut regarder comme une leçon continuelle de morale pour les jeunes gens. *Tom Jones* en est le Héros. Cet enfant, dont on ignora long-tems l'origine, tomba heureusement entre les mains d'un Seigneur, dont l'humanité, la prudence & la Religion font proprement le caractère. Celui-ci se nommoit *Alworthy*. C'étoit un homme riche, veuf & sans enfans. Il prit soin du petit Jones, comme s'il eût été son propre fils. Il remarqua bientôt en lui toutes les qualités extérieures qui rendent un jeune homme aimable, avec un fond excellent qui pouvoit en faire dans la suite

un très-honnête homme. Tom Jones avoit aussi ses défauts : il étoit bouillant, emporté, téméraire, & peut-être un peu trop porté à la tendresse. Son protecteur n'en fut point épouvanté ; & il espéra que les principes de vertu qu'il appercevoit en lui, prendroient enfin le dessus dans son cœur. Alworthy avoit une sœur appelée *Miss Brigitte*, & cette sœur avoit un fils nommé *Bliffil*. Celui-ci étoit à peu près du même âge que Tom Jones ; ils eurent l'un & l'autre les mêmes Maîtres, & ils reçurent ensemble la même éducation. Ils étoient tous deux d'un caractère bien différent : le neveu d'Alworthy étoit plus doux, plus tranquille, plus souple que son compagnon ; mais il étoit fourbe, haut, fier, intéressé, traître & vindicatif. Il s'étoit concilié l'amitié de ses deux Gouverneurs, tandis que l'autre, par son trop de vivacité, son indocilité même, s'en étoit fait des ennemis irréconciliables. Bliffil se joignit à eux pour le persécuter ; & ils cherchèrent toutes les occasions de le perdre dans l'esprit d'Alworthy. Ils n'y réussirent

pas d'abord ; mais quelques fautes échappées à Tom Jones lui furent représentées sous des couleurs si odieuses, qu'elles détruisirent insensiblement dans son cœur, toute la tendresse qui avoit long-tems combattu en faveur de cet enfant adoptif.

Il faut convenir que Jones prétoit beaucoup à la malice de ses ennemis ; & il avoit sur son compte plusieurs actions qu'on pouvoit prendre en très-mauvaise part. Ses amours avec la fille d'un Garde - Chasse avoient éclaté ; mais si elles contribuèrent d'abord à indisposer contre lui son bienfaiteur, il en eut d'autres bientôt qui mirent enfin le comble à sa disgrâce.

Voici le commencement d'une aventure qui ne finira qu'avec le Roman. Tout ce qui précède ne contient presque rien d'intéressant ; & l'histoire de Tom Jones à qui on donne le fouet jusqu'au sang pour lui faire avouer ce qu'il ne veut pas dire, pourroit tout au plus piquer la curiosité des petits écoliers, & se faire lire dans les Colléges. On sent bien que l'Auteur a lû le Roman de Gilblas ; il y a d'autres endroits

sur la Littérature Moderne. 335
qui prouvent qu'il a aussi lû celui de
Dom-Quichotte.

Mais je reviens au Héros de cette
Histoire. Tom Jones, comme je l'ai
déjà dit, avoit le cœur tendre ; il eût
le secret aussi d'attendrir celui de la fille
unique d'un Gentilhomme fort riche,
& de la rendre extrêmement amou-
reuse de lui. *Sophie*, c'est le nom de
cette Demoiselle, avoit de grandes
obligations à son amant ; il avoit cou-
ru risque de se noyer pour son ser-
vice, il s'étoit cassé un bras pour la
garantir d'une chute de cheval, il
s'étoit jetté dans l'eau pour lui con-
server la vie ; il étoit d'ailleurs beau,
bien fait, aimable ; que de raisons pour
être aimé ! surtout lorsque mille quali-
tés brillantes & solides sembloient au-
toriser cet amour. Cependant sa nais-
sance équivoque n'étoit point ignorée
de *Sophie* ; cette tendre amante sen-
toit parfaitement combien elle trouve-
roit d'obstacles à sa tendresse de la part
de sa famille ; & elle se dit là-dessus
tout ce qui auroit pû éteindre sa flam-
me, si elle ne s'en fut pas apperçûe un
peu trop tard. Mais d'un autre côté

elle n'oublia pas ce que sa passion pouvoit lui suggerer de favorable à ses intérêts, ni combien Jones étoit digne de porter le titre de son amant & méritoit même de devenir son époux.

Quoi donc pour l'élever à ce rang glorieux
Dois-je m'inquiéter du nom de ses ayeux ?

Quand on a les vertus que *Jones* fait paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne au moins
d'en être.

Les deux amans s'aimoient donc de bonne foi ; mais ils n'osoient espérer d'être heureux. *M. Western*, pere de *Sophie*, étoit un homme dont il n'y avoit pas grande complaisance à attendre, & on ne pouvoit guère se flatter qu'il consentiroit jamais à leur mariage. La pipe, la bouteille, la chasse faisoient les seules délices de ce Gentilhomme campagnard ; les préjugés, le caprice, l'obstination, la violence lui tenoient lieu de toute raison.

La mere de *Sophie* étoit morte, & *Western* avoit une sœur à qui il avoit confié l'éducation de sa fille. Cette Dame étoit dans des principes bien contraires à nos jeunes amans au sujet du mariage ;

mariage ; & elle auroit crû sa nièce des-honorée , si elle eût pris un époux d'un rang & d'une condition inférieure à la sienne : aussi jetta-t-elle les yeux sur Bliffil, pour en faire l'époux de Sophie.

Western eût fort souhaité ce mariage, mais il n'étoit point du tout du goût de sa fille. Elle s'en déclara ouvertement , lorsqu'elle apprit qu'on la destinoit à un autre , & que l'on prenoit même déjà les arrangemens nécessaires pour l'unir avec Bliffil. Elle ne craignit plus de faire connoître ce qu'elle avoit tenu secret jusqu'alors , sa passion pour Tom Jones. On imagine aisément qu'elle fut la surprise & l'indignation de Western & de sa sœur ; mais après bien des reproches & des menaces , il fut conclu que le mariage se feroit de gré ou de force. On essaya d'abord de mettre mal l'amant de Sophie dans l'esprit de son bienfaiteur. On fit entendre à M. Alworthy que Tom Jones avoit profité des entrées libres qu'il avoit chez M. Western , pour séduire sa fille , & on ne manqua pas de lui demander justice de cet attentat. Les ennemis de Tom Jones fai-

firent cette occasion de le perdre ; on rappella quelques autres fautes de cette nature , auxquelles on donna les couleurs les plus odieuses ; enfin les accusations devinrent si graves , qu'elles obligèrent , quoique bien malgré lui , M. Alworthy , à le renvoyer de son Château. Le départ de cet amant chéri fut un coup de foudre pour la tendre Sophie ; mais elle n'en devint que plus déterminée à refuser le parti qu'on lui proposoit. Elle résolut de se sauver elle-même de la maison paternelle , plutôt que de consentir à épouser Blifil ; ce jeune homme qui avoit été le plus ardent persécuteur de son amant , n'étoit plus qu'un monstre à ses yeux. Elle ne pensa donc qu'à exécuter le dessein qu'elle avoit formé de s'enfuir. Tous les arrangemens nécessaires furent pris avec tant de précaution , que Sophie évita tous les dangers , & se rendit à Londres chez une parente qui la reçût avec de grandes marques d'amitié. Cette Ville fut aussi le théâtre où brilla le Héros de ce Roman ; mais Jones & Sophie n'y arriverent qu'après bien des aventures d'Hôtellerie dans le

goût de celles qu'on trouve dans l'Histoire de Dom Quichotte. C'est dans ce voyage que Tom Jones fait la rencontre d'une espèce de Sancho-Pança qu'il prend à son service. C'est un Barbier, mauvais plaisant, que l'Auteur a introduit dans son ouvrage pour l'égayer sans doute, mais qui ne se fait remarquer que par un jargon assez ennuyeux, des reparties le plus souvent fort plattes, & de prétendues faillies qui me paroissent très froides. C'est un homme qui cite du Latin à tout propos; ce sont-là ses Proverbes. Quelle différence entre lui & Sancho-Pança! Celui-ci avoit véritablement de l'esprit & du bon sens, au lieu que le Barbier n'a qu'un peu de mémoire, & le talent méférable de faire une mauvaise application de quelques vers Latins à tout ce qu'on lui dit. La première conversation qu'il eût avec Tom Jones avant qu'il s'engageât à le servir, est la plus réjouissante; on jugera des autres par ce que je vais rapporter de celle-ci.

» Jones s'apercevant que le Barbier
» ne finissoit pas de lui favoner *la face*;
» le pria enfin de vouloir bien se dé-

» pêcher ; à quoi l'autre répondit grâ-
 » vement : *festina lentè*. C'est un adage
 » que j'ai appris long-tems avant que
 » d'avoir touché le rasoir. L'ami, re-
 » pliqua Jones , j'apperçois que vous
 » êtes sçavant. Pauvre sçavant ! dit le
 » Barbier , *non omnia possumus omnes*.
 » Encore ? dit Jones , je crois parbleu
 » qu'il récite des Vers ? Pardonnez-
 » moi , Monsieur , *non tanto me dignor*
 » *honore*. Et procédant à son opération ,
 » Monsieur , ajouta-t-il , depuis que je
 » me mêle de la *Barberie* , je n'ai pû
 » trouver que deux raisons qui la justi-
 » fiasent ; l'une l'envie d'avoir de la
 » barbe ; l'autre , celle d'en être débar-
 » rassé. Je conjecture , mon cher Mon-
 » sieur , que l'un de ces motifs vous a
 » engagé à en tater , il n'y a pas encore
 » longtems , pour la première fois. Sur
 » ma parole vous avez fort bien réussi.
 » On peut dire de votre barbe , qu'elle
 » est *tondenti gravior*. Souhaitez-vous
 » que je rase les temples. Ciel !
 » me trompai-je ? je crois voir *biatus*
 » *in manuscriptis*. On m'a dit que vous
 » alliez à la guerre ; mais je n'y vois
 » point d'apparence. Pourquoi donc ?

» lui dit Jones. Mais, répondit le Bar-
» bier ; c'est que je vous crois trop sa-
» ge , pour porter là une tête fêlée.
» J'aimerois autant porter du charbon
» à Newcastle. Par ma foi , s'écria Jo-
» nes , Tu m'as l'air d'être un maître
» original. Je t'aime de cette humeur.
» Viens boire un coup avec moi après
» dîner , je serai charmé de te connoître
» mieux.

Tel étoit le personnage que notre Héros trouva dans sa route , qu'il prit à son service , & qui fut associé à ses aventures , comme Sancho-Pança , à celles de Dom-Guichotte. Après plusieurs événemens de voyage qui forment comme autant de petits épisodes de cette Histoire , ils arrivèrent l'un & l'autre à Londres , presque en même-temps que Sophie. C'est là que les belles qualités , les vertus de Tom Jones lui gagnèrent l'amitié & l'affection des honnêtes gens, & que sa figure aimable lui fit faire plus d'une conquête. La parente de Sophie fut une des premières qui en devint amoureuse. Son plus grand soin fut de cacher à sa cousine son intrigue , & de laisser ignorer

à Tom Jones que Sophie demouroit avec elle. Le hazard rendit ses précautions inutiles, & Tom Jones retrouva son Amant; mais l'arrivée de Western, qui avoit enfin découvert le lieu où sa fille s'étoit retirée; la présence d'Alworthy & de Bliffil que Western avoit fait venir à Londres pour terminer le mariage projeté; les soins de la Parente de Sophie qui vouloit en hâter la conclusion, pour se conserver un Amant dont elle étoit passionnée; quelques intrigues particulieres qui pouvoient faire tord à la réputation de Tom Jones; les violences du pere de Sophie pour obliger sa fille à prendre l'époux qu'on lui destinoit; que d'obstacles qui s'opposoient au bonheur d'un Amant, que sa Maîtresse elle-même avoit des raisons de regarder comme un volage & un infidèle. Mais il étoit encore plus odieux à M. Alworthy. Jones avoit eû le malheur de tuer un homme; il étoit actuellement dans les Prisons de Londres, & son affaire devenoit chaque jour plus mauvaise, par les soins du perfide Bliffil, qui subornoit secretement des témoins con-

bre lui. Mais enfin son infortune étoit à son comble , & ses disgraces finirent dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Un de ses ennemis à l'article de la mort rendit justice à son innocence sur les accusations fausses qu'on avoit autrefois intentées contre lui ; d'autres personnes touchées de ses vertus & de ses qualités estimables , prirent vivement sa défense ; les perfidies de Bliffil furent découvertes , & Sophie fut enfin convaincue , qu'elle avoit toujours occupé la première place dans le cœur de son Amant. Des accidens imprévûs firent connoître en même-temps que la nature avoit agi dans le cœur d'Alworthy , en lui inspirant l'amour le plus tendre pour Tom Jones , lorsqu'il le vit pour la première fois. Il étoit fils de Mis-brigitte sa sœur , qui l'avoit eû d'un Seigneur qu'elle devoit épouser , mais qui mourut avant le tems marqué pour leur Mariage. Tout cela fut reconnu d'une manière à ne laisser aucun doute dans les esprits. Quelle joye pour Alworthy , pour Jones , pour Sophie ! Rien ne retarda plus l'union de ces Amans ; & l'infâme Blif-

fil reçût avec ses complices , la juste punition de ses crimes.

Tel est le fond de ce Roman , dont le but est de montrer les dangers où l'imprudence peut conduire quelquefois les hommes les plus vertueux. La vertu paroît ici sous toutes les formes qui peuvent la faire aimer. Dans Alworthy , on la voit toujours constante & inébranlable : susceptible peut-être de quelques surprises , mais incapable du moindre travers. Si elle souffre de légères éclipses dans la conduite de Tom Jones & de Sophie , c'est pour donner lieu à des remords qui la vengent. Le crime en contraste avec elle n'en devient que plus méprisable. Il est peint dans cette Histoire sous les couleurs les plus odieuses ; la prospérité qui le suit n'y est que passagère : la honte , l'infamie , les disgraces y marchent toujours à sa suite.

C'est la variété des événemens , la finesse des portraits , les délicatesses de l'amour , l'analyse de nos sentimens & les peintures brillantes de nos mœurs , qui rendent la plupart de nos bons Romans si intéressans. L'on n'apperçoit ici

presque rien de toutes ces choses là, & cependant on lit cet Ouvrage avec beaucoup de plaisir. C'est qu'il y régne partout une simplicité & un naturel qui attachent, & qui lui donnent l'air d'une Histoire véritable plutôt que d'un Roman. On y peint l'homme, plutôt que le grand Seigneur ; & il ne faut être ni Prince, ni Duc, ni Marquis, pour se reconnoître aux tableaux qu'on y fait de nos passions, de nos vertus & de nos vices. On y raconte des aventures de voyages, que tout le monde peut rencontrer également ; ce n'est point dans des Châteaux superbes, dans des Palais magnifiques que se passent tous ces événemens ; des Maisons particulières, de simples Hôtelleries, sont le Théâtre de la plûpart des scènes épisodiques qui forment cette Histoire. Pour peu qu'on ait voyagé, sur-tout dans les Voitures publiques, on n'est pas éloigné d'ajouter foi à toutes ces aventures : il n'est personne qui ne puisse en avoir eû de semblables. Elles sont extrêmement fréquentes, principalement sur les grandes routes ; & l'on est charmé de voir dans un Livre des choses

toutes pareilles à celles dont on a été
 soi-même témoin.

Sans sortir de l'enceinte de Paris on
 pourroit aussi trouver à chaque pas mil-
 le sujets de Romans , & le Faubourg S.
 Marceau en fourniroit peut-être autant
 que le Quartier Saint Honoré ; mais on
 a un goût décidé pour le brillant , & ce
 n'est que parmi la plus haute noblesse ,
 qu'on va puiser des Mémoires , qui vrai-
 semblablement ne doivent pas amuser
 beaucoup les gens d'un rang inférieur.
 Ce sont les mœurs des Grands qu'on
 veut nous peindre ; & ceux qui
 prennent ce soin sont ordinairement si
 petits , ils ont si peu de connoissance de
 ce qui se pratique dans des Maisons où il
 ne sont jamais entrés , de ce qui s'ob-
 serve parmi des personnes qu'ils n'ont
 jamais été à portée de connoître , de ce
 qui se passe dans des cœurs si différens
 du leur , qu'on peut dire que de pareils
 écrits donnent aux Grands qui les li-
 sent , une idée véritable de l'insuffisan-
 ce de l'Ecrivain , & au Peuple , une
 fausse idée de la grandeur.

On a obligation à M. de la Place d'a-
 voir retranché fort à propos de l'His-

Sur la Littérature Moderne. 347
toire de Tom Jones , plusieurs endroits qui en eussent rendu la lecture languissante & ennuyeuse. Bien des gens souhaiteroient aussi qu'il eût donné un air un peu plus François au reste de l'ouvrage. Ils prétendent que la scène où l'on représente des Gentils-Hommes qui se battent à coups de poings , & qui se font d'énormes meurtrissures , est un spectacle révoltant à nos yeux , & que la supériorité dans ces sortes de combats , ne donne pas une grande idée du vainqueur. Mais malgré ce défaut & d'autres encore de cette nature , ce Roman attache & intéresse. Pourquoi cela ? J'en ai apporté une raison , & j'en ai insinué une autre au commencement de cet extrait : c'est ce goût , cette estime naturelle que nous avons pour la vertu. Nous sentons qu'elle est faite pour nous rendre heureux , & rien ne nous satisfait tant que l'espèce de bonheur qu'elle nous procure. Or toutes les scènes principales de *l'Enfant Trouvé* nous font sentir cette joye délicieuse , ce plaisir charmant d'où résulte le plus parfait bonheur. Ce que la reconnoissance a de plus vif , ce

que l'humanité a de plus généreux , ce que l'amitié a de plus tendre , ce que le désintéressement a de plus noble , ce que la candeur , la fermeté , le courage ont de plus touchant , de plus admirable , de plus héroïque , voilà ce qui relève , ce qui anime les situations , les images qui sont répandues dans tout le cours de cet Ouvrage. On se livre avec joye aux douces impressions qu'elles font naître ; nul remord ne les suit ; c'est pour la vertu seule qu'on s'intéresse.

On trouve dans cette Histoire des traits de Morale , qui sont bien dignes d'un Philosophe vertueux , & qui marquent que l'Auteur connoît parfaitement le cœur de l'homme. J'en rapporterai quelques-uns qui feront connoître en même-temps le style du Traducteur.

» Rien ne pénètre plus vivement le
 » cœur humain , que l'ingratitude de
 » ceux en faveur desquels nous nous
 » sommes rendus coupables. Lorsqu'en
 » faisant le bien nous trouvons des in-
 » grats , le seul plaisir de l'avoir fait
 » nous offre du moins une consolation ;
 » mais comment se consoler des pro-
 » cédés insultans d'un ami , lorsque

• notre cœur nous reproché sans cesse
• de nous être rendûs criminels , pour
• un sujet qui n'en étoit pas digne.

» Que les Grands sont trompés, s'ils
ye/ » croient s'être approprié à eux seuls,
» tout ce qui est du ressort de l'ambi-
» tion & de la vanité ! Ces nobles qua-
» lités fleurissent tout autant dans une
» Eglise, ou dans un cercle de Villa-
» ge, que dans les Assemblées les plus
» illustres. Plus d'une chétive Sacrissime
» a vû concerter des projets, & mou-
» voir des ressorts politiques, dignes
» d'étonner un Conclave. Les fem-
» mes du bas étage ne le cèdent pas
» plus aux hommes, & ne sont pas
» moins *expertes* dans les ruses & les
» intrigues proportionnées à leur état,
» que leurs supérieures, soit par la qua-
» lité ou par la fortune. La plus pau-
» vre petite Ville a ses prudes, ses co-
» quettes, ses jalousies, ses modes,
» ses lorgneries, ses rivalités, ses tra-
» casseries, ses scandales. Puiffans du
» siècle ! Laissez tomber un œil moins
» dédaigneux sur la prétendue igno-
» rance de vos inférieurs ; & vous, vul-
» gaire, respectez plus les vices de vos
» Maîtres.

Je ne puis mieux finir cet article que par le discours que M. Alworthy adresse à son Neveu Tom Jones, lorsque celui-ci revenu de ses égaremens, en témoignoit à son Oncle la douleur la plus vive.

» Souvenez-vous, mon cher enfant ;
 » pour votre consolation, que la dif-
 » férence est grande entre les fautes
 » que trop de candeur fait dégénérer
 » en imprudences, & celles qui procé-
 » dent uniquement d'un cœur faux &
 » gâté. Les premières peut-être sont
 » souvent plus capables de conduire un
 » homme à sa perte ; mais s'il rentre en
 » lui-même, son caractère se changera
 » totalement en bien. Le monde, non
 » pas d'abord, mais insensiblement,
 » lui rendra son estime ; & il est tou-
 » jours doux de réfléchir sur les dan-
 » gers auxquels nous sommes échap-
 » pés. Mais pour un fourbe, mais pour
 » un lâche, mais pour un infâme, il
 » n'est plus de retour. Les taches qui
 » l'avilissent sont éternelles ; le temps
 » ne peut jamais les effacer. La juste
 » censure du genre humain poursuit le
 » coupable, le mépris public l'écrase,

» & si la honte le force enfin de s'enter-
» rer dans la retraite, les regrets, les re-
» mords, les craintes l'y poursuivent.
» Plus foible qu'un enfant timide, seul
» dans son lit au milieu de la nuit, le
» sommeil fuit loin de ses yeux, le
» moindre bruit *ajoute à ses allarmes.*
» Sûr d'être hai de tous, il se défie de
» tout, il déteste tout, il craint tout
» & n'espere rien. L'instant même qui
» doit mettre fin à son supplice, ce
» dernier instant auquel un homme au
» comble du malheur aspire, n'offre à
» ses yeux que des suites horribles, &
» lui rend l'avenir encore plus redouta-
» ble que le présent.

A R T I C L E X X.

D E M O N S T R A T I O N

D U P R I N C I P E D E L ' H A R M O N I E :

Par M. Rameau.

IL semble que depuis deux siècles
la France soit en droit d'envahir
toutes les richesses de l'Italie. Les
Lettres nous font venues de ce terroir

fertile , elles ont fructifié dans notre climat , & elles ont même porté en France des fruits , si on ose le dire , mieux nourris , plus murs , plus succulens.

Les beaux Arts ont essuyé dans leur tems une semblable transmigration. La Peinture , la Sculpture , l'Architecture sont venues embellir le regne de Louis XIV.

Au milieu de cette abondance , la paresse , le peu d'application , ou peut-être l'amour propre nous rendoient fort satisfaits des médiocres effets d'un Art aimable que nous ne connoissons guère. La Musique , telle que nous l'avions , nous paroissoit fort bonne : nous en avions une à nous seuls , & la vanité nous en faisoit un mérite. Envain le goût de l'Europe entiere condamnoit hautement le nôtre ; envain les Etrangers instruits rioient en baillant de la froide exécution de nos Orchestres ; nous faisons sonner bien haut *l'expression* , la *noblesse* , le *beau simple* de la Musique Françoise , la seule capable de rendre les beautés de notre Langue.

Cette Langue cependant étoit devenue la première Langue vivante, & notre Musique la dernière de l'Europe. Elle étoit totalement ignorée, à peu près comme celle des Turcs, qui ne laisse pas dans leurs Serrails de faire encore leurs délices.

M. Rameau né avec un génie brillant & fécond, avec une ame ferme & philosophe, après avoir employé quarante ans de sa vie, à s'instruire de toutes les parties de son Art, leva en 1733 l'étendard de la révolte : il osa attaquer le préjugé le plus décidé de sa Nation : son Opéra d'Hypolite parut : Acteurs, Directeurs, Musiciens & une partie des Spectateurs prirent parti contre. Avec l'Orchestre seul M. Rameau gagna la bataille ; le champ lui resta. Mais les ennemis, quoique vaincus, ne furent pas défaits. Il a depuis remporté plusieurs victoires complètes en bataille rangée, sans compter les petits combats, les escarmouches particulières. Sa gloire est au plus haut degré où celle d'un homme vivant puisse monter ; mais tous les adversaires ne sont pas détruits. Les prétendus gens de goût crient qu'il est

perdu en France , que le mauvais genre de Rameau ruine le Théâtre ; que les anciens fonds vont être anéantis ; que l'yvraye est prête d'étouffer le bon grain.

L'Europe admire ses ouvrages , tout Paris y court en foule , quelques Musiciens jaloux les décrient , quelques Acteurs même les desservent , on les arrache tout vivans à l'avidité du Public. On ignore quels feront enfin les derniers retranchemens de ses ennemis. Il vient de faire une dernière action d'éclat , contre laquelle il est difficile d'opposer des efforts bien dangereux. Depuis dix-sept ans il triomphe comme Artiste , l'Académie Royale des Sciences vient de le couronner comme Philosophe. Sa *Démonstration du principe de l'Harmonie* paroît avec le jugement de cette illustre Compagnie ; je me hâte d'annoncer cet ouvrage profond , à l'Europe sçavante. J'aurai soin dans la suite d'en donner le précis. Heureux , si le courage avec lequel je parlerai toujours des Hommes Illustres de notre siècle , sans égard pour la mode , peut faire connoître au

Sur la Littérature Moderne. 355
Public jusqu'à quel point j'aime & j'admire les grands talens & le vrai mérite.

On est étonné avec raison , de ce que je n'ai point encore parlé dans ces Feuilles , d'un Livre qui a fait beaucoup de bruit parmi nous , de l'*Esprit des Loix*. Le nom seul de l'Auteur devoit m'engager sans doute à donner plus promptement l'extrait de son ouvrage. Il est vrai que j'en ai dit quelque chose autrefois dans le *Voyage au séjour des Ombres*. Mais je n'ai fait , pour ainsi dire , qu'effleurer la matière. Cette petite Brochure a été d'ailleurs si mal imprimée , & l'on en a tiré si peu d'exemplaires , qu'il me paroît à propos de répéter dans ces *Observations* tout ce que j'ai déjà dit là-dessus , d'y ajouter de nouvelles réflexions , & de donner enfin une idée plus étendue de ce Livre à ceux qui ne sont point à portée de l'avoir aisément.

Dans le *Voyage* dont je viens de parler , j'ai rendu compte aussi de plusieurs ouvrages intéressans , & en particulier de quelques Tragédies qui sont sorties depuis peu , des mains de nos

plus grands Maîtres , de *Sémiramis* , de *Catilina* , auxquelles j'ai ajouté celle de *Denis le Tyran*. Bien des gens me pressent depuis long-tems d'incorporer dans ces *Observations* Périodiques toutes ces Critiques particulières ; j'ai crû devoir céder à leurs instances : je suis occupé actuellement à y faire les changemens & les augmentations nécessaires : elles feront avec l'extrait de *l'Esprit des Loix* , la matiere de la feuille suivante. Mais afin que les ouvrages nouveaux dont je n'ai point encore parlé , n'en souffrent aucun retardement , je donnerai cette feuille dans la huitaine , & huit jours après il en paroîtra une autre pour cette fois-là seulement , car dans la suite ces feuilles ne paroîtront comme à l'ordinaire que tous les quinze jours.

Quelques personnes ont souhaité qu'on mît ici le nom & l'adresse des Imprimeurs & des Libraires où l'on vend la plûpart des Livres dont j'ai fait mention dans ce Volume. Je dis la plûpart ; car il y en a plusieurs qui ont été imprimés sans noms d'Auteur ni d'Imprimeur. Ainsi dans la Liste suivante

On ne trouvera guère que ceux qui auront paru avec Permission ou Privilège. Ce n'est que sur ceux-là que les Libraires mettent leur nom.

*Noms des Libraires où se trouvent
les Livres suivans.*

AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT. Chez CAILLEAU, rue S. Jacques, à S. André.

ÉLÉMENS DE COSMOGRAPHIE. Chez DURAND, rue S. Jacques, au Griffon.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORIGINE DES BELLES-LETTRES, &c. Chez DELAGUETTE, rue S. Jacques, à l'Olivier.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE GENES. Chez ROBUSTEL, & Comp.

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS. Chez DESAINT, rue S. Jean, de Beauvais.

LE COMÉDIEN. Chez VINCENT fils, rue & vis à vis S. Severin.

L'ART DU THÉÂTRE. Chez GIFFART fils, à Sainte Thérèse.

ORAISON FUNÈBRE DU CARD. DE ROHAN. Chez GUERIN, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES
MERVEILLES, &c. Chez DESAINT,
rue S. Jean de Beauvais.

DISCOURS DE M. LE BEAU. Chez
THIBOUST, *Place de Cambray.*

L'ENFANT TROUVE'. Chez ROLLIN
filz, Quay des Augustins.

DEMONSTRATION DU PRINCIPE DE
L'HARMONIE. Chez DURAND, *rue
S. Jacques, au Griffon.*

T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

H ISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BESTES. <i>Par M. GUER.</i>	page 12
LES AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT. <i>Par M. PHILIPPE.</i>	34
KANOR, <i>Conte Sauvage.</i> <i>Par Madame FAGNAN</i>	46
ELEMENS DE COSMOGRAPHIE. <i>Par M. BUY DE MORNAS.</i>	58

TABLE.	
ESSAI DE PHILOSOPHIE MORALE. <i>Par M. DE MAUPERTUIS.</i>	359
CONSIDERATIONS SUR L'ORIGINE ET LES PROGRES DES BELLES-LETTRES CHEZ LES ROMAINS. <i>Par M. l'Abbé LE MOINE.</i>	58
ZOROASTE, <i>Tragédie - Opera.</i> <i>Par M. DE CAHUSAC.</i>	73
HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE GE'NES.	92
ESSAI SUR LA PROFESSION DE PROCUREUR.	120
HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS. <i>Par M. CREVIER.</i>	136
L'AMOUR DEVOILE', ou LE SYSTEME DES SIMPATISTES.	145
RECUEIL DE PIECES EN VERS ET EN PROSE. <i>Par l'Auteur de SEMIRAMIS.</i>	166
LA VIE DE PIERRE ARETIN. <i>Par M. DE BOISPREAUX.</i>	180
Lettre de M. COMBES à l'Auteur des Observations, &c. sur la QUADRATURE DU CERCLE.	199
ŒUVRES MESLE'ES. <i>De M. DE LA COUR.</i>	212
	217

360	T A B L E:	
	LE COME'DIEN. <i>Par M. RE-</i>	
	MOND DE SAINTE-ALBINE.	230
	L'ART DU THE'ATRE. <i>Par M.</i>	
	RICCOBONI.	230
	Oraison FUNEBRE DE M. LE	
	CARDINAL DE ROHAN. <i>Par</i>	
	<i>le Pere CUNY, Jésuite</i>	256
	LA GRANDEUR DE DIEU	
	DANS LES MERVEILLES DE	
	LA NATURE. <i>Poeme. Par M.</i>	
	DULARD.	275
	COUP D'ŒIL ANGLOIS, SUR	
	LES CE'RE'MONIES DU MA-	
	RIAGE.	289
	DEUX DISCOURS LATINS.	
	<i>Par M. LE BEAU.</i>	
	TRADUITS EN FRANÇOIS.	
	<i>Par M. MASSON.</i>	310
	TOM JONES, <i>ou L'ENFANT</i>	
	TROUVE', <i>Roman Anglois,</i>	
	<i>traduit par M. DE LA</i>	
	PLACE	328
	DEMONSTRATION DU PRINCIPE	
	DE L'HARMONIE. <i>Par M.</i>	
	RAMEAU.	351

Fin de la Table du second volume.

62635418







